

RENÉ MARTINEAU

Vivant  
et

Deux Morts

LÉON BLOY

ERNEST HELLO, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM

(Notes biographiques, bibliographiques, morceaux choisis et inédits.)

NOUVELLE ÉDITION

entièrement refondue, corrigée et augmentée

BIBLIOTHÈQUE DES LETTRES FRANÇAISES

62, rue de Seine, PARIS (VI<sup>e</sup>)

— 1914 —



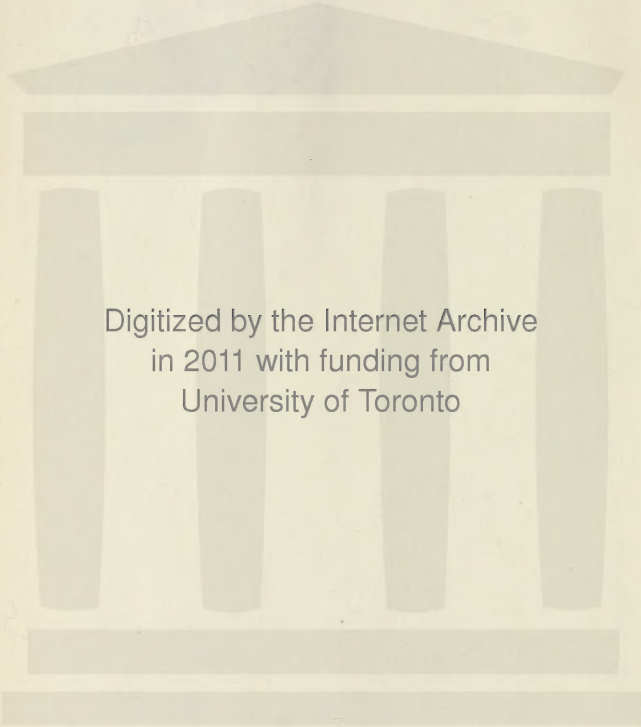


Of Virtue in Great Works

From the University of St. Michael's College Library

1885

St. Michael's College, Montreal, Quebec



Digitized by the Internet Archive  
in 2011 with funding from  
University of Toronto

# **Un Vivant et Deux Morts**

(Notes biographiques, bibliographiques, morceaux choisis et inédits.)

**Léon BLOY**

**Ernest Hello, Villiers de l'Isle-Adam**

Il a été tiré de ce volume :

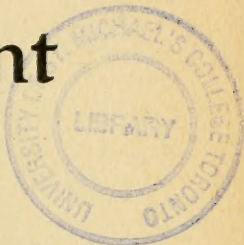
*10 exemplaires Japon*

*15 exemplaires Hollande*

numéros de 1 à 10 et de 10 à 25.

RENÉ MARTINEAU

Un Vivant  
et  
Deux Morts



LÉON BLOY

ERNEST HELLO, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM

(Notes biographiques, bibliographiques, morceaux choisis et inédits.)

NOUVELLE ÉDITION

entièrement refondue, corrigée et augmentée

BIBLIOTHÈQUE DES LETTRES FRANÇAISES

62, rue de Seine, PARIS (VI<sup>e</sup>)

— 1914 —







# LÉON BLOY



*Il dresse devant nos yeux sa  
propre aperception du monde,  
non plus précise et linéaire,  
mais classique et bouleversée,  
fissurée de gouffres nouveaux  
inimaginés jusqu'alors.*

JEANNE TERMIER BOUSSAC.



# THE HISTORY OF

THE  
CITY OF  
NEW-YORK  
FROM  
ITS FIRST SETTLEMENT  
TO THE PRESENT  
TIME  
BY  
J. B. H. ...

A André Martineau

Mon cher André, Ce n'est pas moi qui te donne ce livre, le plus important, peut être, de tous ceux que j'ai pu écrire jusqu'à ce jour. C'est mon fils André qui te le donne, mon douloureux fils André que Dieu m'a repris dans son innocence baptismale & qui a dix-huit ans, aujourd'hui, dans le Paradis.

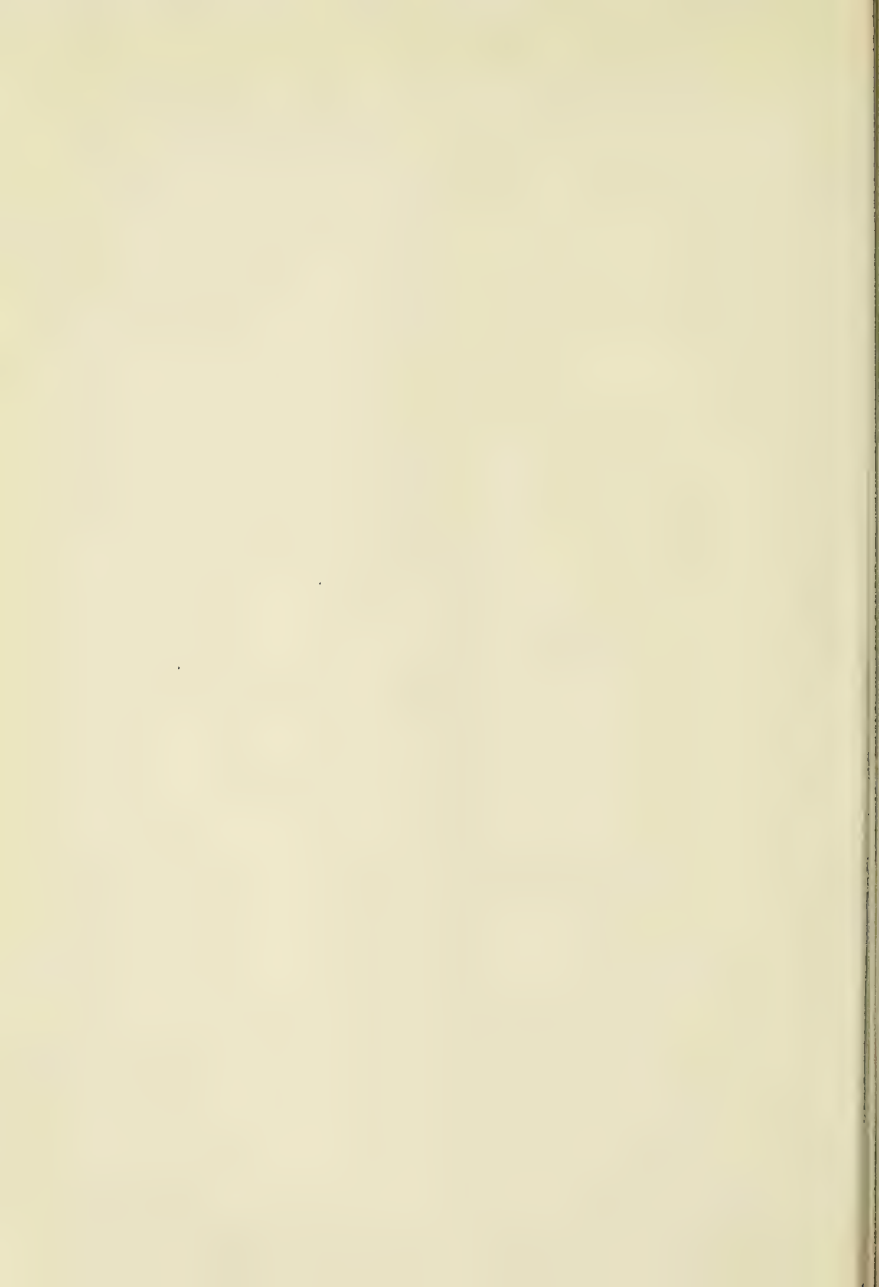
Il en eût été le dédicataire & il convient que tu prennes sa place, en cette manière. Je veux croire que telle est sa volonté. Il eût aimé Napoléon comme tu l'aimes, & votre commun Patron, le grand Apôtre de la Croix, te fera comprendre, si tu l'interroges avec amour, ce qu'il y avait de désirable & de magnifique dans la souffrance du plus grand de tous les mortels.

Nous sommes au soir du monde, mon cher enfant; tu seras témoin, peut-être, des divines & terribles choses que le vainqueur des rois semble avoir si grandiosement préfigurées. Puisse l'Âme de Napoléon & grandir ton cœur & te servir de réconfort pour les épreuves inconnues.

— Léon Bloy

5 mai 1912

Dédicace de L'ÂME DE NAPOLÉON.



## Léon Bloy

---

Léon Bloy est né à Périgueux le 11 juillet 1846. Ce que fut son enfance, lui seul pourrait nous l'apprendre et c'est un sujet dont il n'entretient pas volontiers ses amis. « Mon enfance fut très douloureuse », dit-il quelquefois.

Tout petit on trouvait ce prédestiné de la souffrance pleurant sans raison apparente dans le coin le plus obscur d'une chambre inhabitée de la demeure paternelle.

Au lycée de Périgueux, le futur pamphlétaire livrait d'inconcevables batailles aux petits gredins qu'indignaient ses défis violents ou plus encore sa muette mélancolie.

Son père dut l'en retirer dès la quatrième, car l'enfant, externe libre, revenait presque chaque jour couvert de sang et de meurtrissures, quand on ne le rapportait pas aux trois quarts assommé.

Léon Bloy quitta, sans regrets, cet endroit sinistre où, d'ailleurs, il ne faisait aucun progrès, incapable qu'il était de s'assujettir à des classes régulières, à des travaux commandés, à des explications qui lui paraissaient saugrenues et vides.

Le père de Léon Bloy, très épris des théories de son époque concernant l'éducation, voulait que son fils cultivât les sciences exactes, se figurant leur but infiniment plus pratique que celui des lettres ou des arts, erreur commune à beaucoup d'hommes du XIX<sup>e</sup> siècle. Cepen-

dant Léon Bloy voulait être peintre et à dix-huit ans il crayonnait d'une manière étonnante qui eut dû être révélatrice de son génie et n'inspira que la méfiance et la désolation.

Pour concilier la culture pratique avec les goûts artistiques du jeune homme, on consentit à ce qu'il entrât chez un architecte de néant, qui collaborait alors à la construction de la gare d'Austerlitz.

A peine débarqué à Paris, Léon Bloy eut l'idée de fréquenter un atelier de peinture et se fit admettre chez Pils.

Les scènes tragiques du lycée de Périgueux faillirent se renouveler avec les camarades de celui qui voulait être un solitaire et qui se débarrassa des *brimeurs* un couteau à la main.

A l'observation de l'un d'eux qui lui disait : « Nous ne sommes pas méchants, nous voulons seulement nous amuser ! » Léon Bloy répondit : « Je ne veux pas de vos amusements, je suis venu ici pour travailler ! » Il eût volontiers ajouté le mot de Baudelaire : « Me prenez-vous pour un barbare comme vous et me croyez-vous capable de me divertir aussi tristement que vous faites ! »

Mais le rapin n'entendit point le langage de Léon Bloy et de son côté Pils ne discerna point en ce dernier un futur artiste. Léon Bloy quitta l'atelier au bout de quelques semaines.

Il lisait beaucoup.

Enthousiasmé après une lecture du « Prêtre marié », qui venait de paraître, il se prit d'une admiration particulière pour Barbey d'Aurevilly et un jour, n'y tenant plus, se présenta chez le maître pour lui exprimer ses sentiments.

Accueilli avec cette bonhomie et cette simplicité que le vieux dandy mettait dans ses manières lorsqu'il recevait dans le célèbre petit réduit de la rue Rousselet, Léon Bloy ne tarda pas à s'installer tout à côté de Barbey d'Aureville et il subit son influence énormément.

« Je vins à rencontrer, a-t-il écrit plus tard, un fort grand artiste dont on veut que je sois l'élève, lequel transperçant d'une sagette légère le mastodonte d'orgueil, me fixa comme une chouette pieuse à la porte rayonnante de l'Eglise de Jésus-Christ... »

L'influence de Barbey d'Aureville ne fut pas seulement religieuse. L'auteur de *l'Ensorcelée* avait pressenti l'écrivain et stimulait Léon Bloy qui n'avait aucune confiance en soi.

Survint la guerre franco-allemande. Léon Bloy fit la campagne dans le corps-franc de Cathelineau, et en a décrit à plusieurs reprises, çà et là, dans son œuvre, toutes les horreurs, mais particulièrement dans *Sueur de Sang*.

En 1874, quelques articles à l'Univers ne furent pas jugés concluants par leur auteur toujours hésitant; non plus *La Chevalière de la Mort*, écrite en 1877 et que Léon Bloy ne publia que longtemps après.

Enfin, le 2 septembre 1882, paraissait dans le *Chat Noir*, un article de Léon Bloy, consacré à l'œuvre du poète Rollinat. L'article fut tout de suite remarqué et ceux qui suivirent valurent à l'écrivain la célébrité, au moins chez les lettrés.

Le 27 février 1884, un entrefilet de Francis Magnard, dans le *Figaro*, lançait définitivement le nom de Léon Bloy.

Successivement les feuilles les plus influentes vont

contenir d'importants articles sur Léon Bloy, les uns pour le louer et les autres pour l'éreinter.

Son existence d'artiste a commencé. Il va connaître toutes les amertumes et le paroxysme de la douleur.

En 1890, il épouse la fille du poète danois Christian Molbech, et trouve en elle une chrétienne admirable, qui l'aide à supporter les oscillations cruelles de sa destinée singulière.

M<sup>me</sup> Bloy devint même, à certaines heures, une collaboratrice. Et à travers les pires misères, les prières et les deuils, la longue, l'incroyable liste d'ouvrages que j'offre au public, s'est formée patiemment.

Inutile désormais de chercher des documents biographiques concernant Léon Bloy.

A partir du *Désespéré*, il faut le lire, il faut lire tous ses livres. On y trouvera toute son âme et il n'est point nécessaire de chercher davantage. Il n'est rien de plus grand et c'est un spectacle à rassasier les plus difficiles et les plus avides de beauté.

---



**Le Révéléateur du Globe** (Christophe Colomb et sa béatification future), Paris, Sauton, 1884. Un volume in-8 comprenant trois feuillets pour le titre, le faux-titre et la déclaration de l'auteur : 10 pages de préface (de II à X); enfin, 374 pages de texte, 2 feuillets pour la table et un erratum. La couverture illustrée de lettres gothiques noires et rouges, est de la main de Léon Bloy.

En 1844, le comte Roselly de Lorgues publiait un livre sur la découverte de l'Amérique. Ce livre avait pour titre : *La Croix dans les Deux Mondes*. Il fut édité à Paris et eut à son apparition un véritable succès.

Quelques années plus tard, le premier pape qui eût traversé l'Océan et visité l'Amérique, s'asseyait sur la chaire de Saint-Pierre.

Pie IX lut *La Croix dans les Deux Mondes* et voulant aussitôt que l'histoire de Christophe Colomb fût écrite dans son intégrité, chargea le comte Roselly de Lorgues de mettre le comble à des travaux déjà considérables en glorifiant l'un des plus grands noms des temps modernes, celui du Révéléateur du Nouveau Monde.

C'est ainsi que parut en 1856, chez l'éditeur Didier, *l'Histoire, la Vie et les Voyages de Christophe Colomb*.

Le succès fut complet et ce livre excellent répondait si parfaitement au désir de Pie IX, que le comte Roselly de Lorgues devint du même coup le postulateur de la cause de la Béatification de Christophe Colomb, devant la sacrée Congrégation des Rites.

En 1881, il put présenter à SS. Léon XIII, un album qui contenait quatre cent soixante-dix adhésions épisco-

pales, sollicitant du chef de l'Eglise, l'introduction *exceptionali ordine* de la cause du Serviteur de Dieu.

Enfin, en 1884, Léon Bloy, débutant dans la littérature par un chef-d'œuvre, publia *Le Révéléateur du Globe*, exégèse du livre du comte de Lorgues, et les deux ouvrages, désormais inséparables, forment dans leur ensemble, un véritable modèle d'histoire sacrée.

La place que tient l'histoire dans l'œuvre de Léon Bloy est considérable. Il nous dira dans le « Désespéré », sa façon de la concevoir et de l'appliquer à tous les événements humains.

Dans le passage suivant, extrait du « Révéléateur du Globe », on peut déjà juger de l'importance qu'il attache à cette science si méprisée par les littérateurs contemporains.

La critique historique est une pythonisse sans trépied qui accommode ses oracles au goût du jour. Sa naïve aînée, la grande Histoire, a tellement disparu derrière l'enflure de cette grenouille pédante et artificieuse et les âmes sont devenues si lâches pour la vérité que le Génie lui-même, avec ses cataractes de lumière, ne pourrait peut-être plus lui restituer sa place. Le Document, ce monstre aux mille langues nourri dans la poussière des Archives d'Etat et des Chancelleries, s'en élance avec fureur pour dévorer toute conception généreuse ou originale qui s'aventure au seuil de ces antres profonds. Il ne s'agit guère aujourd'hui de ressaisir l'irrévocable Passé, de contraindre ce fantôme à revenir sur ses pas et de lui redonner pour un instant l'étincelle miraculeuse de la vie. D'ailleurs une science énorme ne serait pas ce qu'il faut pour accomplir un tel prodige. Non certes ! mais il faudrait absolument ce que n'enseigne aucune école : le désir enthousiaste de la vérité, appuyé sur le pressentiment d'un plan divin. L'histoire, alors, cesserait d'être la « Bagatelle fascinante » de l'incrédulité pour redevenir ce

qu'elle fut dans les Saints Livres : la transcendante information du symbolisme providentiel.

Nous vivons en un misérable temps où les plus belles intelligences se replient sans cesse sur elles-mêmes au lieu de se précipiter amoureusement hors d'elles-mêmes.

C'est la subjectivité universelle, nom moderne d'un mal moderne . . . . .

. . . . . Eh bien ! dans cette déroutée générale de l'objectivité scientifique, dans cette débâcle de toutes les données supérieures de l'esprit humain, l'histoire étant quand même et devant toujours être la première des sciences humaines, elle a dû nécessairement entrer comme les autres, dans l'indéfini laminoir de la critique et passer sous le couperet infatigable du Document. Il en est résulté le plus énorme déchiqùètement de tous les faits et le plus inextricable amas de rognures historiques qui aient jamais imploré le coup de balai miséricordieux d'un abrégiateur intuitif. L'histoire d'un peuple, d'un siècle ou d'un homme (ce calque puissant du concept providentiel qu'il est si nécessaire de voir de haut et d'ensemble, que les narrateurs inspirés se bâtissaient des solitudes dans le ciel pour le dominer plus parfaitement), on la morcelle, on la détaille, on en isole chaque débris, chaque cassure, chaque atome, afin d'employer à cette besogne d'infinitésimale dissection la multitude toujours croissante des prétendus historiens acharnés à la recherche de ce que la langue populaire appelle la petite bête, éternellement insaisissable sous les bésicles de ces entomologistes pervers.

Il y a là deux choses assez lamentables. D'abord, on ne tient pas du tout à la vérité. On désire même ne pas la trouver car, si on la trouvait, il n'y aurait plus moyen de courir après la petite bête et la vie serait insupportable. Ensuite on ne croit même pas qu'il existe une vérité . . .

. . . . . Ah ! les éperdus de la Vérité ! ceux qui luttent jusqu'à l'aurore contre l'Esprit du Seigneur, les Œdipes de la

sainte simplicité qui vont droit au sphinx intégral du Passé et qui le déchirent dans leurs bras ensanglantés pour montrer à la terre les entrailles vivantes du monstre, ces entrailles brûlantes et oraculaires pleines du destin des peuples : où sont-ils donc aujourd'hui, à l'heure présente ? Les grands sont partis et beaucoup d'autres aussi qu'on croyait grands et que la mort a rapetissés dans leur tombeau. En ce moment on ne voit plus rien d'aucun côté et la pensée humaine est environnée d'un silence tel qu'on a l'air de faire la veillée des morts autour du cercueil de la société chrétienne.

*(Le Révéléateur du Globe, pages 87-88-90).*

Barbey d'Aurevilly écrivit pour Léon Bloy, une préface enthousiaste qui se terminait par ces mots :

« Les hommes de ce temps liront-ils ce livre trop pesant pour leurs faibles mains et leurs faibles esprits ? »

Hélas ! les hommes de ce temps connaissent peu ce livre et de ceux qui auraient dû être les premiers à le lire, bien peu l'ont lu.

Souhaitons proche le moment où l'Eglise se prononcera pour la Béatification de Christophe Colomb et réclamons pour bientôt la réimpression du livre de Léon Bloy.

---

**Propos d'un entrepreneur de démolitions**, Paris, Tresse, 1884. Un volume in-18 comprenant 12 feuillets pour le titre, le faux-titre, l'avis de l'éditeur et la préface paginée de VIII à XII, 294 pages pour le texte, un feuillet pour la table. On a ajouté (paginée 2 à 8) après la table, la préface que Barbey d'Aurevilly écrivit la même année pour *Le Révéléateur du Globe*.

*Les Propos d'un Entrepreneur*, sont formés d'une série d'articles parus presque tous dans le *Chat Noir*. Le livre eut un certain succès.

Parmi les chapitres les plus curieux, il faut citer : *Les Obsèques de Caliban*, jugement sur Louis Veillot et son œuvre, pouvant être considéré comme définitif. — *Renaissance d'un Art perdu...*, à propos des Quatre fils Aymon et d'Eugène Grasset, un des premiers et des meilleurs articles publiés sur ce sujet. — *Le Miracle des Larmes*, et combien d'autres où le sujet le plus futile suffit à l'auteur pour énoncer une vérité avec un art et une verve incomparables.

---

**Le Pal**, pamphlet hebdomadaire, parut pour la première fois, le 4 mars 1885, édité chez *Penin et Soirat*.

Chaque numéro est un petit in-12 à couverture rouge illustrée : Un immense pal où se contorsionnent quatre suppliciés, et au pied duquel un turc (vague portrait de l'auteur), fume tranquillement sa pipe.

Le prix du numéro était de 0 fr. 50.

Le premier est daté mercredi 4 mars 1885 ; le second est daté mercredi 11 mars 1885 ; le troisième est daté mercredi 25 mars 1885 ; le quatrième et dernier est daté 2 avril 1885. Chaque numéro contient 32 pages. Total pour les quatre : 128 pages.

La publication s'éteignit dès le quatrième numéro, le millionnaire qui commanditait le Pal, ayant déclaré que la chose ne l'amuse pas assez pour l'argent qu'elle lui coûtait (*sic*).

On ne peut que regretter l'insuccès de ce pamphlet qui promettait des biographies captivantes et de justes colères.

Il n'est pas facile aujourd'hui de se procurer la collection complète.

---

**Le Désespéré**, Paris, Soirat, 1887. Un volume in-18 de 430 pages. Au verso du faux-titre on lit : Paris, impr. Léon Bloy, 7, rue Jeanne. Epigraphe sur la couverture : LACRYMABILITER (1). (*Office des morts des Chartreux*).

Cette édition est rare et la seule autorisée par l'auteur jusqu'en 1913. Quelques livres contiennent la note suivante :

*Le Désespéré étant, jusqu'à ce jour, le plus connu de mes livres, je crois devoir informer les bonnes gens qui me font l'honneur de me lire, que l'édition Tresse et Stock, publiée l'an passé et antidatée de six ans, est apocryphe, défectueuse et absolument désavouée par moi, ayant été livrée au public d'une manière clandestine, à mon préjudice et à mon insu. Je ne reconnais pour mien que le texte de l'édition Soirat, publiée réellement en 1887 et devenue aujourd'hui excessivement rare.*

Léon BLOY.

*Le Désespéré* est, en effet, le plus connu des livres de Léon Bloy et encore le connaît-on mal. On veut absolument que l'auteur ne soit qu'un pamphlétaire et on ne voit dans le *Désespéré* qu'une occasion d'exercer son génie de démolisseur. La critique ferme volontairement les yeux devant la raison de cette attitude, c'est-à-dire « l'Absolu, » et, de ce fait, les beautés les plus incontestables de l'œuvre lui échappent totalement.

D'abord, Léon Bloy n'est pas toujours violent ; je crois bien que ses apaisements sont les passages les plus saisissants et les plus caractéristiques de ses livres ; et ses

---

(1) Epigraphe malheureusement oubliée dans l'édition Crès.

violences mêmes ne sont pas toutes exclusivement des pamphlets. Je n'en veux pour preuve que ce cri de détresse de son héros, sorte de profession de foi qui révèle la nature de sa pensée en même temps que la force prodigieuse de son style :

Je suis de ceux qui clament dans le désert et qui dévoilent les racines du buisson de feu, quand les corbeaux oublient de leur porter leur nourriture. Qu'on m'écoute ou qu'on ne m'écoute pas, qu'on m'applaudisse ou qu'on m'insulte, aus i longtemps qu'on ne me tuera pas je serai le consignataire de la Vengeance et le domestique très obéissant d'une étrangère Fureur qui me commandera de parler. Il n'est pas en mon pouvoir de résigner cet office, et c'est avec la plus amère désolation que je le déclare. Je souffre une violence infinie et les colères qui sortent de moi ne sont que des échos singulièrement affaiblis d'une Imprécation supérieure que j'ai l'étonnante disgrâce de répercuter.

Fils obéissant de l'Eglise, je suis, néanmoins, en communion d'impatience avec tous les révoltés, tous les déçus, tous les inexaucés, tous les damnés de ce monde. Quand je me souviens de cette multitude, une main me saisit par les cheveux et m'emporte au-delà des relatives exigences d'un ordre social, dans l'absolu d'une vision d'injustice à faire sangloter jusqu'à l'orgueil des philosophies! . . . . .

(*Le Désespéré*, édit. Soirat, pages 180-181).

Enfin il semble, d'une manière générale, qu'on oublie ou qu'on ignore tout ce qui peut affirmer le génie d'exégète de Léon Bloy.

Et l'exégèse, voilà surtout ce dont il fallait parler à propos du *Révéléateur du Globe*, du *Salut par les Juifs* et du *Fils de Louis XVI*.



*Le Désespéré* contient l'exposé de la conception très particulière de l'histoire, à laquelle nous devons ces livres étonnants.

Il (Marchenoir) rêvait d'être le Champollion des événements historiques envisagés comme les hiéroglyphes divins d'une révélation par les symboles, corroborative de l'autre Révélation. C'eût été une science nouvelle singulièrement audacieuse. Il en avait pris l'idée première dans ces études exégétiques qui furent, par une singularité peut-être inouïe, le point de départ de sa vie intellectuelle. . . . .

L'histoire universelle lui apparaissait comme un texte homogène extrêmement lié, vertébré, ossaturé, dialectiqué, mais parfaitement enveloppé et qu'il s'agissait de transcrire en une grammaire de possible accès. . . .

Il en avait conçu l'espérance et ne vivait plus que pour ce projet devenu le centre d'innervation de ses pensées.

(*Le Désespéré*, pages 156-157).

Que l'on rapproche ces lignes des ouvrages que j'ai cités plus haut, on sera bien forcé de conclure en ce sens que, dans la plus grande partie de son œuvre, Léon Bloy n'est pas un pamphlétaire.

Ah! je suis autre chose pourtant (dit-il dans le *Mendiant ingrat*, page 163), et on le sait bien; mais quand je le fus, c'était par indignation et par amour, et mes cris, je les poussais dans mon désespoir, sur mon idéal sacagé! . . . . .

Une nouvelle édition du *Désespéré* a été publiée dans la collection des Maîtres du Livre, chez l'éditeur Crès.

Cette collection a trouvé auprès du public lettré, le succès qu'elle méritait.

Le livre de Léon Bloy s'augmente ici d'une préface où l'histoire de cette autobiographie, ses origines et ses effets, est racontée par l'auteur.

Le texte, dans l'édition Soirat, était trop serré, obligeait le lecteur à dévorer cinq cents pages ou à s'arrêter à n'importe quel endroit du volume, car il n'offrait aucune division.

Dans l'édition Crès, il y a cinq parties ayant chacune son titre : *Le Départ, La Grande Chartreuse, Le Retour, L'Épreuve Diabolique, La Fin.*

La dédicace a été changée et est devenue

*Ad fratres in eremo :*

Jacques-Christophe Maritain

et Pierre-Mathias Van der Meer de Walckeren

*mes filleuls bien-aimés*

*L. B.*

Enfin, dans le texte, une petite modification. Le journal qui s'appelait *Le Bazile* est devenu *Le Pilate*.

Une troisième édition du *Désespéré* vient de paraître au *Mercur de France*. Elle était de toute nécessité, l'édition des Maîtres du Livre étant à tirage restreint.

---

**Un breelan d'excommuniés.** Un vol, in-12, *Paris, Savine*, 1889, comprenant 128 pages pour le texte, le titre, le faux-titre, un feuillet pour la table.

Page 38, avant-dernière ligne, une coquille très fâcheuse : Il y a *une pure hypocrisie*, et il faut lire : *une pire hypocrisie*.

On lit dans le *Mendiant ingrat*, page 58 : « Projet de dédicace pour une édition nouvelle du *Breelan d'excommuniés*.

*A la désolante mémoire d'un ami de ma jeunesse très profondément décédé, qui ne connut pas la gloire de Dieu et qui n'aimait pas le Signe de la Rédemption sur les tombeaux.*

J'extrais de la préface : « Les catholiques modernes haïssent l'art d'une haine sauvage, atroce, inexplicable... » et le petit volume est le développement de cette vérité à propos de trois écrivains : Barbey d'Aureville, Ernest Hello et Paul Verlaine. Aujourd'hui, tous les trois sont morts et voilà les dévots bien débarrassés de ces géniaux esprits dont ils n'avaient que faire.

On pourrait ajouter que Léon Bloy est encore vivant, que de temps à autre il sait forcer l'admiration et qu'il n'est pas le moins gênant des penseurs épris de justice et de vérité, pour les consciences pharisaïques de la fin du siècle.

Mais les catholiques ont trouvé pour lui une manière d'excommunication particulière et très sûre, elle consiste en ceci : l'IGNORER !

*Un Breelan d'Excommuniés* a été réimprimé dans le volume intitulé : *Belluaires et Porchers*, où il est entièrement contenu et la dédicace seule a été modifiée comme on le verra plus loin.

**Christophe Colomb devant les taureaux.** Un petit vol. in-18. Paris, Savine, 1890, 222 pages. Epigraphe : *Tauri pingues obsederunt me.*

L'Espagne étant sur le point de fêter le quatrième centenaire de la découverte de l'Amérique, l'auteur du *Révéléateur* examine où en est dans le catholique royaume, la gloire de Christophe Colomb et sa postérité.

Sa postérité étant alors figurée par un *aficionado de las corridas* beaucoup plus occupé de son sport favori que de la gloire de son ancêtre, Léon Bloy écrivit ce petit livre au titre suggestif et partant, dirigé contre le duc de Veragua.

Il lui dit entre autres choses :

Etre le parent, le fils d'un saint ! On le lui a dit pourtant à ce désarmant pastour qui n'y comprend rien, qui trouve meilleures l'apostasie et la servitude.

Il y a des chrétiens, en assez grand nombre encore, qui ne penseraient pas qu'un si prodigieux honneur pût être payé assez cher, qui se dépouilleraient entièrement pour en obtenir seulement l'espoir, qui se mettraient pieds nus, tête nue, qui s'en iraient en haillons par les plus âpres chemins de cette vallée et qui se flagelleraient avec des scorpions, en pleurant d'amour !

Leur joie serait si abondante, si dilatée, si impétueuse, que l'univers ne leur semblerait ni assez large, ni assez profond pour qu'elle pût s'ébattre !

Ils la raconteraient aux montagnes et aux animaux, ils la diraient aux insectes et au tonnerre et supplieraient l'océan de les engloutir pour la chuchoter dans tous les abîmes . . . . .

. . . . . Allez donc faire entrer ça dans le crâne épais d'un nourrisseur de bestiaux, qui ne s'est pas

même aperçu qu'un jour l'un des plus grands historiens du siècle a écrit pour toute la durée des littératures, le poème incomparable des Travaux de Christophe Colomb.

. . . . .

Le comte Roselly de Lorgues que Léon Bloy glorifie de cette manière comme il l'a glorifié tant de fois est mort au commencement de 1898, léguant les restes importants d'une grande fortune à des étrangers, n'ayant plus de parents à cause de son âge de près de cent ans et ayant complètement oublié Léon Bloy.

Le comte de Lorgues est bien oublié à son tour. Son *Christophe Colomb* n'est connu que d'un petit nombre d'historiens et ses autres ouvrages ne se vendent plus.

Lorsque Léon Bloy publia son petit livre, il eut l'idée de le présenter aux évêques de France, en leur rappelant la cause de la béatification de Christophe Colomb.

Pour cela, il adressa à chaque évêque, une lettre *en latin*, qu'il fit imprimer à cet effet.

Le texte de cette lettre devenue introuvable constitue une curiosité bibliographique inséparable de *Christophe Colomb devant les Taureaux*.

Le voici, suivi de sa traduction :

Parisiis, 30 Septembris 1890.

*Illustrissime Domine,*

Est mihi laudi maximæ Te monere de publicatione libelli recentis cujus patet propositum excitandi sollicitudinem christianorum pro Causa *exceptionali* Christophori Columbi, nuper a Pio nono clarissimo promota et jam abhinc aliquot annis ante Sacram Congregationem Riturum pendente.

Haud dubie, non præterit Magnitudinem Tuam quantas artes pessimas et infernales contra Heroem Christianum numero Beatorum adscribendum teterrima impietas coævorum objecit. Hujus rabieri incitamentum videlicet esse cupiditatem effrenatam spoliandi Sedem Apostolicam gloria illa incomparabili, ne propediem hac gemma fulgurante Diadema triplex adornetur.

Hæc clandestina callidaque consilia, mero cæmento (gallice Franc-Maçonnerie) peracta, habuerunt, pro victima potissima, virum valde præstantem in Hispania cujus intererat nimium singulariter fama Patefactoris Terræ, cuique tamen indignissima evenit calamitas ut secta facinorosa captaretur, instrumentum et formidolosus particeps.

Atqui periculum de quo agitur in Ecclesiam, efflagitans et premens, ante oculos propositum est.

Biennio exacto (12 Octobris 1892), Hispania et res maritima in universo quartum secularem Americæ inventionis erunt celebraturæ.

Plane, occasionem ipsius inusitatissimæ solemnitatis tanquam fures, jam optaverunt homines nequam, ut potirentur, ad quæstum diaboli, splendidam celebritatem Servi Dei extraordinarii qui venit, a Trinitate ineffabili missus in tempore, quasi dimidiæ partis terrarum Evangelizator et cœlestium consiliorum Patratior.

Qualecumque potest hoc opus quod pavide obtestor eximios Antistites et Pastores Catholicos ut circum undique ab illis commendatur conatus est summus ad decipiendam conjurationem diabolicam contra Ecclesiam.

Scriptum fuit accuratissime ante oculos et neutiquam nisi de sententia egregii Comitis Roselly de Lorgues, historici præcellentis Christophori Columbi et in conspectu Sacræ Congregationis Rituum Causæ Postulatoris.

Utinam, Illustrissime Domine — postquam animose chirographum apposuisses Postulato quod suffragia octingentorum sexaginta Episcoporum et paulo amplius

nunc modo illustrant — peramentem excipias hanc obsecrationem cujusdam scriptoris gallici, nihil cui potius est quam ut efficienter pro veritate et justitia Dei pugnet, licet in ipso pericula omnia impenderent

Dignare

Illustrissime Domine

paterno animo accipere candidam et tutissimam affirmationem reverentiæ humilisque venerationis meæ, dum parvulus Ecclesiæ ad pedes.

Magnitudinis Tuæ

provolve

Léon BLOY.

Traduction :

*Monseigneur,*

J'ai l'honneur de vous informer de l'apparition d'un livre nouveau destiné à ramener l'attention du monde chrétien sur la Cause exceptionnelle de Christophe Colomb pendante depuis vingt ans, devant la Sacrée Congrégation des Rites et dont le glorieux Pie IX fut le promoteur.

Votre Grandeur ne peut ignorer les manœuvres infernales de l'impiété contemporaine pour s'opposer à la Béatification du Héros chrétien qu'elle voudrait s'approprier et dont l'apothéose catholique serait pour la Sainte Eglise Romaine un incomparable décor.

Ces manœuvres dirigées par la Franc-Maçonnerie, ont eu pour principale victime un très grand personnage espagnol intéressé plus qu'aucun autre à la gloire du Démonstrateur de la Création et qui a eu le malheur de se laisser séduire par la secte criminelle dont il est devenu l'instrument et le redoutable complice.

Or, le danger dont on menace l'Eglise est fort pressant. Dans deux ans, le 12 octobre 1892, l'Espagne et les marines du globe entier doivent célébrer avec magnificence le quatrième séculaire de la Découverte.

C'est précisément à l'occasion de cette solennité universelle que les adversaires du Christ ont résolu de confisquer à leur profit l'éblouissante renommée de l'Homme extraordinaire envoyé de Dieu pour annoncer l'Evangile à la moitié de la terre.

Le livre que je supplie humblement les premiers pasteurs de recommander autour d'eux dans leurs diocèses est un effort suprême pour s'opposer au succès de la conspiration diabolique dont l'Eglise est présentement menacée. Il fut écrit sous les yeux et d'après les avis du vénérable comte Roselly de Lorgues, historien de Christophe Colomb et Postulateur de sa cause devant la Sacrée Congrégation des Rites.

J'espère, Monseigneur, qu'ayant souscrit au *Postulatum* actuellement appuyé du suffrage de plus de huit cent soixante Evêques, Vous accueillerez avec charité cette communication d'un écrivain français, dont le plus cher désir est de combattre efficacement pour la Vérité et la Justice de Dieu — fût-ce au hasard de sa propre vie.

Daignez agréer l'hommage de vénération profonde que dépose aux pieds de Votre Grandeur

Monseigneur,

le plus respectueux et le plus obéissant de vos serviteurs,

Léon BLOY.

---



**La Chevalière de la Mort.** — *Gand*, 1891, un volume in-8 de 62 pages (texte, titre et faux-titre), tiré à cent exemplaires, par conséquent très rare.

L'exemplaire que j'ai le grand bonheur de posséder contient un envoi d'auteur curieux; je ne résiste pas au plaisir de le publier entièrement.

*En accueillant avec l'enthousiasme convenable ce livre qui fut ma première entreprise littéraire et qui va bientôt devenir un objet rare, mon cher Pierre, reçois cet aveu qu'à l'époque déjà si lointaine où je l'écrivais, le futur auteur du « Désespéré, » imitait outrageusement Carlyle. Qui s'en douterait aujourd'hui?*

Léon BLOY.

En 1896, le *Mercure de France* publia une deuxième édition de *La Chevalière*, petit format in-18.

J'en extrais ces quelques notes intéressantes pour les bibliophiles et les biographes :

« *La Chevalière de la Mort* a été publiée une première fois en 1891, dans une revue extrêmement belge... *Le Magasin littéraire*, de Gand, commanditée, assure-t-on par un groupe de millionnaires.

L'auteur ayant avoué son indigence, un salaire exceptionnel de QUARANTE francs, pour *trois mille* lignes, lui fut accordé après une longue et orageuse délibération.

*La Chevalière de la Mort*, est ma première tentative littéraire. Elle fut écrite entièrement, en 1877, dans un des bureaux de la Compagnie du chemin de fer du Nord, dont j'étais, en ce temps lointain, l'un des plus exécrables employés. . . . . Les deux chapitres d'une date très postérieure ajoutés à cette édition, marquent nettement

la différence des deux époques et des deux postures. Quelques maniaques, peut-être, seront curieux de vérifier. »

*Paris, le 25 février 1896.*

Léon BLOY.

Les deux chapitres, ajoutés à l'édition du *Mercure de France*, sont : « Le Fumier des Lys, » *qui ne sera jamais réédité*, et « Le Prince Noir. »

· · · · ·  
· · · · · « Le premier, publié le 1<sup>er</sup> mai 1890 par une petite revue littéraire, fut écrit à l'occasion de la retentissante aventure de ce très jeune duc d'Orléans, emprisonné à Clairvaux et miséricordieusement reconduit à la frontière quelque temps après.

Léon Bloy, profondément informé de la déchéance absolue et irrémédiable des Bourbons, a voulu notifier à sa manière, en cette occasion, l'acte de décès de cette Dynastie fameuse décapitée, lui semble-t-il, en la personne de Louis XVI et rejetée sans espoir depuis l'effroyable exécution du 16 octobre caractérisée plus haut : « La fin de la loi salique. »

Voici maintenant le passage de la *Chevalière*, auquel l'auteur fait allusion ici :

Jusqu'à ce jour (16 octobre 1793), on avait bien vu des reines décapiter des reines, on n'avait pas vu de reine guillotinée juridiquement par la canaille, cette goujate majesté des temps actuels. Un tel arrêt ne devait pas manquer à la jurisprudence des abolisseurs de Dieu.

C'est l'inauguration d'une société et la fin d'un monde, dit-on.

Moi j'y découvre la fin de la loi salique et c'est ce que n'a pas vu la grandiose imbécillité révolutionnaire.

Marie-Antoinette a fait comme saint Denis. Elle a ramassé sa tête coupée et elle s'est mise à marcher et à régner toute seule, cette tête à la main. Règne durable, celui-là, que ne pourront désormais abolir, ni les émeutes, ni les échafauds, ni les fusillades, ni les mitraillades, ni les incendies des capitales.

La Reine guillotinée, première du nom, règnera par dessus tous les diadèmes des empereurs et des rois et par dessus le tortil d'abjection de nos burgraves parlementaires. Cela jusqu'à ce que s'éteigne en Europe le dernier cœur du dernier homme, la dernière pudeur de la dernière femme et la suprême étincelle des chevaleresques indignations de la conscience chrétienne.

---

**Les funérailles du Naturalisme.** Une brochure à couverture jaune, in-18, Copenhague, librairie de l'Université, 1891, comprend 24 pages, titre et texte. Au dos de la couverture : ouvrages du même auteur et annoncé en préparation : « Belluaires et Porchers. »

En 1891, Léon Bloy fit un premier séjour en Danemark. Il organisa à Copenhague plusieurs conférences dans le but de faire connaître aux étrangers susceptibles de comprendre la langue française, l'état de notre littérature et de mettre au courant les quelques français exilés dans la Métropole Danoise.

C'est ainsi que Léon Bloy parla de Baudelaire et de Villiers de l'Isle-Adam à des marchands et qu'il voulut également leur démontrer la sottise et l'insuffisance du Naturalisme.

De ces conférences, une seule fut imprimée : « *Les Funérailles du Naturalisme.* » Inutile d'ajouter que la brochure est à peu près introuvable.

---

**Le salut par les Juifs.** Un volume in-8. Paris, Demay, 1892. Comprenant 2 ff. blancs, le faux-titre, le titre, une délicace de trois pages, une page de texte épigraphique et le faux-titre une seconde fois. Enfin 132 pages pour le texte.

Epigraphe sur la couverture :

*Quod scripsi, scripsi.*

PILATE.

La dédicace commence par ces mots :

Cette apothéose  
de la  
**VERMINE**

Et ainsi se trouve affirmée de la façon la plus insultante pour Israël l'indépendance absolue de l'auteur.

Sous ce titre, *le Salut par les Juifs*, c'était son unique moyen d'échapper au soupçon que de charitables gens n'auraient pas manqué de faire naître.

Il est difficile de citer quelque chose pouvant donner une idée de la conception générale de l'œuvre. Ce livre suprême entre les suprêmes nécessite une lecture complète et approfondie.

Voici toutefois une parabole qui se peut détacher du chapitre XXVIII :

Et voici maintenant que, du fond des hypogées de la mémoire, me revient un apologue sublime d'Ernest Hello sur la Gloire et la Justice.

. . . . . Cette parabole étonnante, qui ne fut peut-être jamais écrite et que l'auteur, vraisemblable-

ment, n'eût pas osé publier, je la livre de bon cœur, telle à peu près qu'il me la conta lui-même, quelques années avant de mourir.

Le Juge vient à son heure que nul ne connaît. A son approche, les morts ressuscitent, les montagnes tremblent, les océans se dessèchent, les fleuves s'envolent, les métaux entrent en fusion, les plantes et les animaux disparaissent; les étoiles accourues du fond des cieux montent les unes sur les autres pour assister à la Séparation des bons d'avec les méchants. L'épouvante humaine est au-delà de ce qui peut être pensé.

— J'ai eu faim et vous ne M'avez pas donné à manger; J'ai eu soif et vous ne M'avez pas donné à boire; J'étais étranger et vous ne M'avez pas accueilli; J'étais nu et vous ne M'avez pas vêtu; J'étais malade et captif et vous ne M'avez pas visité... » St MATTHIEU, chap. 25.

C'est tout le jugement, — effroyablement infaillible, effroyablement sans appel.

Enfin, un homme se présente, un être horrible, noir de blasphème et d'iniquités.

C'est le seul qui n'ait pas eu peur.

C'est celui-là et non pas un autre qui fut maudit des malédictions du ciel, maudit des malédictions de la terre, maudit des malédictions de l'abîme d'en bas.

C'est pour lui que la malédiction descendit jusqu'au centre du globe pour y allumer la colère qui devait dormir jusqu'au jour des grandes Assises.

C'est lui qui fut maudit par les cris du Pauvre, plus terribles que les rugissements des volcans, et les corbeaux des torrents ont affirmé aux cailloux roulés dans le lit des fleuves qu'il était vraiment maudit par tous les souffles qui passaient sur les champs en fleurs.

Il fut maudit par l'écume blanche des vagues exaltées dans la tempête, par la sérénité du ciel bleu, par la Douceur et la Splendeur, et maudit enfin par la fumée qui sort des chaumières à l'heure du repas des très humbles gens.

Et comme tout cela n'était rien encore, il fut maudit

dans son infâme cœur, maudit par Celui qui a besoin, *éternellement* besoin et que jamais il ne secourut.

Il se nomme peut-être Judas, mais les Séraphins qui sont les plus grands des Anges ne pourraient pas prononcer son nom.

Il a l'air de marcher dans une colonne de bronze.

Rien ne le sauverait. Ni les supplications de Marie, ni les bras en croix de tous les martyrs, ni les ailes éployées des Chérubins ou des Trônes..... Il est donc damné, et de quelle damnation!

— J'en appelle!...! dit-il.

Il en appelle..... A ce mot inouï les astres s'éteignent, les monts descendent sous les mers, la Face même du Juge s'obscurcit. Les univers sont éclairés par la seule croix de Feu.

— A qui donc en appelles-tu de Mon Jugement? demande à ce répouvé Notre-Seigneur Jésus-Christ.

C'est alors que dans le silence infini de la création, le Maudit profère cette réponse :

J'en appelle *de Ta Justice à Ta Gloire!*

Et je trouve, dans le même chapitre XXVIII, cette phrase qui exprime si bien le côté mystérieux de pareilles conceptions :

..... Quand on parle amoureusement de Dieu, tous les mots humains ressemblent à des lions devenus aveugles et qui chercheraient une source dans le désert...

En 1906, nouvelle édition du « Salut par les Juifs » à Paris, chez Victorion et Cie, un vol. in-8 comprenant VII p.p. pour la dédicace et la préface, 163 p.p. pour le texte, plus le tit. le f. tit. et un feuillet. Impression de premier ordre en caractères Grasset; lettres ornées en tête de chaque chapitre. - 4 exemplaires sur Japon et 20 sur Hollande.

Dédicace modifiée comme il suit :

à Raïssa Maritain  
Je dédie ces pages  
écrites à la gloire catholique  
du Dieu  
d'Abraham, d'Isaac et de Jacob

Cette seconde édition, publiée avec un soin infini, n'a pas encore donné à ce livre sa vraie place (1).

---

(1) On en trouve encore des exemplaires à la librairie Gougy et à la librairie Crès.



**Sueur de Sang** (1870-1871). *Paris, Dentu, 1893*, un volume in-18 de 358 pages de texte et table, neuf feuillets pour le titre, le faux-titre, la dédicace et la préface. Il a été tiré dix exemplaires sur papier de Hollande.

Le livre est orné d'un portrait de Léon Bloy par Charles Cain et de trois dessins d'Henry de Groux.

Dédicace primitivement rédigée par l'auteur :

A LA MÉMOIRE DIFFAMÉE  
DE  
FRANÇOIS ACHILLE BAZAINE  
MARÉCHAL DE L'EMPIRE  
QUI PORTA LES PÉCHÉS DE TOUTE LA FRANCE  
ET FUT CONDAMNÉ  
PAR UNE INJUSTICE ÉPOUVANTABLE  
SUR LE TÉMOIGNAGE DE TOUS LES LACHES  
ET DE TOUS LES DÉSOBÉISSANTS  
QU'IL AVAIT EU LA FAIBLESSE OU L'HÉROIQUE GÉNÉROSITÉ  
DE NE PAS FLÉTRIR.

L. B.

A la demande de l'éditeur, la dédicace fut coupée après le mot France et parut telle dans l'ouvrage imprimé.

Ce recueil est formé de trente contes, tous publiés dans le *Gil Blas*.

Léon Bloy a raconté depuis dans le *Mendiant ingrat*, comment l'idée lui vint de les écrire en puisant dans ses souvenirs de la guerre franco-allemande, à laquelle il prit une part des plus actives. — Les lignes suivantes extraites du XXVI<sup>e</sup> conte — *Une femme franc-tireur* — sont la synthèse des idées de Léon Bloy sur l'horrible guerre :

. . . . . La guerre franco-allemande est elle-même un chaos d'invéraisemblances. On le saura plus

tard, quand certaines bouches qu'on croyait de fer ou de bronze auront été complètement desserrées par la mort.

Il y en a, parmi ceux qui ont l'air de vivre encore, dont le témoignage ou la confession la plus faiblement chuchotée mettrait debout les pierres tombales et ferait jaillir les pavés de tous les chemins de France.

L'aveu de Bismarck, dont le monde fut épouvanté, n'est que le prodrome de beaucoup d'autres aveux qui n'attendent peut-être pas la fin du siècle.... On nommerait facilement une quarantaine d'individus qui doivent lire avec de singuliers yeux les légendes actuelles de cette guerre unique en son genre, dont *tous les ressorts furent cachés*.

• • • • •  
La guerre de 1870 est peut-être la seule où toutes les fautes furent commises par tout le monde sans exception, et des deux côtés à la fois.

Il n'est pas permis d'ignorer aujourd'hui que, jusqu'à la fin, les Allemands furent aussi stupéfaits de leurs victoires que les Français consternés de leurs défaites. Même après Sedan, même après Metz et jusqu'à la décisive bataille du Mans, l'Allemagne trembla, l'Allemagne eut peur de se sentir au milieu d'une nation si supérieure, d'où pouvait jaillir tout-à-coup *un homme*.

Aussi longtemps qu'une armée d'au-delà de la Loire put être prévue, les chefs allemands les plus audacieux ou les plus habiles se crurent en danger *quand même*, et se tinrent toujours prêts à déchirer précipitamment des deux éperons les flancs agités de leurs chevaux de triomphateurs.

Ah ! si ce qu'on nomme bêtement la Fortune avait voulu susciter alors un de ces « petits Gaulois » — comme disait le chancelier — invisibles en plein soleil à force d'insuffisance, mais dont l'âme est affiliée au tonnerre, et que la tempête, quelquefois, chaperonne soudainement d'une crinière de feu, quelle sublime chasse à courre de huit cent mille vainqueurs éperdus !

La panique immense, comme un cyclone venu du profond Midi, ramassant giratoirement l'Invasion autour de Paris, aurait aussitôt jeté l'olympes de Versailles sur Mantuffel, Frédéric-Charles sur Werder, Mecklembourg sur Falskenstein et Von der Tann sur le prince royal de Saxe, dans une bousculade infinie.

Revirement inouï de la débâcle française dont l'univers eût éclaté d'admiration ! Mais il aurait fallu que les barbares, une minute seulement, aperçussent l'*Ame de la France* et c'est ce que Dieu ne voulut pas, parce que l'heure n'était pas encore venue, parce que c'est une âme très précieuse dont il est jaloux, et parce qu'il fut recommandé dans le livre de sa Parole de ne pas offrir des perles aux pourceaux.

En conséquence, tout le monde fit d'incomparables sottises. Les généraux français laissèrent échapper toutes les occasions sans cesse renaissantes de la victoire et les généraux allemands n'en laissèrent échapper aucune de déshonorer immortellement leur patrie.

Mais les uns et les autres parurent toujours dissimuler avec soin le principe de leur démente de victorieux ou de leur vertige de vaincus, — à ce point qu'on serait tenté de supposer le plus impossible concert et que cette histoire apparaît tout à fait indéchiffrable quand on cherche à l'examiner dans ses profondeurs.

. . . . .  
 . . . . .

L'éditeur Crès a fait entrer *Sueur de Sang*, dans la collection « Les Proses ; » un volume de 328 pages pour le titre, le faux-titre, un autographe, la dédicace à Ricardo Viñes, un avis de l'éditeur, une introduction déjà contenue dans la première édition, le texte, la table et deux feuillets catalogues ; plus un portrait de Léon Bloy à l'époque du *Désespéré*, d'après une photographie.

La valeur littéraire de *Sueur de Sang* est énorme et très particulière. Il n'existe pas de contes militaires pouvant se comparer à ceux de Léon Bloy et même dans l'œuvre de ce prodigieux poète, il n'y a rien de plus original et de plus parfait que : *Celui qui ne voulait rien savoir*, *L'Obstacle*, *Noël prussien*, *Le ramasseur de crottin*, *A la Table des vainqueurs*, *L'Aumône du Pauvre*, *Spectres inutiles*, *Le Mot....* etc., etc.

---

**Les Vendanges**, 1894. Edition de l'Estampe originale, 17, rue de Rome. — Devait comprendre un nombre indéterminé de fascicules. Le premier seul parut. Il a pour titre : *La Vigne abandonnée*. C'est une magnifique brochure, grand in-folio, avec un dessin d'Henry de Groux — texte de Léon Bloy. — Un second poème intitulé : *Le Cortège de la Fiancée*, resta inédit jusqu'à la publication du *Mendiant ingrat*, qui le contient in-extenso.

Citation :

Eloi, Eloi, Lamma Sabacthani?

Le peuple, autrefois, croulait sur les dalles, quand ces mots hébreux étaient lus dans l'évangélaire plein d'enluminures, à l'office du deuxième jour de la Semaine Douleuruse.

On avait autant de chagrin qu'on en put avoir, parce que tous les hommes, alors, étaient des enfants et que plus les hommes étaient forts, plus ils se faisaient semblables à de tout petits enfants.

On mourait, véritablement, de savoir que Jésus était abandonné par son adorable Père, sur sa Croix et dans ses Langueurs.

Les Langueurs de Dieu! La Déréliction de Dieu! c'était cela, surtout, qui crevait le cœur!

. . . . .

Mais que nous voici loin de ces temps abécédaires et combien raisonnables et savants ne sommes-nous pas devenus, depuis qu'on cesse de pleurer d'amour sous un firmament *expliqué*.

Le pinceau pâle des projections lumineuses précise, désormais, l'ignominie du Sauveur des Ames.

Ce rayon livide éclaire ce Soleil éteint qui ne donnait plus de lumière et dont la place même était si profondément oubliée que ceux qui pleurent avaient renoncé à le chercher.

Le voilà bien le pauvre Dieu qui n'en peut plus d'être abandonné, qui n'en peut plus de toujours mourir et qui meurt décidément de l'opprobre scientifique, sans avoir été secouru !

Les bêtes immondes peuvent s'approcher. Elles seront moins outrageantes que cette blafarde phosphorescence de pourrissoir qui les encourage.

\*  
\* \*

Ego sum Resurrectio et Vita. Est-ce bien là votre Parole, Seigneur ?

Voilà que vos derniers amis et les pauvres sont en fuite. Notre Calvaire, à la fin, devient trop affreux et si les gens qui sont en poussière pouvaient revivre, ne pensez-vous pas qu'ils s'éloigneraient de votre personne, en jetant des cris ? . . . . .

---

**Léon Bloy devant les cochons**, suivi de *Lamentation de l'Épée...*, en tout 68 pages, formant une brochure in-12. Paris, Chamuel, 1894.

C'est l'histoire... du renvoi de Léon Bloy du journal le *Gil Blas*, auquel il avait la douleur de collaborer depuis dix-huit mois.

L'auteur a cru devoir donner cette explication à ses amis inconnus ; ils n'en avaient pas besoin, mais d'autres, avides de documents sur les mœurs littéraires à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, pourront en faire leur profit.

Ce qu'il faut en penser a été dit et très bien dit par Madame Rachilde, dans un article sur le *Mendiant ingrat*. (*Mercure de France*, juin 1898) :

Sa conclusion doit être celle qu'il faut adopter pour juger le présent livre et je la trouve toute entière dans ces quelques mots :

*Lorsqu'on a souci de l'Absolu, il est impossible de gagner honnêtement sa vie dans la presse actuelle.*

*Lamentation de l'Épée*, est une sorte de poème en prose — occasion de lyrisme pour un écrivain facilement grandiose et terrible.

Citation :

. . . . Je devins la Guerre et mon redoutable Nom fut partout le signe de la Majesté. J'apparus l'instrument sublime de la providentielle effusion du sang et, dans mon inconscience merveilleuse d'éluë du Destin, j'éprouvai, le long des siècles, tous les sentiments humains capables de l'accélérer.

La Colère, l'Amour, l'Énthousiasme, la Cupidité, le Fanatisme et la Démence furent servis par moi d'une façon si parfaite que les histoires ont eu peur de tout raconter.

Pendant six mille ans, je me suis soulée, sur tous les points du Globe, de massacres et d'éborgements.

Il ne m'appartenait pas d'être juste ni d'avoir pitié. Il suffisait que je fusse indiciblement sainte par ma Vocation et que j'aveuglasse de tant de larmes les yeux des mortels que les plus orgueilleux en vinsent à tâtonner humblement du côté du Ciel.

J'ai tué des vieillards qui ressemblaient à des palais de la Douleur, j'ai tranché les mamelles à des femmes qui étaient comme de la lumière et j'ai percé de petits enfants qui me regardaient avec les yeux des lions mourants.

Chaque jour, j'ai galopé sur le Cheval pâle dans l'avenue des Cyprès, qui va de « l'uterus au sépulcre », et j'ai fait une fontaine de sang de tout fils de l'homme qui se trouvait à ma portée.

Si je n'ai pas frappé Jésus, c'est que j'étais trop noble pour lui. J'étais trop auguste pour qu'Il acceptât la mort que je donne.

C'était bon pour Ses apôtres et pour Ses martyrs, pour Ses vierges et pour leurs bourreaux, qui périssaient à leur tour. Je n'étais pas ce qu'il fallait à cet Agneau de l'Ignominie.

J'ai sans doute le droit d'être fière, car je fus passionnément adorée.

Etant la messagère ou l'acolyte du Seigneur Très Haut, jusque dans l'apparente iniquité de mes voies, on s'aperçut bien que j'accomplissais une besogne divine et il vint un jour où l'héroïsme occidental me donna précisément la Forme sacrée de l'instrument de supplice qui m'avait été préféré pour la Rédemption.

Le monde alors fut en extase pour ma beauté. Les chrétiens adolescents rêvaient de moi, je reçus le dernier baiser des monarques agonisants, les conquérants treillisés de fer, s'agenouillaient en me regardant et des continents furent ensanglantés de la prière dont j'étais l'inspiratrice.

. . . . .  
 . . . . .



**Histoires désobligeantes.** — Un volume in-18, s. d. Dentu, éditeur, comprenant 369 pages pour le texte, le titre, le faux-titre, liste des ouvrages de l'auteur. Un feuillet pour la table.

Ce livre dont la date fut fâcheusement oubliée par l'imprimeur, fut publié au mois de décembre 1894. C'est un recueil de contes qui, de l'avis même de l'auteur, sont assez souvent des *allégories*. « J'écris, dit-il, pour un journal frivole où je ne peux pas toujours m'exprimer ouvertement. Je suis, au contraire, forcé de m'envelopper. »

Je signale seulement les plus beaux : *La religion de Monsieur Pleur*, *la Taie d'argent*, qui porte cette dédicace : « à Alcide Guérin, celui de mes contes que je préfère. » *Jocaste sur le Trottoir...* enfin *La plus belle trouvaille de Cain*, page curieuse sur la vie d'adolescent de Léon Bloy. J'en détache le passage suivant :

. . . . Je ne sais si vous l'imaginez à dix-huit ans tel que le représente un féroce portrait, peint par lui-même à l'huile de requin et qu'il exhibe seulement à ses plus intimes.

Il apparaît là, se rongant un poing dans un mastic de bitume, de terre d'ombre et de carbonate de plomb, fixant le spectateur de deux yeux terribles, sanguinolents à force d'intensité. Quand on n'a pas vu cela, on n'a rien vu. C'est la première manière de notre héros, lequel voulut être peintre, longtemps avant de se sentir écrivain et qui, ma foi ! eût été dans ses tableaux précisément ce qu'il est dans ses effroyables livres, le soyeux molosse et le canibale céleste que nous admirons.

Les yeux de ce portrait, obsédants au point d'étonner un virtuose de mon acabit, ne furent jamais, il est vrai, ces yeux d'une invraisemblable douceur que le créateur

des volcans et des lumineaires alluma sous son front morose pour la confusion des imbéciles.

Ils ont suffi, néanmoins, pour déterminer une ressemblance extraordinaire que la plus audacieuse longévité ne parviendrait pas à démentir, parce qu'ils sont les yeux de son âme, les vrais yeux de sa profonde âme éternellement affamée de pressentiments divins.

Evidemment, lorsqu'il exécuta cette exorbitante effigie, son instinct de séquestré au milieu des gouffres, l'avertissait déjà de son exécration destin. . . . .

Le portrait auquel il est fait ici allusion a été reproduit pour servir de frontispice à *Je m'accuse*, (2<sup>e</sup> édit.), 1900.

Une nouvelle édition des *Histoires désobligeantes*, vient de paraître chez l'éditeur Crès, augmentée d'une très curieuse préface de l'auteur.

---

**Ici on assassine les Grands Hommes.** Avec un portrait et un autographe d'Ernest Hello. *Paris, édition du Mercure de France*, 1895. Il a été tiré 243 exemplaires sur papier teinté et 9 sur Japon impérial.

Cette plaquette a été en outre illustrée de trois vignettes de Léon Bloy, dont une très curieuse imprimée en or au verso de la couverture noire.

Elle comprend trente-deux pages seulement, consacrées à Ernest Hello.

Léon Bloy y rectifia ce qu'une précédente biographie de l'auteur de *l'Homme* avait de trop systématiquement élogieux pour Madame Hello.

Ernest Hello, artiste visionnaire qu'on a pris trop souvent pour un philosophe, se trouvait mal à l'aise en face des réalités bourgeoises et des conceptions utilitaires. Il en résulta pour lui, au moins pendant les dernières années de sa vie, une sorte de trouble que Madame Hello ne pouvait guère s'expliquer et dont un artiste tel que Léon Bloy devait rapidement deviner la véritable cause.

Les deux hommes s'étaient jugés l'un et l'autre et leurs deux critiques méritent d'être conservées :

« Nous disparaîtrons tous, disait Hello, Bloy seul restera ! »

« Hello, disait Bloy, c'est un homme de génie avec des éclairs de platitude ! »

*Ici on assassine les Grands Hommes*, a été réimprimé dans *Belluaires et Porchers*, avec le portrait d'Ernest Hello, déjà publié dans la petite brochure du *Mercure*.

---

**La Femme Pauvre**, épisode contemporain. *Paris, Mercure de France*, 1897. Un volume in-18 comprenant un feuillet blanc, un pour la liste des ouvrages du même auteur, un pour le titre, un pour le faux-titre avec, au verso : Il a été tiré cinq exemplaires sur Japon et quinze sur Hollande — 393 pages pour la préface et le texte — un feuillet pour la table et deux feuillets blancs.

Epigraphe : *Pro defunctis fratribus, propinquis et benefactoribus.*

L'œuvre de Léon Bloy comprend deux romans : *Le Désespéré* et *La Femme Pauvre*. La première partie de l'existence de l'auteur est racontée dans *Le Désespéré* et la seconde dans *La Femme Pauvre*.

Ces scènes très douloureuses et très réelles ne font pas de ces romans des confessions. L'auteur a pu confectionner quelques-uns de ses héros en utilisant certaines personnalités ou certains événements, il en a créé d'autres d'une manière complète; dans les deux cas il a usé de son droit d'inventeur qui consiste à prendre ses matériaux où il lui plaît et à les *arranger* comme il lui plaît.

Je ne serai pas embarrassé pour trouver des citations dans ce livre où Léon Bloy a mis tant de choses, si diversement belles.

Voici d'abord à propos de l'Art de l'Enluminure :

On oublie toujours que le Moyen-Age a duré mille ans. De Clovis et d'Anastase jusqu'au Christophore, en passant par Jeanne d'Arc et le dernier Constantin, la mesure est pleine. Mille ans ! N'est-ce pas inintelligible ?

Quand on nous dit que le soleil est quatorze cent mille fois plus gros que la terre et qu'un gouffre de trente-huit

millions de lieues nous en sépare, ces chiffres nous paraissent absolument dénués de sens. Même observation pour la durée de telle ou telle période historique. L'homme est si surnaturel que ce qu'il réalise le moins, ce sont les notions de temps et d'espace.

Dix siècles! cent soixante papes, six cents rois ou empereurs, sans compter les princes barbares, trente ou quarante dynasties et à peu près autant de révolutions qu'il y eut de batailles! Allez donc vous y reconnaître, fussiez-vous archange!

Massacres, dévastations, villes en feu, villes en prière, populations suspendues à la frange de la robe des thau-maturges, carillons et tocsins, pestes et famines, interdits et tremblements, cyclones d'enthousiasme et trombes d'épouvante; pas de halte, même sous les pieds des trônes, nul refuge certain, même dans la Maison de Dieu! Les Saints, il est vrai, poussent dans les ruines et font ce qu'ils peuvent pour que *ces jours soient abrégés*, mais ce sont des jours de vingt-cinq ans, hélas! et il n'en faut pas moins de quarante . . . . . tant de souffrances furent endurées pour que vint un jour la merveilleuse passiflore du Moyen-Age qui s'est appelée Jeanne d'Arc, après laquelle, vraiment, le Moyen-Age pouvait bien mourir.

Il râla cependant jusqu'au Christophore qui devait le porter en terre et, seulement alors, l'abjecte modernité eut la permission d'apparaître. Mais la prise de Constantinople est la graude ligne de démarcation.

Le Moyen-Age sans Constantinople parut aussitôt comme un arbre immense dont on aurait tranché les racines. Pensez que c'était le Reliquaire du monde, l'œcuménique Châsse d'or et que les ossements dispersés de ses vieux martyrs où l'Esprit-Saint s'était reposé parmi tant d'ingrates générations, ont pu couvrir toutes les villes de l'Occident d'une lumineuse poussière!

Elle avait beau être schismatique et très perfide, polluée d'ignominies, ruisselante d'yeux crevés et de sang

pourri, elle avait beau faire horreur aux Papes et aux chevaliers, c'était, quand même, la porte de Jérusalem où les bons pécheurs avaient tous l'espoir de mourir d'amour . . . . .

. . . . . Dites-vous.... que les somptueuses applications d'or qui font la gloire des missels du très vieux temps ne sont pas moins que le reflet de l'inimaginable Byzance dans le crépuscule de ces monastères de l'Irlande ou de la Gothie, autour desquels les loups affamés accompagnaient de leurs hurlements le chant des moines implorant Dieu pour les pèlerins du Saint Tombeau . . . . .

. . . . .  
L'Art de l'Enluminure fut une diffusion photogénique de Byzance à travers l'âme rêveuse et mélancolique des Occidentaux, le miroir à contre-jour et miraculeusement adouci par une enfantine foi, de ses mosaïques, de ses pierreries, de ses palais, de ses dômes peints, de sa Corne d'or, de sa Propontide et de son ciel. Il fut par excellence l'Art du Moyen-Age et devait nécessairement finir avec lui . . . . .

Pages 175 à 179.

Voici un autre fragment très différent de celui qui précède; je l'emprunte à la deuxième partie de la *Femme Pauvre*, ch. XXIV; il pourrait s'intituler le « cimetière. »

. . . . .  
Le Paradis perdu c'est le cimetière, et l'unique moyen de le récupérer, c'est de mourir . . . . .

On n'avait jamais vu et on ne reverra jamais un Pèlerin aussi formidable.

Depuis son enfance, il cherchait le Paradis terrestre, l'Eden perdu, ce Jardin de Volupté — par qui la femme est symbolisée si profondément, — où le Seigneur Dieu colloqua son Type quand Il l'eut formé de la boue.

Ce pèlerin avait été rencontré, sur toutes les routes connues et sur toutes les routes inconnues, par les hommes ou par les serpents, qui s'étaient écartés de lui, car les psaumes lui sortaient par tous les pores et il était fait comme un prodige.

Toute sa personne ressemblait à un vieux cantique d'impatience et avait dû être conçue, naguère, en d'irrélatables soupirs.

Le soleil le mécontentait. Intérieurement ébloui de son espoir, les cataractes lumineuses du Cancer ou du Capricorne, lui paraissaient venir d'une triste lampe en agonie oubliée dans des catacombes pleines de captifs.

Seul d'entre tous les hommes, il se souvenait de la fournaise de magnificences d'où leur espèce fut exilée, pour que commençassent les Douleurs et que commençassent les Temps.

Ne fallait-il pas qu'il se trouvât quelque part, ce brasier de Béatitude que le déluge ne put éteindre, puisque le Chérubin était toujours là pour débrider la cavalerie des Torrents !

Il suffisait assurément de bien chercher, car le temps n'a pas la permission de détruire ce qui ne lui appartient pas.

Et le Pèlerin cheminait dans les extases, en songeant que ce Jardin avait été le domaine de ceux qui ne devaient pas mourir, et que les neuf cent trente ans du Père des pères, *n'ayant pu raisonnablement commencer qu'à l'instant même où il devenait un mortel*, la durée de son séjour dans le Paradis était absolument inexprimable en chiffres humains — osâ-t-on supposer des millions d'années de ravissement, selon les manières de compter qui sont en usage parmi les enfants des morts ! . . . . .  
Ce pèlerin cherche ainsi toute sa vie. . . . .

. . . . . Sa Foi est si grande que les montagnes se dérangent pour le laisser passer et son Amour est si fort que, pendant la nuit, on le prendrait

pour cette colonne de feu qui marchait en avant du Peuple Hébreu . . . . . plus il devient vieux, plus il se réjouit, car il sait qu'il ne peut mourir sans avoir trouvé ce qu'il cherche. Mais voici que le moment approche sans doute. Il a tellement fouillé le globe qu'il n'y a plus un seul coin, fût-ce le plus infime et le plus horrible, que son Espérance n'ait visité. . . .

. . . . . Jugeant alors qu'il est arrivé, il s'arrête pour la première fois, et meurt d'amour dans un cimetière de lépreux, au milieu duquel est l'Arbre de Vie et où se promène, au milieu des tombes, l'Esprit du Seigneur . . . . .

De même que dans *Le Désespéré*, l'auteur nous présente quelques types de la littérature contemporaine. La discussion qui s'engage (pages 208 et suivantes), entre Bohémond de l'Isle de France (Villiers de l'Isle-Adam) et Marchenoir (Léon Bloy), est une des pages les plus fortes du roman.

Deux histoires désobligeantes : *L'Appel du Gouffre* et *l'Ami des Bêtes*, sont des extraits de la *Femme Pauvre*. Dans la deuxième partie, je signalerai seulement *La belle heure des noces*, ch. VI et *l'Instruction aux propriétaires*, ch. XXIII.

Enfin, il est un passage qu'il est impossible de ne pas citer, c'est celui où Léon Bloy analyse son propre style, véritable curiosité littéraire où il a reproduit, en quinze lignes, les phases les plus diverses de sa forme habituelle :

. . . . . La violente couleur de l'écrivain, sa barbarie cauteleuse et alambiquée, l'insistance giratoire, l'enroulement têtu de certaines images cruelles revenant avec obstination sur elles-mêmes comme les convolvula-



cées, l'audace inouïe de cette forme, nombreuse autant qu'une horde et si rapide, quoique pesamment armée; le tumulte sage de ce vocabulaire panaché de flammes et de cendres ainsi que le Vésuve aux derniers jours de Pompéï, balafré d'or, incrusté, crénelé, denticulé de gemmes antiques, à la façon d'une châsse de martyr; mais surtout l'élargissement prodigieux qu'un pareil style conférait soudain à la moins ambitieuse des thèses, au postulat le plus infime et le plus acclimaté — tout cela parut un miroir magique ou bientôt, etc.

(*La Femme Pauvre*, page 174, chap. XXIV.)

---

**Le Mendiant ingrat.** Journal de l'auteur, 1892-1895, Bruxelles, Deman, 1898. Un volume grand in-8, comprenant un feuillet pour la liste des ouvrages du même auteur, deux feuillets pour la table et un feuillet blanc, 447 pages pour le texte, le titre, le faux-titre, la dédicace et une liste des noms d'auteurs contenus dans le livre. Au verso du faux-titre, on lit : Il a été tiré dix exemplaires sur Japon et trente exemplaires sur Hollande et la signature de l'auteur.

Epigraphe : *Les plus beaux noms portés par les hommes furent les noms donnés par leurs ennemis.*

(Barbey d'Aurevilly.)

Léon Bloy est tout entier dans ce terrible journal, peut-être le plus curieux qui ait jamais été publié.

On pourrait en extraire des documents très divers, une correspondance volumineuse et les lettres de l'auteur formeraient à elles seules un autre livre d'une lecture infiniment profitable, surtout à des jeunes gens qui y apprendraient ce que c'est que le véritable optimisme.

L'analogie entre les actes et les paroles est si forte chez un tel homme, qu'elle donne à tous les chapitres si différents de son livre une admirable cohésion.

Les quelques citations qui suivent sont insuffisantes pour rendre ce que vaut le journal tout entier.

Voici d'abord la préface :

**Malheur à celui qui n'a pas mendié !  
Il n'y a rien de plus grand que de mendier.  
Dieu mendie. Les anges mendient.**

Les Rois, les Prophètes et les Saints mendient.

Les Morts mendient.

Tout ce qui est dans la gloire et dans la lumière mendie.

Pourquoi voudrait-on que je ne m'honorasse pas d'avoir été un mendiant et, surtout un *Mendiant ingrat*?

La première et la plus terrible partie de ma vie a été racontée dans *Le Désespéré*. Voici les quatre dernières années qui pourront paraître assez noires. J'ai cru bien faire de publier quelques-unes des réflexions que me suggéra quotidiennement mon supplice.

Au seul point de vue de l'histoire des Lettres françaises, il n'est pas inutile qu'on sache de quelle manière la génération des vaincus de 1870 a pu traiter un écrivain fier qui ne voulait pas se prostituer.

Léon BLOY.

Voici maintenant la conclusion :

C'est assez, je n'en peux plus. Allons! mangez, chiens. Voilà les entrailles d'un homme . . . . .  
 . . . . . Il faut qu'il tombe, le misérable!  
 Rien ne le sauverait, car Dieu lui-même veut qu'il tombe. Vainement, il a essayé de se cramponner aux cieux. Les frissonnantes étoiles se sont reculées. Vainement, il a appelé les Anges et les Saints, et les Chefs des Anges, et les Chefs des Saints.

Vainement, il a supplié la Vierge douloureuse. Les quatre fleuves du Paradis sont remontés vers leurs sources, pour ne pas entendre sa clameur.

Ah! tu as voulu dire quelque chose, toi! Tu as pris au sérieux les Paroles et les Promesses, et tu as bafoué les hommes, oubliant qu'ils sont, eux-mêmes, devenus des Dieux! Tu as cherché la Force, la Justice, la Splendeur! Tu as cherché l'Amour!

Eh bien! voici le gouffre, voici ton gouffre. Il se nomme le Silence . . . . .  
 . . . . . Il est tombé, le blasphémateur de la

Racaille, à jamais, sans doute. On ose le croire. Qui sait pourtant ! Les profondeurs ont, quelquefois, d'étranges surprises.

Qui sait vraiment, parmi la Racaille, la satisfaite et ribotante Racaille, si ce pauvre ne reparaitra pas, quelque jour, à la surface des ténèbres, tenant à la main une magnifique fleur mystérieuse, la fleur du Silence, la fleur du Gouffre ?

On a vu plus haut, *Les Vendanges*, dont le premier fascicule seul parut.

Le second, *Le Cortège de la Fiancée*, resta inédit jusqu'à la publication du *Mendiant*, qui le contient in-extenso. En voici quelques fragments :

— Tu nous fais crever de désir et de désespoir, ô Jardin de la Volupté, que soutiennent toutes les colonnes sociales . . . . .

. . . . . Des êtres faits à l'image du Dieu qui souffre et dont les âmes eussent pu être comme des torrents vers un Pacifique de lumière ont perdu, à cause de toi, Idole imbécille, cette ressemblance d'origine qui les configurait à la Raison éternelle.

Roulant dix mille marches, ils sont devenus plus bêtes que toi pour t'accompagner sur leurs quatre pieds, jusqu'à cette eau noire — là-bas, sous cette guenille de la lune.

Ceux-là sont les Vivants, les prétendants vivants de la terre.

Mais tu es toute pleine de morts.

Qui les comptera depuis tant de siècles ?

N'es-tu pas, dès toujours, le lieu commun de la plus banale misère des enfants des hommes ?

Tondeuse du faible Samson, Exterminatrice des innocents, Prophétesse des tourmenteurs ;

Vierge putride, vierge inclémente, vierge infidèle;  
 Miroir d'injustice et trône de folie;  
 Vase de matière, vase de honte, vase de blasphème;  
 Tubéreuse des asphyxiés, Tour de la faim,  
 Donjon des pleurs et des grincements;

. . . . . O notre Dame de Recouvrance  
 pour tous ceux qui ne seront jamais chrétiens;

*Regina Tenebrarum et locorum Tristitiæ;*

C'est toi qui promènes invisiblement par toute la terre,  
 la Tête coupée du Précurseur, dont te paya l'érotomanie  
 du vieux tétrarque!

On te nomme exactement la Jeune fille du monde . . .

*Le Mendiant ingrat* est tout rempli de réflexions suggérées à propos de tout et à propos de rien, tantôt graves et tantôt amères, quelquefois joyeuses et ironiques qui sont un des principaux attraits de ce journal; j'en citerai quelques-unes :

« Je prie comme un voleur demande l'aumône à la porte d'une ferme qu'il veut incendier. »

« Dans l'Absolu : L'Idolâtrie c'est de préférer les choses visibles aux choses invisibles. Cas des protestants qui accusent précisément les catholiques d'être des idolâtres. »

« La Foi, c'est la connaissance de notre limite. »

. . . . .  
 Et madame Bloy a été souvent, dans ce livre, la collaboratrice de son mari. Ex. :

« Jeanne me dit : La nature humaine est telle qu'on ne peut pas ne pas craindre la mort. Mais quand ce moment redoutable sera passé, on se dira : Combien c'était simple! et comment avons-nous pu ne pas voir combien c'était simple? »

**Le fils de Louis XVI.** Paris, *Mercur de France*, 1900. Un volume in-12 de 239 pages, sans compter la table. En frontispice un portrait de Louis XVII, reproduction à la grandeur de l'original imprimé sur soie (collection Otto Friedrichs). Il a été tiré trois exemplaires sur Japon, trois sur Chine et vingt sur Hollande.

Epigraphe : *Liber scriptus erat intus et foris.  
Et scriptæ erant in eo lamentationes et  
carmen, et væ.* (Ezéchiel, II, 9.)

De tous les livres publiés sur Louis XVII (la liste en serait longue), deux surtout peuvent être considérés comme dignes d'une attention particulière, ce sont : *Un crime politique*, par Otto Friedrichs, et *le dernier roi légitime de France*, par Henri Provins.

*Le Crime politique* parut en 1884, chez Tilmont, à Bruxelles, et est, aujourd'hui, complètement épuisé en librairie. Son auteur, Otto Friedrichs, est un chercheur qui a su réunir sur la question, les documents les plus précieux à l'aide desquels il a composé son livre.

En 1889, la revue : *La Plume*, publia un numéro spécial intitulé : *La Question Louis XVII*. Otto Friedrichs fut désigné pour en diriger la publication et en fit, avec le concours d'auteurs dévoués à la cause, un numéro très curieux et pouvant devenir une pièce rare pour les bibliophiles.

*Le dernier Roi légitime de France*, est plus important encore. « Otto Friedrichs, a dit Léon Bloy, est un critique d'histoire au service d'une cause historique; Henri Provins est le Tite-Live de la Survivance, l'historien pur. »

M. Henri Provins reprend l'histoire de l'Europe et de la France, depuis l'emprisonnement de la famille au Temple et établit la concordance de l'histoire officielle avec les faits relatifs à l'existence de Louis XVII.

Cette œuvre remarquable comprend deux forts volumes in-18, parus en 1889, à la librairie Ollendorff.

Le Fils de Louis XVI est exactement aux livres ci-dessus mentionnés ce que le Révéléateur du Globe est à l'histoire de Christophe Colomb, du comte de Lorgues. C'est donc encore une fois un ouvrage d'exégèse absolument digne des précédents à moins qu'il ne faille le mettre plus haut encore.

Le chapitre I, intitulé *Le Roi fantôme*, est une des plus belles choses de Léon Bloy.

. . . . . « Tu ne seras pas roi, » avait dit à l'enfant des rois, la Sorcière de 92, penchée sur son effroyable bouillon de sang. « Tu ne seras pas roi, » avait dit à son tour l'incrément terrible de cette Circé, le Napoléon du tonnerre que le Souverain Pontife était venu sacrer à Notre-Dame, ainsi qu'un vrai roi, et qui fut alors la plus prophétique image de Celui qui doit tout dompter à la fin des fins. « Tu ne seras pas roi, » répétèrent les bouches de tous les esclaves qui grelottaient sur les trônes de l'Occident.

Ah ! on ne savait guère ce qu'on voulait, mais on savait très certainement ce qu'on ne voulait pas. A quelque prix que ce fût, on ne voulait pas de ce prince, parce qu'il était le prince des Lys, et toutes les canailles furent bonnes pour le supplanter. N'importe quoi lui fut préféré. Il y eut une rage universelle, un démoniaque besoin de faire avorter la Providence, d'effacer par tous les moyens, le mystérieux et profond espoir des hommes, accoutumés depuis tant de générations à chercher l'Image de Notre

Seigneur Jésus-Christ dans les yeux bleus de la Monarchie française . . . . .

. . . . . « Tu ne seras pas roi, » avait-on crié de partout. Or, voici le prodige qui ne s'était jamais vu et dont l'analogie est introuvable : Louis XVII, universellement rejeté, régna néanmoins cinquante ans, de 1795, année de sa prétendue mort, à 1845. Il régna « démonétisé, » invisible et tout-puissant, *par l'impossibilité même de prouver qu'il n'existait pas*. Avec le despotisme sans contrepoids des forces occultes, il régna dans la volonté perverse de tous ceux qui, ayant pris sa place, et craignant toujours de le voir surgir, essayèrent par l'égorgeage ou le prestige, de raturer jusqu'à sa mémoire. Et il arriva, pour confondre la pensée, que le plus innocent des princes n'eut d'autres fanfares que les rugissements et les sanglots.

De même qu'on lui avait substitué un enfant mort pour qu'il s'évadât du Temple, de même on tenta de lui substituer toute la France morte pour l'exclure à jamais de son Héritage et de son Nom, pour qu'il fût oublié dans les ténèbres extérieures où on pleure en grinçant des dents, pour qu'on pût dire une bonne fois : Le fils des Rois Très Chrétiens est si défunt que voilà son cadavre sans sépulture, son cadavre trop grand pour être caché sous la terre et qu'il faut abandonner aux enfants des chiens. Or, Dieu sait si les dévorants accoururent, gueules béantes, gueules pourries, gueules de carnage et de peste !

. . . . . C'est à faire chavirer l'imagination de se dire qu'il y eut un homme sans pain, sans toit, sans parenté, sans nom, sans patrie, un individu quelconque perdu dans le fond des foules, que le dernier des goujats pouvait insulter et qui était cependant, le Roi de France ! . . . . .

. . . . .

Monsieur Paul Adam, dans une de ses chroniques du *Journal*, a fait de ce livre un bel éloge accompagné d'une



citation, et c'est à peu près tout ce qui a été dit sur le *Fils de Louis XVI* (1).

Pourquoi n'en a-t-on pas parlé davantage ?

Léon Bloy va nous en donner l'explication dans les raisons mêmes qui l'ont déterminé à écrire ce plaidoyer qu'il a beaucoup hésité à publier.

J'ai parlé de Louis XVII, bien ou mal, comme j'ai pu le faire, pour me séparer une fois de plus des imbéciles, des lâches, des domestiques ; pour accomplir en une façon spirituelle le précepte évangélique de visiter les captifs et de recueillir ceux qui ont besoin d'hospitalité ; enfin pour délivrer ma conscience qui me fatiguait de ses cris et ne pas mourir comme les canailles sans langue ni cœur qui se sont tues, même au moment de paraître devant Dieu. . . . .

. . . . . Ecartant toute autre pensée que celle des souffrances de cet homme qu'il avait plu à Dieu de piler dans un mortier en expiation des crimes de sa Race, j'ai posé devant mon âme les petits cercueils de mes enfants morts de ma misère et j'ai songé à mon exil, à moi, à mon abandon, à la haine diabolique dont les contemporains rétribuent, en ma personne, depuis tant d'années, le seul écrivain qui ose dire quelque chose.... *Alors, je me suis trouvé au diapason.*

---

(1) Il faut citer aussi un très remarquable article de M. Demolins paru dans une petite revue d'Aix-en-Provence « Pays de France », n° 24, déc. 1900. L'article est intitulé : *La Souveraineté*.

---

**Je m'accuse.** Un vol. in-12, Paris, édition de la *Maison d'Art*, 1900, 177 pages.

Il a été tiré dix exemplaires sur papier des manufactures impériales du Japon numérotés de 1 à 10 et vingt sur papier de Hollande numérotés de 11 à 30. Vignettes et culs-de-lampe de Léon Bloy.

La deuxième édition contient en outre un curieux portrait de Léon Bloy à dix-huit ans, reproduction d'une peinture de Léon Bloy. On lit au bas du portrait : « Promesses d'un beau visage. Nov. 1863. »

Je m'accuse . . . . . très humblement et très douloureusement d'avoir, en 1889, le 21 janvier, publié au *Gil-Blas*, un article sot où je prostituais le nom d' « Antée » à Emile Zola, supposant une grandeur — matérielle seulement il est vrai — à cet avorton.

C'était trop, mille fois, je le confesse et mon repentir est sincère.

Sans doute, l'ignominie excessive des dernières œuvres n'avait pas encore éclaté. Mais n'était-ce pas assez des antérieures ordures.

Pour tout dire, je suis d'autant moins excusable que je ménageais ainsi, pour la première et dernière fois, une situation fort précaire au journal immonde qui m'employait.

Que cela soit dit enfin pour que les confrères excellents, qui passent leur vie sur le trottoir, sachent à quel point je suis leur semblable. . . . .

. . . . .

Ce pamphlet, car cette fois c'est un pamphlet, a été accueilli avec l'injustice convenable, étant données la précision de l'attaque et la réputation de l'écrivain visé.

On a appelé cela une *déjection boueuse*, un *lot d'immondices*; en général on a trouvé qu'il y avait là-dedans trop de haine.

Emile Zola publia naguère un livre intitulé : *Mes Haines*.

Il y était dit au premier chapitre : *La haine est sainte ! Elle est l'indignation des cœurs forts et puissants, le dédain militant de ceux que fâchent la médiocrité et la sottise....* Mais les chapitres suivants ne confirmaient nullement cette assertion; le plus haineux était dirigé contre Barbey d'Aurevilly, et le grand catholique y était surtout traité comme un malade.... *en proie à une fièvre nerveuse terrible.*

*Je m'accuse*, est tout l'opposé du livre de Zola.

L'auteur ne vise point ici des écrivains dont les lettres françaises peuvent s'enorgueillir; il s'attaque simplement à Emile Zola, mais sa haine, *véritable indignation d'un cœur fort et puissant*, se manifeste comme celle de tous ceux qui ont guerroyé pour une cause ou pour une idée avec toute l'énergie et la force dont ils étaient capables.

C'est la haine de tous les héros et c'est la manifestation la plus particulière et la plus évidente de l'amour....  
Amour du Beau, amour de la Justice et de la Vérité....  
Amour de son prochain . . . . .

« Oui, c'est vrai, a dit ailleurs Léon Bloy, je suis plein de haine depuis mon enfance et nul n'a aimé les autres hommes plus naïvement que je n'ai fait. »

---

**Exégèse des lieux communs.** Un volume in-12, Paris, *Mercur de France*, 1902. Comprenant un feuillet 304 pages pour le faux-titre, le titre, la dédicace, le texte, la table, achevé d'imprimé plus un feuillet blanc. Trois exemplaires sur Japon et douze sur Hollande.

Epigraphe : *Ils ne mouraient pas tous,  
mais tous étaient frappés.*

Très certainement le plus original des livres de Léon Bloy, le plus fermé aussi et le plus incompris.

L'auteur y est tour à tour terrible et doux, féroce-ment ironique ou joyeusement méprisant. Les moyens les plus divers lui sont bons pour traduire sa pensée. Tantôt on lit un conte, tantôt une prophétie. Quelques lignes suffisent pour expliquer un lieu commun, ses conséquences et son emploi, alors que l'exégèse du précédent aura nécessité un récit long et détaillé.

Léon Bloy pleure, rit, se fâche ou se contente de hausser les épaules. Il traduit ces différentes attitudes avec une incroyable vérité d'expression. Inutile d'ajouter que quelle que soit la manière, le chapitre est le plus souvent un chef-d'œuvre.

Puisque le livre m'est dédié, je choisirai deux de ceux que je préfère comme citation :

#### ETRE A CHEVAL SUR LES PRINCIPES.

Genre d'équitation exclusivement à l'usage du Bourgeois. C'est le plus sûr qu'on connaisse. Il est même inouï que le cavalier ait été désarçonné. Mais aussi, quels principes admirablement dressés ! Monture d'autant plus

aimable qu'elle ne coûte rien et qu'elle vient d'elle-même trouver le cosaque!

La bicyclette et l'automobile sont surpassés, car ces principes-là vont encore plus vite et ils écrasent mieux, d'une manière plus satisfaisante, plus irrémédiable. Ils ne broient pas seulement les corps des faibles et des innocents privés de défenseurs. Ils broient aussi et surtout leurs âmes.

Les principes que monte le Bourgeois, sont d'inégales, d'indépassables coursiers de la mort et il les loge dans l'écurie de son cœur.

## LA SCIENCE.

Et voici le labarum des imbéciles. La Science! Avant le XX<sup>e</sup> siècle, la médecine pour ne parler que de cette gueuse, n'avait aucun besoin de la science et daignait à peine s'en recommander. Depuis fort longtemps elle croupissait dans les déjections de ses malades. Maintenant elle piaffe dans sa propre ordure.

La putréfaction se plaignait de n'avoir pas son prophète. Alors Pasteur est venu, Pasteur au nom doux et mélibéen et le Microbe, en retard de soixante siècles sur la création, est enfin sorti du néant.

La recherche de la petite bête remplace l'ancien esprit des Croisades. On ne connaît plus que la science. On ne veut plus rien savoir, sinon la science et chaque matassin revendique son animalcule. Tous les sérums, toutes les pestes liquides, tous les écoulements des morts, tout ce qui se passait naguère au fond des sépulcres est aujourd'hui restitué à la lumière, préconisé, mobilisé, injecté, avalé. La rage, la tuberculose et le choléra, sont devenus des apéritifs ou des pousse-café. Le moujick de la bande vient de découvrir même un jus contre la vieillesse. Il ne tient qu'aux parents d'avantager leurs enfants de quarante ferments d'infection, dès le berceau et de faire de

leurs corps des vases de purulence. Ils sont à l'Institut Pasteur tout un lot de citoyens utiles exclusivement voués à la recherche des moyens de pourrir.

— Oui, monsieur, on les loge pour ça ! me disait, il y a quinze jours à peine, l'interne de la place de la Concorde, et l'illustre empoisonneur Jenner à qui l'Europe contemporaine est redevable de sa vacherie, ne trouverait plus de litière pour lui-même dans cette maison !...

Ce qui fut autrefois la cinquième d'entre les sept pointes de flammes de la coiffure impériale du vagabond, la divine SCIENCE est devenue quelque chose de si bas que le Bourgeois y pense atteindre. Faut-il que cette Valeur soit dépréciée pour qu'un imbécile tel que Zola, par exemple, ait l'audace de la tripoter sous les yeux d'un peuple si déchu que nul ne songe à cracher au visage de l'affronteur !

Ah ! que celui-là représente bien cette relavure de l'espèce humaine, cette gringuentaude des siècles qui se nomme le Bourgeois contemporain, et qu'il doit lui aller au cœur, lorsqu'à tout propos, il invoque ce qu'il ose appeler la Science dans les pages souillées et indéchiffrables de ses romans vomitifs ! La science pour aller vite, la science pour jouir, la science pour tuer ! La science avilie jusqu'à paître les propriétaires, jusqu'à nettoyer le chenil des brutes féroces dont le Pauvre est épouvané !

\*  
\* \*

Je signale aux bibliophiles l'étonnante table de ce volume ; elle ne comprend pas moins de cent quatre-vingt-trois numéros et le bourgeois peut y contempler ses chères formules débarrassées d'une exégèse dont il abandonne la lecture à de moins sérieux que lui.

---

**Les dernières colonnes de l'Eglise.** Un vol. in-12. Paris, *Mercur de France*, 1903. Comprenant un feuillet lim., 222 pages pour le faux-titre, le titre, la dédicace, le texte, la table, plus un feuillet blanc. Il a été tiré 12 exemplaires sur papier de Hollande.

Les Colonnes, ce sont François Coppée, le père Didon, J.-K. Huysmans, Paul Bourget et quelques autres, c'est-à-dire les écrivains peu artistes, convertis ou non, que les catholiques modernes ont choisis pour soutenir l'édifice en apparence ébranlé de l'Eglise de Jésus-Christ.

Cela forme une belle réunion de médiocrités et donne à Léon Bloy l'occasion d'un coup de balai vigoureux.

Une sorte d'invocation : « Le mendiant prie au seuil de l'Eglise, » termine le livre ; j'en extrais ces lignes :

« ...Je crie donc vers vous, Seigneur ! Est-il croyable que vous habitiez encore une demeure que ces misérables disent la vôtre et qu'ils prétendent soutenir comme des piliers inébranlables ? Donnez-moi la force d'un Samson pour jeter une fois par terre cette caverne de voleurs et d'imbéciles plus impitoyables que des assassins.

Alors, ô Saint-Sacrement, vous irez par les chemins et par les champs, porté dans les cœurs brûlants et pantelants de quelques lapidés, qui seront vos pauvres et à qui *vous délèguerez votre pouvoir*. Et comme l'heure est proche où le Paraclet doit enfin venir, jamais on n'aura rien vu d'aussi beau ! »

---

**Mon Journal**, pour faire suite au *Mendiant ingrat*, 1896-1900. — *Dix-sept mois en Danemark*. Un vol. in-12, *Mercure de France*, 1904. Comprenant un feuillet lim., 10 pages I à XI pour le faux-titre, le titre, la préface, 383 pages pour la note préliminaire, le texte, l'index des noms cités et la table, plus un feuillet. Trois exemplaires sur Japon et dix-sept sur Hollande.

Le titre devait être « Dix-sept mois en Danemark. » Celui de *Mon journal* n'est pas bon puisqu'il peut désigner le journal entier de l'auteur depuis le *Mendiant ingrat* jusqu'au *Vieux de la Montagne* inclusivement.

. . . . .

Au Directeur du *Spectateur Catholique* :

13 mars 1897.

Monsieur, puisque je suis à vos yeux un « penseur européen, » et que vous m'accablez de l'honneur d'une consultation, voici, en aussi peu de mots que possible, ma réponse à vos trois questions.

I. *Les nations chrétiennes sont-elles solidaires les unes des autres?*

— Assurément et incontestablement. Elles sont solidaires du même crétinisme, du même goujatisme, de la même lâcheté, de la même férocité, de la même avarice, de la même bicyclette et de la même ignominie.

II. *Les intérêts de la civilisation chrétienne peuvent-ils être sacrifiés au souci de maintenir la paix à tout prix?*

— La question ainsi posée est absolument inintelligible. Mais, peu importe. Je suis, avant tout, pour la *barbarie* chrétienne.



### III. *Y a-t-il deux morales, une morale de l'individu et une morale de l'Etat?*

— Il n'y en a plus aucune.

Agréez, etc....

Fragment d'une lettre à Johannès Jørgensen, l'excellent poète catholique de Copenhague.

Cette lettre, traduite en danois, a été publiée dans le *Tilskueren*, importante revue littéraire de Copenhague, en mars 1900.

Kolding, 1899.

. . . . . Vous ai-je dit que la sœur Anne-Catherine Emmerich, la Voyante stigmatisée de Dulmen est, à mes yeux, le plus grand de tous les poètes, sans exception? Tellement grand et tellement poète que lorsque je pense à elle, tout s'efface.

Quel souvenir que celui de ma première lecture de sa *Douloureuse Passion!* C'était un ou deux ans avant l'atroce guerre franco-allemande. J'étais très jeune et déjà si pauvre, que même les murailles du sous-sol fétide que j'habitais avaient l'air de se reculer de moi. Le précédent locataire avait pris la fuite, vaincu par les araignées, les scolopendres et la vermine. L'humidité était telle que des champignons, malheureusement incomestibles, poussaient sur mes dictionnaires.

Meublé d'un lit de fer qui eût épouvanté un vagabond, d'une table de cuisine qui pouvait avoir eu quelque équilibre sous la Terreur et d'un vieux pupitre privé de pieds que je conserve pieusement encore, mon gîte paraissait immense tant il y avait de coins hostiles où ne pénétrait jamais la lumière.

Ce fut là qu'étant malade, un jour de carême, je lus pour la première fois, ce livre extraordinaire. Je n'avais pas beaucoup plus de vingt ans et je ne me rappelle plus

rien, sinon qu'il y eut un torrent de délices, une pluie de larmes. Je me vis extrêmement à ma place dans la pousière et dans l'ordure, et je sentis passer sur moi la Beauté divine! . . . . .

Le séjour en Danemark reste l'épisode principal du volume. Continuation de ces notes au jour le jour qui ont valu à Léon Bloy un assez grand nombre de lecteurs — pas assez grand hélas! — pour procurer à l'auteur un succès de librairie.

Léon Bloy parle du Danemark en chrétien. Effroi très particulier en présence de cette population pour laquelle la science est tout et qui ne peut, par conséquent, ni penser, ni prier, ni pleurer ni rire, ni manger ni boire.

« Les vacances sont finies et les cours recommencent. La vie mécanique reprend. Une moitié de ce royaume donnera des leçons, l'autre en recevra. Ainsi chaque jour, jusqu'à ce qu'on crève. Et cela est inutile, à jamais inutile, éternellement inutile. Pas une seule fois, fût-ce par erreur, ne se glissera une idée, une lueur de raison, capable d'éclairer, une seconde, cet enseignement automatique. On apprendra des langues étrangères, on saura par cœur des manuels ou des catalogues, mais les imbéciles resteront imbéciles pour toute la durée des siècles et les talents, s'il y en a, demeureront enfouis sous cette science de mort. »

Et Léon Bloy sait bien que telle est l'existence qu'on nous prépare en France, pour l'année prochaine.

---

**Quatre ans de captivité à Cochons-sur-Marne.** Pour faire suite au *Mendiant ingrat* et à *Mon Journal*, 1900-1904. Un vol. in-12, *Mercure de France*, 1905. Comprenant un feuillet, le faux-titre, le titre, 484 pages pour le texte et la table et l'index des noms cités. Il a été tiré trois exemplaires sur Japon impérial numérotés de 1 à 3 et vingt-et-un sur Hollande numérotés de 4 à 24. En frontispice il y a une photographie du buste de Léon Bloy, par Frédéric Brou — œuvre remarquable et d'une ressemblance étonnante — intitulée « Léon Bloy sur le pavé. »

Ce buste en bronze a été exposé au Salon de 1905, scellé réellement sur un vieux pavé. Il est aujourd'hui la propriété de Léon Bloy.

Qu'est-ce que Cochons-sur-Marne ?

Un libraire-éditeur du diocèse de Meaux, enthousiaste de Léon Bloy, et parfaitement au courant des vilenies de ses compatriotes, se chargea de l'apprendre aux populations !

Il fit imprimer une affiche dont voici le texte et cette affiche, tirée à un grand nombre d'exemplaires, fut placardée sur tous les murs disponibles de la région :

**Vient de paraître :**

*Quatre Ans de captivité à Cochons-sur-Marne*

par LÉON BLOY.

*Cochons-sur-Marne, c'est Lagny.* — C'est, dit le grand pamphlétaire, l'un des grouillements bourgeois les plus bêtes, les plus répugnants, les plus hostiles que j'aie connus en France et à l'Etranger.

*Un fort volume avec autographe et deux portraits.*

*En vente chez M. Léon Bellé, libraire, à Lagny.*

En même temps une *Prière d'insérer* était distribuée de tous côtés. En voici les termes :

*Léon Bloy*, disait Barbey d'Aurevilly, est une gorgueille de cathédrale qui vomit l'eau du ciel sur les bons et sur les méchants. Précision admirable, si on veut. Mais Barbey d'Aurevilly est mort en 1889, et ce jugement ne suffit plus. Il s'agit bien de gorgueille, aujourd'hui ! Le nouveau livre de Léon Bloy, *Quatre ans de captivité à Cochons-sur-Marne*, donne l'idée d'une trombe de gifles, d'un mascaret de coups de pied au derrière, d'un cyclone d'engueulements désespérés, de cris de douleur, de vociférations incomparables.

C'est surtout une œuvre d'art, le livre exorbitant d'un grand écrivain douloureux et redouté qui ne croit pas à la justice des hommes et qui a l'habitude ancienne de *dire tout* avec une extraordinaire magnificence.

A la première page de « Quatre ans.... » on lit Douze Filles d'Eugène Grasset, série de douze poèmes en prose qui devaient être publiés avec douze splendides dessins en couleur, du maître Eugène Grasset — un poème et un dessin pour chaque mois. Malheureusement, cette publication n'a pas encore trouvé un éditeur et Léon Bloy publia ici ses poèmes après les avoir publiés dans le *Mercur de France* (n° de novembre 1903).

Je citerai :

## OCTOBRE

Laisse-là ces feuilles, ma fille, je t'en supplie. Ne sens-tu pas que c'est un décor sublime ? Serais-tu de ces sottises qu'on voit toujours le balai ou le râteau à la main et qui ont de l'ordre une idée si basse que leur diligence effacerait jusqu'à la Beauté divine ? Est-ce donc pour balayer

et détruire ces feuilles admirables qui épuisent en octobre les deux tiers de la palette que tu as arboré cette magnifique robe de safran ?

Personne, je le vois bien, ne t'a jamais enseigné que le platane étant, d'après le Saint Texte, un des arbres mystérieux désignés pour symboliser Marie, il est en même temps celui de tous dont le feuillage retient le plus longtemps et avec le plus d'éclat les adorables couleurs du soleil mourant.

Certes, je connais peu de choses d'une beauté aussi pénétrante que n'importe quelle jonchée de ces feuilles sur une pelouse, et le voisinage des plus beaux chrysanthèmes qui soient au monde n'ajouterait rien à la mélancolique intensité de cette vision.

Encore une fois, laisse donc ces pauvres feuilles.

Laisse-les tomber les unes sur les autres, jusqu'à ce qu'elles fassent une litière d'or au Bœuf de saint Luc. Je viendrai m'asseoir avec bonheur auprès de cette bête aimable, au-dessous de saint François et de saint Denys, celui-ci portant sa tête couleur d'améthyste en ses mains épiscopales, celui-là tout rayonnant des stigmates de Jésus-Christ.

Et si, ayant quitté ton râteau de petite bourgeoise ordonnée, tu consens à t'éloigner dans la simplicité de ton cœur, tu verras peut-être les Anges Gardiens d'octobre à qui fut confiée la douce agonie de la nature.

Ah ! qu'on a besoin de ces anges, quand on est des pauvres ! C'est le mois du dernier terme avant l'hiver, le plus effrayant des quatre. Voyant les forêts et les plus modestes bois dans leurs éblouissantes robes de brocart, les propriétaires se frottent les mains, en songeant à l'énorme tribulation des âmes. Ils se disent que voici leur gloire, puisque pour les payer il faudra nécessairement que de malheureux hommes s'exténuent, que des mères endurent la faim et que des petits enfants succombent !...

Les petits enfants..., l'or des cieux, la Jérusalem céleste, l'éternelle patrie des membres torturés du Rédemp-

teur... les propriétaires ! Ah ! Jésus, Joie des Anges et Père des pauvres, ayez pitié de nous !

C'est dans ce livre qu'il est fait mention de mes premières relations avec Léon Bloy. Je me souviens du soin avec lequel Léon Bloy corrigea les épreuves d'un article bibliographique que j'allais publier dans une petite revue.

Au dernier moment je m'aperçus que malgré toutes nos précautions, une faute énorme subsistait qui allait nécessiter un erratum. J'écrivis à Léon Bloy, une lettre désolée et il me répondit aussitôt par la curieuse et amusante épître que voici :

« Mon cher Martineau,

« Voici une anecdote littéraire qui vous restituera immédiatement la sérénité perdue. Il y a quelque quinze ans, je me trouvais un soir, je ne sais où, en compagnie de Villiers de l'Isle-Adam et de Huysmans que j'avais eu la sottise d'acoquiner l'un à l'autre — gaffe cruelle qui coûta cher au pauvre Villiers... On parlait de la chiourme des lettres et du tourment de la *Coquille* procuré quotidiennement aux écrivains par l'indifférence ou l'hostilité brutale des typos. — « Cette vexation autrefois me parut amère, nous dit Villiers, mais, depuis, j'ai remarqué combien de fois et avec quels frissons d'extase ! que le mot substitué, *quel qu'il fut*, se trouvait toujours, en fin de compte, préférable au mien et qu'il y avait là un mystère. Même la coquille pure et simple, c'est-à-dire le mot estropié, me paraît providentielle. Pour ce qui est de l'omission d'une ou plusieurs lignes du texte, quel avertissement de la bonté divine, si notre orgueil savait l'entendre... » Je me rappelle très nettement, mon bon René, que Huysmans ne comprit absolument rien à cette boutade et je pense que vous n'en serez pas surpris. »

Léon BLOY.

**Belluaires et Porchers.** Un vol. in-12, P.-V. Stock, 1905. Comprenant deux feuillets 41 pages numérotés XLI pour le faux-titre, le titre, la dédicace, l'introduction, 351 pages pour le texte, plus la table et un feuillet, un portrait d'après une photographie. Il a été tiré à part quinze exemplaires sur Japon numérotés et paraphés par l'éditeur.

Ce livre était terminé depuis six ans lorsqu'il fut publié. Il est formé de vingt-cinq articles parus les onze premiers dans *Le Chat Noir*, et les autres dans diverses revues. A ces articles, l'auteur ajouta une brochure : « Un breelan d'excommuniés, » (Savine, 1889), et une plaquette : « Ici on assassine les grands hommes, » *Mercur de France*, 1895), plus une introduction qui est un chef-d'œuvre de lyrisme.

« Aussi longtemps que subsistera la race douloureuse des enfants d'Adam, il y aura des hommes affamés de Beau et d'Infini, comme on est affamé de pain. Ils seront en petit nombre, c'est bien possible. On les persécutera, c'est infiniment probable. Nomades éplorés du grand Rêve, ils vagueront comme des Caïns sur la face de la terre et seront peut-être forcés de compagner avec les fauves pour ne pas rester sans asile. Traqués ainsi que des incendiaires ou des empoisonneurs de fontaines, abhorrés des femmes aux yeux charnels, qui ne verront en eux que la guenille, invectivés par les enfants et les chiens, épaves affreuses de la Joie de soixante siècles roulées par le flot de toutes les boues de ce dernier âge, ils agoniseront à la fin — aussi confortablement qu'il leur sera donné de le faire — dans des excavations tellement fétides que les scolopendres et les scarabées de la mort n'oseront pas y visiter leurs cadavres !

Mais, quand même, ils subsisteront pour désespérer leurs bourreaux et comme la nature est indestructible et inviolable, il pourrait très bien arriver qu'un jour — par l'occasion de quelque surprenant baiser du soleil ou l'influence climatérique d'un astre inconnu — une exceptionnelle portée de ces vagabonds, inondant la terre, submergerait à jamais, dans des ondes de ravissement, cette avortonne société de sages fripouilles qui pensaient avoir exterminé l'aristocratie du genre humain. »

---



**Pages choisies.** Un vol. in-12, *Mercur de France*, 1906. Comprenant un feuillet blanc, 419 pages pour le faux-titre, le titre, la dédicace et le texte, plus un feuillet. En frontispice un portrait d'après le tableau de Léon Bonhomme. Il a été tiré cinq exemplaires sur Japon et vingt-et-un sur Hollande.

Inutile d'insister sur l'importance de ce choix que l'auteur a composé lui-même avec le plus grand soin.

---

**L'épopée Byzantine et Gustave Schlumberger.** Edition de la *Nouvelle Revue*. En vente chez A. Blazot, 22, rue Le Pelletier, Paris, 1906. Comprenant le faux-titre et 92 pages de texte plus la table. C'est la réunion de deux articles parus dans la *Nouvelle Revue*.

Léon Bloy s'est passionné depuis longtemps pour l'histoire du Bas-Empire. A l'occasion du livre de M. Gustave Schlumberger, il apporta des conclusions nouvelles, les vues très particulières de l'exégète catholique qui se retrouva une fois de plus devant ces aventures prodigieuses du grand Basile ou des deux Bardas.

Et avec quel style ! Il n'y a que Léon Bloy pour expliquer une chose aussi épouvantable que les quinze mille prisonniers aux yeux crevés par Basile II et pour la présenter avec des images et des arrangements de mots aussi sublimes et aussi concluants.

« Après cela, écrit-il, il me semble que le caractère de ce grand homme est montré suffisamment.

Les guerres d'extermination que notre sensibilité d'éunuques soi-disant chrétiens, fait paraître inacceptables aujourd'hui, étaient, au X<sup>me</sup> siècle, exactement dans leur cadre et plausibles à souhait.

Une Byzance de miel, sans yeux crevés ou arrachés, sans empalement, sans écorchement, sans étripement ni brûlement, sans découpage ni dépeçage, après ample lapidation d'excréments par la multitude ; cette Byzance-là serait iastidieuse et dégoûtante pour ne rien dire de plus. Quand on est au vrai point, l'histoire des quinze mille aveugles paraît une espièglerie. »

---

**La résurrection de Villiers de l'Isle-Adam.** Avec une reproduction de la maquette du monument de Frédéric Brou. Une plaquette in-8, chez Blaizot, éditeur, 22, rue Le Pelletier, 1906, un feuillet, le faux-titre, le titre, un feuillet avec une note pour les souscripteurs et 32 pages pour le texte.

Villiers de l'Isle-Adam fut longtemps l'ami de Léon Bloy. Celui-ci eut plusieurs fois l'occasion de dire son admiration et son affection pour Villiers. Il y a dans la *Femme Pauvre*, un portrait de Bohémond de l'Isle-de-France, qui passe pour le plus réussi des portraits du pauvre auteur de *l'Eve future*.

Les quelques pages qui forment *la résurrection*, sont faites avec la même tendresse et la même somptuosité. Je ne veux pas y chercher une citation. Il faut les lire d'un bout à l'autre pour que le but de l'auteur soit atteint, pour sentir la présence du poète exquis qu'il a voulu honorer.

---

**Celle qui pleure.** *Notre-Dame de la Salette.* Un vol. in-8, *Mercure de France*, 1908. Comprenant un feuillet, le faux-titre, le titre, la dédicace, la déclaration de l'auteur, 255 pages pour le texte et l'appendice, plus un feuillet pour la table, un feuillet errata et un feuillet achevé d'imprimer par Henri Barbot et C<sup>ie</sup>, à Bolbec. En frontispice une reproduction de la statue de la Vierge qui pleure, photogravure. Il a été tiré de cet ouvrage trois exemplaires sur Japon et dix-sept sur Hollande.

Il y avait trente ans que Léon Bloy avait été initié aux révélations de la Salette par un vieux prêtre qui repose aujourd'hui dans le petit cimetière de la Sainte-Montagne, face à la Basflique.

Depuis cette époque, l'auteur avait parlé plusieurs fois de l'Apparition, mais l'occasion ne lui avait pas été donnée de flétrir les tentatives faites pour déconsidérer le secret de Mélanie. Son livre est presque entièrement consacré à l'histoire du *secret* et prépare l'admirable *Vie de Mélanie*, publiée depuis, en 1912.

Au point de vue typographique, *Celle qui pleure*, est un fort beau livre. On se figure difficilement à son aspect, les difficultés sans nombre surmontées héroïquement par l'imprimeur pour arriver à sa publication. Quant au texte même, je ne peux et ne veux rien en distraire, mais je crois utile de rappeler ce que l'auteur disait déjà de l'hôtellerie de la Salette, en 1897 et j'extrais ces lignes de la « Femme Pauvre. »

« Le pèlerinage de la Salette est desservi par de pratiques missionnaires qui ne s'égarent pas dans les sentiers

du sublime, je vous en réponds. Ils trempent la soupe des voyageurs pour le ciel et logent à pied la vertu sans extravagance. Les exercices pieux ou les labiales exhortations, encadrées avec sagesse, ne nuisent jamais au fonctionnement latéral de la table d'hôte et du perchoir. La computation des ordinaires et suppléments fusionne avec les cantiques et les litanies sur cette montagne, aussi effrayante que l'Horeb, où Notre-Dame-des-Glaives est apparue dans le buisson flamboyant de ses Douleurs. Il est effarant de songer que cette fabuleuse Congrégation ne sait absolument pas ce qui s'est passé et que le plus grand effort de ces vachers du Sacerdoce, est probablement de supposer que la puissance divine s'est manifestée pour qu'ils existassent. Il faut entendre leurs explications du Miracle, cet identique boniment qui se débite chaque jour, près de la fontaine, à l'heure de la digestion!... »

---

**L'invendable.** Suite du journal de l'auteur. Un volume in-12, *Mercure de France*, 1909. Comprenant un feuillet blanc, 306 pages pour le faux-titre, le titre, la dédicace, l'introduction, le texte, la table, l'index des noms cités et un feuillet achevé d'imprimer. En frontispice une reproduction photographique du monument à Villiers de l'Isle-Adam, par Frédéric Brou. Il a été tiré cinq exemplaires sur Japon et vingt-et-un sur Hollande.

Le nombre des lettres écrites par Léon Bloy est considérable et c'est un des attraits de son journal que les traces fréquentes de son génie d'épistolier. Car les grands épistoliers se font aussi rares que les grands romanciers.

Je citerai une lettre de Léon Bloy à son filleul Jacques Maritain :

« ...Vous *cherchez*, dites-vous. O professeur de philosophie, ô Cartésien, vous croyez avec Malebranche, que la vérité se *recherche*. Vous croyez que l'esprit humain peut quelque chose! Vous croyez, autant dire, qu'avec un certain degré d'application, une personne qui a les yeux noirs arriverait à se donner des yeux verts pailletés d'or! Vous finirez par comprendre qu'on ne trouve que le jour où on a très humblement renoncé à chercher ce qu'on avait sous la main, sans le savoir. Pour mon compte, je déclare que je n'ai jamais rien cherché ni trouvé, à moins qu'on ne veuille appeler trouvaille le fait de heurter aveuglément un seuil et d'être du coup, jeté à plat ventre dans la Maison lumineuse. Votre enthousiasme pour le *Salut par les Juifs*, est un miracle préliminaire. Il y en aura d'autres. »

---

**Le Sang du Pauvre.** Un vol. in-12. *Juven. s. d.* — Comprenant, 1 f. blanc, le f. tit., le titre, 268 pages pour 1. f. lim, la dédicace, le texte et la table, 1. f. Il a été tiré deux exemplaires sur Japon et douze sur Hollande.

Le sang du pauvre c'est l'argent et je n'ai pas besoin d'ajouter que jamais, dans aucun livre, la question ne fut envisagée comme fit Léon Bloy.

Qui oserait démentir cette page sur l'Avarice, la plus belle que je connaisse, même avant celle si admirée et combien digne de l'être, d'Ernest Hello.

« Sans doute l'avare moderne, propriétaire, commerçant ou industriel, n'adore pas des sacs d'écus ou des liasses de billets de banque dans une petite chapelle et sur un petit autel. Il ne s'agenouille pas devant ces dépouilles des autres hommes et ne leur adresse pas des prières ou des cantiques dans l'odorante fumée d'un encensoir. Mais il proclame que l'argent est l'unique bien et il lui donne *toute* son âme. Culte sincère, sans hypocrisie sans lassitude, sans reniement.

« S'il dit, dans la bassesse de son cœur et de son langage, qu'il aime l'argent pour les délices qu'il procure, il ment ou il se trompe lui-même horriblement, cette affirmation étant démentie, à l'instant même où il la profère, par chacun de ses actes, par les travaux et les tourments infinis auxquels il se condamne volontiers pour l'acquisition ou la conservation de cet argent qui n'est que la figure visible du Sang du Christ circulant dans tous ses membres.

« Loin de l'aimer pour les jouissances matérielles dont il se prive, il l'adore *en esprit et en vérité* comme les Saints adorent Dieu qui leur fait un devoir de la pénitence et une gloire du martyre. Il l'adore pour ceux qui ne l'adorent pas, il souffre à la place de ceux qui ne veulent pas souffrir pour l'argent. Les avares sont des mystiques! ».....

**Le Vieux de la Montagne.** Un vol. in-12 *Mercur de France*, 1911. — Comprenant 1. f., 455 pages pour le f. tit., le titre, la dédicace, l'introduction par André Dupont, l'index des noms cités et la table. Il a été tiré trois exemplaires sur Japon et vingt-et-un sur Hollande. En frontispice, une reproduction photographique d'un bas-relief de Frédéric Brou, offert en cadeau de première communion à André Martineau. A la page 420, il y a une photographie de Léon Bloy et son ami Philippe Raoux à la Salette.

« Le Vieux de la Montagne » est le cinquième volume du journal de Léon Bloy. Et ce n'est pas le dernier; les amateurs et les détracteurs du genre peuvent être tranquilles. Celui qui se prépare est tout particulièrement copieux et amis et ennemis devront l'avalier avec son mysticisme, son lyrisme, ses pamphlets, ses cris de douleur et ses cocasseries.

En attendant, André Dupont nous présente celui-ci en une préface nettement écrite. Je lui emprunterai les lignes suivantes :

« On devrait après tant et de si hautes œuvres, n'avoir plus besoin de tirer l'épée quand on parle de Léon Bloy.

« Il le faut, les chiens crient toujours et les tremblants admirateurs craignent de jeter un cri d'encouragement, fut-ce comme une aumône.

« Après trente années de misère et d'insuccès, il s'est pourtant gardé tout pur et tout vibrant, le grand Pauvre.

« Isolé parmi les écrivains de ce temps, il dresse une figure de moine guerrier.

« Des grands et des nobles êtres qu'il a connus et qui eussent pu lui être secourables, les uns ont fermé leurs



lèvres et aveuglé leur conscience — les autres ont poussé un cri d'admiration — un seul, et sont partis en abandonnant à jamais le gladiateur admiré.

« Il chemine « en avant de ses pensées, en exil dans une grande colonne de silence ».

. . . . .

« Seul le suit le groupe des âmes fortes que la vie a blessées, qui aiment la Beauté et la Justice jusqu'à en mourir et, levées à sa parole, marchent plus intrépides et plus brûlantes à travers les sentiers pleins d'épines affreuses... »

---

**Vie de Mélanie.** Ecrite par elle-même, avec une introduction de Léon Bloy. Un vol. in-12, *Mercur de France* 1912. — Comprenant quarante-et-une pages pour le f. tit., le titre, la dédicace et l'introduction, plus 289 pages pour le texte de Mélanie Calvat et l'appendice, plus la table, 1 f. achevé d'imprimer et 2 feuillets blancs. En frontispice un portrait de Mélanie Calvat. Il a été tiré trois exemplaires sur Japon et vingt-et-un sur Hollande.

Seul Léon Bloy pouvait écrire l'introduction de ce livre qui a bouleversé les âmes et provoqué des admirations enthousiastes, aussi bien chez les catholiques, que chez les artistes.

L'œuvre complète *Celle qui Pleure* dont il a été parlé plus haut.

M<sup>me</sup> Rachilde a parlé de la *Vie de Mélanie* dans un numéro du « Paris-Journal » (17 Mars 1912).

L'article a pour titre *l'Ecole du Silence*.

« Après Léon Bloy, écrivait Rachilde, je me permets de citer une sainte, une extraordinaire créature qui a vécu, rêvé, transposé le roman de l'Amour et je crois bien qu'il lui fut dicté par une volupté vraiment surhumaine. La volupté du renoncement à tout ce qui n'est pas l'absolu, à tout ce qui ne représente pas l'éternité, la beauté de la chose infinie. Or, il ne fallait rien moins qu'un Dieu pour la combler.

« Mélanie, la petite bergère miraculeuse, raconte le long martyre de son enfance isolée dans les montagnes, loin du bruit des écoles et des villes, sa triste enfance réduite à la végétation sous la pluie, le vent, la neige, le soleil, les étoiles, sa pitoyable enfance abandonnée, sans mère, puisque la sienne la traitait de *sauvage*, de *louve*, de *solitaire* et ne lui permettait même pas de monter sur une chaise pour l'embrasser. » . . . . .

**L'âme de Napoléon.** Un vol. in-12, *Mercur de France*, 1912. Comprenant 255 pages pour le faux-titre, le titre, la dédicace à André Martineau, l'introduction et le texte, plus la table et deux feuillets. Il a été tiré trois exemplaires sur Japon et dix-sept sur Hollande.

Il ne s'agit pas d'un livre d'histoire. Quoique l'auteur ait lu les Houssaye et les Vandal, les Thiebaut et les Marbot (il est évident qu'il les a lus), il ne nous offre pas en ces pages à la glorification de Napoléon une discussion ou un récit.

*L'Ame de Napoléon*, dira-t-on, est plutôt l'œuvre d'un poète et ce ne sera pas encore très exact.

Ce livre, en vérité, est un livre unique où il n'est question que de l'Essentiel.

Le titre nous met en garde contre toute espèce de comparaison. Tout ce qui a été dit ailleurs n'a plus d'importance à cette heure puisque c'est l'Ame de l'Empereur que l'exégète va nous révéler.

Lorsque Victor Hugo, celui de tous les poètes qui a le plus souvent chanté Napoléon, écrivait :

Ah ! oui nous te ferons de belles funérailles

il ne se doutait point que ses admirables vers pussent un jour apparaître comme une ironie. Hugo parlant de belles funérailles, c'était au moins cocasse si l'on songe à ce que devaient être les siennes, abjectes au point d'inspirer la pitié aux plus endurcis des détracteurs de la littérature.

Aujourd'hui, Léon Bloy, d'un titre, d'un simple titre, rature le chant somptueux du poète.

Ce titre est : *L'Ame de Napoléon*, et nous voilà loin des *belles funérailles*, souvenir précieux à conserver pieusement comme on ferait d'un lambeau de catafalque. Mais que nous importent *l'âge de la poésie*, et celui de *la liberté*, à côté de ce qui est éternel.

Avec Hugo l'Empereur est mort. Avec Léon Bloy il est toujours là. Léon Bloy va nous montrer de lui ce qui est immortel, ce que les affamés de victoires qui le suivaient jadis n'ont guère entrevu et qui est précisément son essence, sa souffrance, sa raison de vivre.

On se demande en frémissant, après avoir lu ce livre, quel artiste, quel penseur a été assez osé pour s'imposer un pareil sujet et s'il n'a pas voulu tout simplement nous bouleverser dès la première page, sachant que tout français cache un admirateur du Grand Empereur, un amoureux de la Gloire qui le suivrait encore s'il était là.

Et cette entreprise de Léon Bloy ressemble à quelque formidable gageure.

Ceux pourtant qui ont lu ses livres savent qu'il n'y a pas là de témérité, mais l'aboutissement logique d'une manière qui fut toujours la sienne.

Les autobiographies qui s'appellent : *Le mendiant ingrat*, *L'Invendable*, *Le Désespéré*, même pourraient s'intituler : « L'Ame de Léon Bloy, » et ses autres ouvrages pourraient s'appeler : « Les autres âmes, » comme il dit dans celui qui nous occupe aujourd'hui.

Léon Bloy n'a jamais vu que l'Ame, son âme et les âmes des autres.

Dans les individus, comme dans les faits, il cherche exclusivement ce qui est mystérieux.

Quand il aime, il aime l'âme de son ami et il veut qu'on

aime son âme à lui si l'on veut l'aimer comme il veut être aimé.

C'est en regardant les âmes qu'il définit les êtres.

Quand Léon Bloy écrit : « Napoléon, c'est la Face de Dieu dans les Ténèbres, » c'est qu'il a regardé « L'Ame de Napoléon. » Ce titre audacieux est le plus simple qui soit.

On n'a guère jugé Napoléon que pour l'accommoder aux différentes manières de penser du XIX<sup>e</sup> et du XX<sup>e</sup> siècle.

Pour beaucoup il n'a que des qualités militaires exceptionnelles, pour les sceptiques ce fut un joueur, pour les ennemis de la guerre ce fut une brute.

Pour la plupart, il fut grand à la manière des grands souverains ou des grands politiques, grand comme Louis XI ou Richelieu, comme Charles XII ou Cromwell.

Il restait à saisir ce qui fit de lui un être unique, le côté mystérieux de cette vie et c'est ce qu'a fait Léon Bloy.

Il nous apprend que ce traîneur d'armées ne voulait pas la guerre, que ce joueur était surtout contraint d'obéir à des évènements implacables que ni lui ni d'autres ne pouvaient prévoir; que cette brute aima ses compagnons, ses rivaux mêmes jusqu'à la faiblesse et que ce souverain maître du monde a été jusqu'à son agonie un malheureux.

On ne connaît pas la mesure d'un pareil homme et en réalité il n'y a pas de grands hommes, mais des âmes élues pour des destinées merveilleuses qu'elles ne peuvent pas modifier à leur gré.

Lorsque après une introduction sublime de clarté et de profondeur, Léon Bloy multiplie les chapitres : l'Angoisse, l'Escabeau, la Bataille, les Abeilles, la Tiare.... etc., c'est très simplement encore et en suivant avec

amour, l'âme *du plus glorieux de tous les mortels*, qu'il trouve ces titres captivants et pleins de ce rayonnement qui fait l'unité de son livre.

Et toutes les promesses du titre et des sous-titres, l'auteur les tient complètement. Je crois que *l'Ame de Napoléon* sera parmi les deux ou trois plus beaux livres de Léon Bloy.

Je citerai, du chapitre *La Tiare* :

« Les jugements des hommes ont remplacé leurs collègues, mais on ne voit pas encore, chez les historiens, un discernement supérieur des magnifiques événements du premier Empire. Nul ne s'est avisé de ceci qu'alors il se passait entre les deux grandes puissances, les seules en réalité, Dieu et César, quelque chose d'ineffable et ne pouvant être comparé qu'à l'une ou l'autre de ces paraboles ou préfigurations prophétiques de l'Ancien Testament, répercutées avec mystère à toutes les pages du Nouveau.

« Ici le cœur et la voix défont. On ne sait plus ce qu'il faut dire ou ne pas dire.

« Voici, par exemple, Moïse, l'immense Chef du Peuple de Dieu, à qui le Seigneur « parlait face à face comme un homme a coutume de parler à son ami. » En punition de ses plaintes, le Peuple de Dieu est affligé cruellement. Moïse prie et le Seigneur lui commande de dresser un serpent d'airain dont la seule vue guérira tous ceux qui le regarderont. Le serpent signifierait donc à la fois l'antique Ennemi des hommes et leur Sauveur ; c'est la figure du Tentateur sur la Croix de Rédemption et celui qui instaure ce Signe effrayant et salubre, c'est l'obéissant Vicaire de Dieu dans le désert, le prédécesseur incontestable du Vicaire de Jésus-Christ, en ces temps lointains. Ne serait-ce pas là, j'ose à peine l'écrire — à la distance de quarante

« siècles, une merveille symbolique analogue au SACRE  
« de Napoléon par Pie VII, sacre d'un *usurpateur* si sou-  
« vent comparé à l'Antechrist, pour que fût présenté au  
« monde expirant un signe tel quel de l'espérance d'une  
« guérison miraculeuse ? Avec un peu d'audace on pour-  
« rait aller jusqu'à dire que ce sacre pour lequel fut tant  
« blâmé le très doux Pontife, était peut-être dans la pen-  
« sée de ce confident de la Charité divine, comme l'Ex-  
« trême-Onction administrée à une Europe très malade et  
« condamnée par les plus savants docteurs. »

Maintenant des critiques littéraires, des historiens, des exégètes, vont parler de *L'Ame de Napoléon*, et n'en parleront que pour louer.

J'ai voulu seulement faire remarquer ici la puissance de beauté et de mystère de ces trois mots qui devront suffire à mettre le livre dans toutes les mains tremblantes d'émerveillement, si la sensibilité française n'est pas encore évanouie ou morte.

---

**Exégèse des Lieux Communs.** (Nouvelle série). Un vol. in-12, *Mercur de France*, 1913. Comprenant 238 pages pour le faux-titre, le titre, la dédicace à Elisabeth Joly, la table et un feuillet. Il a été tiré cinq exemplaires sur Japon et vingt-sept sur Hollande.

Cette nouvelle série vaut sans doute la première. Pour beaucoup de gens même c'est la seconde qui paraît être la meilleure des deux. Je ne serai jamais de cet avis. L'envoi d'auteur dont s'orne mon exemplaire du présent ouvrage expliquera peut-être la raison de ma préférence.

Vous avez eu la première série

mon cher René MARTINEAU

et cela vous a tellement réussi que vous auriez bien voulu avoir aussi la seconde, mais je suis un prince équitable et je veux que tous mes peuples soient heureux.

Si Elisabeth n'est pas contente, je lui offrirai votre tête.

Léon BLOY.

Et la citation que voici me semble indiquée après le précédent commentaire :

Où prenez-vous les belles choses que vous dites

C'est très simple, chère madame ; je recueille les pétales des fleurs de votre pensée. Je traduis comme je peux, en ma pauvre langue, « le sourire mystérieux de la Joconde, » que j'aperçois sur vos lèvres et qui me suffit tellement !

Quand vous ne me parlez pas, il me semble que c'est une grâce que vous me faites. Mon esprit alors s'élève



doucement, Quand vous me parlez, au contraire, il s'effarouche et s'envole très loin. Je crains d'entendre des choses trop belles que je serais inhabile à exprimer convenablement. Ne m'interrogez donc pas, je vous en prie. Contentez-vous de m'inspirer silencieusement et de savoir que je lis tous les lieux-communs sur votre visage ravissant, comme je lirais un poème très difficile dans un manuscrit admirable enluminé avec génie par un grand artiste oublié.

---

**Sur la tombe de Huysmans.** Paris, s. d. Collection des Curiosités Littéraires, un vol. petit in-12, comprenant 74 pages pour le faux-titre, le titre, la dédicace, la préface et le texte, plus la table. Couverture noire. Tirage à petit nombre sur papier vergé.

Ces quelques articles concernant l'auteur d'*A rebours*, et qu'un éditeur timoré délaissa jadis, forment un ensemble inattendu et curieux ; malheureusement mal présenté dans un format sans grâce et sous une couverture sans éclat.

---

*Paraîtra très prochainement au Mercure de France :*

#### LE PÉLERIN DE L'ABSOLU

suite du *Mendiant ingrat*, du *Journal*, de *Quatre ans de captivité*, etc. Ce titre : *Le Pèlerin de l'Absolu*, deviendra un jour le titre du journal de Léon Bloy, lorsque tous les volumes qui le composent seront réunis définitivement, selon un plan bien arrêté.

---

## INÉDITS.

---

Les inédits que voici sont extraits du « Journal de Léon Bloy » et de sa correspondance :

AOUT 1910

27. — Lettre à Jeanne Termier :

... Me voici donc en Périgord pour quelques jours. A l'heure où je vous écris, dans le voisinage de vieux arbres, infiniment loin des automobiles et des aéroplanes, j'ai l'âme ravie d'entendre ma chère l'Isle, la douce rivière de mon enfance qu'un barrage de moulin fait mugir affectueusement tout près de moi.

Je me retrouve donc très rêveur comme autrefois, il y a quarante ans, lorsque j'ignorais encore tant de belles choses modernes qui ont fait de moi le Vieux que vous honorez de votre affection.

Alors, en cette qualité de rêveur juvénile, je vais essayer de vous donner des nouvelles de votre père qui ne sera peut-être pas de retour à V.... quand cette lettre y arrivera. Il ne m'a pas écrit, c'est vrai. Pourtant, je sais une chose que vous ignorez peut-être, une déception, un déboire amer qui a vivement affligé cet homme encore jeune — comme le sont par privilège les polytechniciens même les plus décrépits — et conservant tenacement quelques illusions.

En arrivant en Suède, il s'était dit : Il y a ici l'Académie de Stockholm qui décerne, imbécilement d'ailleurs, le prix Nobel et il y a là-bas, Léon Bloy pour qui ce prix a été fondé. Or, je suis de l'Institut de France. J'irai donc trouver ces banlieusards de la capitale intellectuelle du

monde et peut-être leur persuaderai-je d'accomplir enfin leur devoir.

Ah! chère petite Jeanne, quelle confusion pour votre malheureux père! Je le vois rentrant à V... en cheveux blancs, ruisselant de larmes, dépouillé de ses dernières illusions et tout enveloppé dans une immense *veste* scandinave... Consolez-le et embrassez-le pour moi, avec les plus grandes précautions.

## DECEMBRE 1910

16. — A l'abbé L..., chapelain au Sacré-Cœur :

Mon cher abbé, l'issue de votre premier entretien avec Van der Meer m'a un peu déconcerté. J'avais espéré une marche plus rapide. Vous avez sans doute vos raisons. Permettez-moi cependant de vous raconter une petite histoire assez douloureuse :

L'an dernier un jeune juif, brillant ingénieur, marié, père de famille, esprit très cultivé, homme de la plus rare distinction intellectuelle et morale, vint me voir, un beau jour d'été.

Extraordinairement sollicité par la grâce, impressionné par mes livres et fortement travaillé par moi depuis quelque temps, il s'avouait vaincu, ne trouvant plus en lui d'objections.

Je me rappelle avec attendrissement cet homme si noble se jetant dans mes bras et me disant : « Je suis chrétien enfin! je veux être chrétien comme vous. »

Nous pleurâmes ensemble. *Ecce vere Israelita in quo dolus non est* pensai-je.

Ma réponse fut très simple : « Apprenez seulement le questionnaire du catéchisme des petits enfants que vous connaissez, d'ailleurs, en partie, puis demandez le baptême. C'est votre droit strict et le saint diacre Philippe n'exigea rien de l'eunuque éthiopien, sinon un acte de foi et de désir. La grâce du sacrement fera le reste. »

La suite est infiniment déplorable. Il alla trouver un prêtre, un quelconque sulpicien bourré de formules qui ajourna le baptême, disant qu'il fallait auparavant s'instruire à fond, comme si Dieu demandait à ses pauvres enfants d'être des théologiens. Il lui prescrivit la lecture de je ne sais combien d'ouvrages apologétiques, Freppel et autres, qui devaient infailliblement rebuter et faire vomir un homme déjà très occupé pour ne pas dire surmené par ses fonctions. Il alla jusqu'à lui dire cette parole véritablement monstrueuse : « Votre conversion ne doit pas être un mariage d'amour, mais un mariage de raison!!! »

Résultat. Le zèle de mon néophyte ainsi rebuté s'est complètement éteint et tous les fruits, qui pouvaient être immenses, de cette conversion magnifique ont été perdus. Je ne voudrais pas être au lit de mort de ce prêtre...

Je vous ai envoyé un enfant très doux et très humble que Dieu appelle. Pourquoi ne le laissez-vous pas venir tout de suite à Jésus-Christ? *Ego plantavi, tu sacerdos riga, Deus incrementum dabit.* L'admirable Pie X ne vous parlerait pas autrement.

Vous lui donnez à lire le copieux *Concile de Trente*. Assurément il n'y a pas de lecture plus profitable à proposer à un homme *déjà réconcilié*, mais autrement, est-ce possible? est-ce prudent surtout?

Il vous obéira, étant jusqu'à ce jour un homme de bonne volonté, mais l'Ennemi dans les griffes duquel il est encore ne manquera pas de se servir de cette lecture même pour lui présenter des difficultés en apparence insolubles dont il n'a présentement aucune idée. Vous voyez la suite.

Pourquoi ne pas avoir une magnifique et plénière confiance en Dieu? N'est-ce pas lui qui forme tous nos bons désirs? Mon jeune ami en est rempli. Que peut-on lui demander de plus? . . . . .

---

## UN RIRE DE CINQUANTE-CINQ MILLIARDS.

Sous ce titre, un journal a osé publier une image de la plus énorme infamie, « photographie prise après un banquet du Club des quatre cents, ce cercle fameux des multimillionnaires américains. »

« On peut évaluer à cinquante-cinq milliards la fortune des joyeux soupeurs réunis ici pour rire à gorge déployée. »

Cette somme gigantesque, supérieure au total des budgets de tous les Etats du monde, suppose, pour chacun de ces soupeurs, une moyenne de 150 millions — ramassés dans quelles ordures ! Elle représente les larmes et le sang des deux tiers au moins de plusieurs générations sur la surface entière du globe !

C'est cela sans doute qui les fait rire, ces effrayants animaux dont les faces de croquants bâtards apparaissent d'autant plus abjectes. On se sent désarmé et découragé en présence de ce défi à la Justice, de cette incroyable horreur ; Dieu est trop loin et trop silencieux, vraiment...

Mais que penser d'une nation où pullulent et triomphent de tels malfaiteurs dont l'impunité déshonore la conscience humaine ?

---

Une Lettre inédite de Léon Bloy :

Cher ami,

Est-il donc vraiment impossible que vous passiez une nuit chez moi ? Nous en sommes tristes ma femme et moi, ayant cru la chose très simple.

Qu'est-ce que 4 ou 5 h. quand on a tant de choses à se dire ? Quand on ne s'est jamais vu, vous savez qu'il faut

beaucoup de temps pour se mettre à l'aise, pour établir le contact des âmes et c'est seulement lorsque ce résultat est obtenu qu'il faut brusquement se séparer. Quelle misère! Puisque vous tenez tellement à Léon Bloy, cela doit vous être possible.

Supposez un instant que je sois un vice, une passion criminelle, vous avez fait assez de psychologie pour savoir que la chose vous serait facile. D'ailleurs vous vous trompez peut-être. La nuit que vous ne passerez pas chez moi, vous serez forcé de la passer ailleurs, peut-être sans aucun avantage et alors, encore une fois, quelle misère!

Votre

Léon BLOY.

---

## A CONSULTER :

La préface du *Revélateur du Globe* parut dans le *Constitutionnel* du lundi 4 février 1884.

Paul Ginistry : « *L'année littéraire*. — Fasquelle, 1893.

Remy de Gourmont : « *Le II<sup>e</sup> livre des Masques* » — Paris — *Mercure de France* — 1898.

Le Cardonnel et Vellay : « *La littérature contemporaine* » *Mercure de France* — 1905.

Le livre de Charles Buet « *Souvenirs sur Barbey d'Aurevilly* » contient un chapitre consacré à Léon Bloy.

« *Les Marches de Provence* » numéro spécial « Léon Bloy » nombreux portraits.

Ce numéro, rare aujourd'hui, parut en Octobre 1912. L'enthousiaste et intelligent directeur de cette revue, M. Aurélien Coulanges sut grouper des critiques et des écrivains pour collaborer à son numéro exceptionnel. Aux professionnels s'ajoutèrent quelques amis et cela composa un ensemble d'opinions fort curieux. Voici les noms des principaux collaborateurs au numéro des « *Marches de Provence* » :

Aurélien Coulanges, Jeanne Léon Bloy, Jeanne Termier-Boussac, Rachilde, Emile Baumann, Edmond Barthelemy, Alfred Pouthier, Jacques Maritain, René Martineau, Peter Van der Meer, abbé Pient Cornuau, abbé L. Petit... etc.









# ERNEST HELLO



*« Mes cris sont mes trésors, ils  
sont ma richesse immortelle. »*

ERNEST HELLO.



Moy chez Mouches  
J'aurais dû regarder  
plus tôt à votre lettre.  
Mais j'ai eu une série  
de visites à recevoir et  
de choses à faire qui ne tard  
pas toutes faites à l'avance  
pres.

Je vous en rends des

de retour à Paris.  
Puis à cela, et  
priez Day my instructions.  
Et suis terrifié en  
tout tout, et je suis  
enhami.

J'ira vous voir au  
finis tout : vous  
trouve. t on l'opri. mit?  
amtes

Rue de la Harpe Hello  
M<sup>me</sup> Hello est chez M. L. de la Harpe.  
pour 4 versions de ma. J. m. de la Harpe

Lettre inédite d'ERNEST HELLO.



## Ernest Hello

---

Ernest Hello est né à Lorient le 4 novembre 1828, dans une maison située à l'angle du Cours des Quais et de la rue de la Cale-Ory.

Il commença ses études à Lorient, les continua à Rennes et les termina à Paris, au lycée Louis-le-Grand, où il fut un élève remarquable.

Son père, conseiller à la Cour de Cassation, voulut qu'il fit son droit, il obéit et fut reçu avocat à dix-huit ans. Mais jamais il n'exerça. Il lui eut été impossible de défendre une cause dont il eut connu l'injustice. Et ce trait est suffisant pour peindre le caractère d'Ernest Hello et aussi le caractère de son talent.

... « C'est, disait Barbey d'Aurevilly, de ne rien faire comme personne, non par pure originalité littéraire ou calcul d'art, mais par une originalité bien autrement grandiose et profonde, l'embrassement d'une foi religieuse qui, dans un temps où l'enthousiasme est tué dans tous les esprits et dans tous les cœurs, est la plus étonnante, la plus stupéfiante de toutes les originalités.... »

Après quelques années d'études complémentaires, Hello se lia très intimement avec Georges Seigneur, polémiste de quelque talent et tous les deux fondèrent *Le Croisé*, revue mensuelle qui dura un an environ.

Hello avait trente ans lorsqu'il publia son premier livre. Il avait épousé le 12 novembre 1857, M<sup>lle</sup> Zoé Berthier.

M. et M<sup>me</sup> Hello s'installèrent au château de Keroman, aux environs de Lorient. Là s'écoula la vie de l'écrivain. Ce fut là qu'il mourut le 14 juillet 1885.

Il y a, à Keroman, au fond du grand jardin planté de beaux arbres, un petit pavillon dont les fenêtres sont ouvertes sur la mer.

Hello avait fait de ce pavillon son cabinet de travail.

Tous les matins, après la messe de sept heures, il s'y réfugiait et jusqu'à onze heures il écrivait.

Quelquefois il vint à Paris, s'y installa même un hiver, fréquenta Barbey d'Aurevilly, Paul Féval, Léon Bloy, Charles Buet et Henri Lasserre.

Presque tous ont parlé de lui; trop souvent de sa tournure bizarre, de ses longs cheveux et de sa silhouette hoffmanesque.

Barbey d'Aurevilly a excellemment loué l'écrivain. Léon Bloy a dit l'essentiel en parlant de l'âme d'Hello et c'est lui que je veux citer :

« De quelque ridicule qu'on se soit plu à l'accabler, Ernest Hello fut, au moins, cette merveilleuse rareté qu'on appelle une âme et certes l'une des plus vivantes, vibrantes et intensément passionnées qui se soient rencontrées sur notre planète . . . . . Il était de ces êtres infiniment rares qui attendent encore le triomphe terrestre de Dieu et son visible règne. La seule pensée de mourir auparavant le révoltait comme une injustice, ayant conçu dans un abîme de prières l'assurance d'être le créancier de cet évènement. . . . . »



La réputation d'Ernest Hello a grandi depuis quelques années, mais il n'a pas encore celle qu'il mérite.

On le connaît mal, on le veut étudier comme un penseur, tel qu'un philosophe plus ou moins profond. On veut le classer et il est inclassable. On lit ses livres pour y chercher des démonstrations et on n'y trouve que des cris.

Il faut être artiste pour aimer Hello. Un philosophe ne le comprendra jamais. Un littérateur, s'il n'a la puissance artistique d'un Barbey ou d'un Bloy, ne le goûtera que superficiellement. Il en fut toujours ainsi et pour cela ses livres magnifiques ont été froidement accueillis.

Hello en souffrit cruellement et ses gémissements sont souvent ceux d'une âme blessée.

---

**M. Renan, l'Allemagne et l'athéisme au XIX<sup>e</sup> siècle.**  
Un vol. in-8, Paris, Douniol, 1859. Comprenant 173 pages pour le texte, le titre et le faux-titre, un feuillet pour la table.

C'est, de tous les livres d'Hello, celui qui peut être considéré comme le mieux écrit.

*L'Homme*, toujours cité comme étant son meilleur ouvrage, contient en effet des parties tout à fait supérieures, mais il manque d'unité. *Renan, l'Allemagne et l'athéisme*, a plus de tenue du commencement à la fin.

Ces quelques lignes en résument assez bien l'idée générale :

. . . . « La doctrine de M. Renan consiste à n'en avoir pas, comme la doctrine de plusieurs autres consiste à faire des phrases. . . . . »

La France, qui ignore la philosophie et croit sur ce sujet tout ce qu'on veut bien lui dire, a amalgamé les insinuations de M. Renan avec la bêtise sentimentale représentée par Rousseau, père de l'opéra-comique et la bêtise méchante représentée par Voltaire, père de la Chanson. Au point de vue de l'exégèse, la France en est encore à Strauss, cet enfant malveillant, qui est oublié depuis longtemps de l'autre côté du Rhin.

L'Allemagne a usé et rongé ses propres erreurs ; il est temps qu'elle vienne à la vérité qui ne s'use pas. Il faut qu'elle recommence. Elle ne peut recommencer que par le germe des germes. Elle cherche la synthèse. L'Eglise universelle, unité vivante, lui tend les bras.

Si Platon était la préface humaine de l'Évangile, Moïse en était la préface divine : mais l'Eglise possède seule le *Verbum caro factum* dans sa plénitude, *Dei virtutem et Dei sapientiam* : et cette synthèse est fidèle à elle-même. . . . . »

. . . . . La liberté met entre la nature et nous l'abîme qu'a oublié Shelling. L'évolution de la nature est nécessaire, la nôtre est libre. Le péché est l'infidélité de l'être créé vis-à-vis du type idéal de lui-même que Dieu contemple dans son Verbe. L'ordre est dans nos mains, nous le troublons quand nous voulons, et alors Dieu qui nous respecte trop pour assujettir nos volontés à l'ordre, mais qui se respecte trop pour assujettir l'ordre à nos volontés, fait jaillir un ordre nouveau du désordre introduit par nous . . . . .

. . . . . La simplicité fausse, celle qui plaît au plus grand nombre, n'offre qu'un terme à l'esprit, ne présente qu'un côté des choses. Le XVIII<sup>e</sup> siècle avait cette apparence de simplicité. Voilà pourquoi Voltaire passe généralement pour un auteur clair, bien qu'en réalité, il soit absolument inintelligible.... La position de Voltaire vis-à-vis du christianisme est franche; c'est l'aveuglement complet. C'est la tranquillité qui vient de la stupidité absolue. N'entrevoyant rien, il évite jusqu'au trouble. D'ailleurs, son cœur aide son esprit. Voltaire, pour le définir en passant, est un imbécile malpropre.

RENAN, l'Allemagne et l'Athéisme, passim.

---

**Le Style.** Un volume in-12 de 230 pages. *Paris, Palmé, 1861.*

Sous ce titre à été publié un ensemble d'articles parus dans « *Le Croisé* », revue mensuelle, depuis disparue, à laquelle collaborait Ernest Hello. (La collection du *Croisé* est devenue rarissime.)

Le « *Style* » ne se trouve pas communément en librairie, mais il est probable qu'il ne sera jamais beaucoup recherché, la plus grande et la meilleure partie ayant été reproduite dans l'*Homme*.

Le reste comprend quelques chapitres qui donnent une trop faible idée d'Hello pour mériter une citation.

---

**M. Renan et la Vie de Jésus.** Chez *Palmé*, 1863. Une plaquette in-8 de 23 pages pour le tit. le f. tit. et le texte.

C'est une petite réfutation du livre de Renan et une sorte de complément au livre cité plus haut. *M. Renan, l'Allemagne et l'athéisme au XIX<sup>e</sup> siècle.*

« Le seul intérêt de ce livre est de montrer, écrit l'auteur, jusqu'où peut aller chez un savant, l'ignorance, et chez un incroyant la crédulité. Les dangers de l'ignorance et de la crédulité sont plus grands qu'on ne le croit, il est bon de les signaler..... »

---

**Angèle de Foligno.** (Le livre des visions et instructions de la bienheureuse). Traduit par Ernest Hello. Un petit volume in-18. *Poussielgue*, 1868. Réédité en 1895 par la Société de St-Augustin, Desclée, de Brouwer et Cie.

Angèle de Foligno dictait et son confesseur, le frère Arnaud, de l'ordre de saint François, écrivait. C'est ce texte qui fut traduit par Hello.

Le frère Arnaud fit en outre précéder son œuvre de deux prologues également traduits par Hello.

J'en extrais le passage suivant qui indiquera le caractère du livre de la bienheureuse Angèle.

. . . . .  
 . . . . . Moi, frère Arnaud, après avoir écrit ce livre, je priai Angèle de demander à Dieu si je n'avais rien écrit de faux ou d'inutile. . . . .

. . . Elle répondit : J'ai demandé plusieurs fois à Dieu si dans ce que j'ai dit et dans ce que tu as écrit il y avait mensonge ou inutilité. Or voici quelle réponse me fut faite et quelle certitude me fut donnée : « Tout ce que j'ai dit, tout ce que vous avez écrit, tout cela est vrai ; il n'y a rien de faux, il n'y a rien d'inutile, mais il y a insuffisance. Les choses n'ont pas trouvé la perfection dans nos paroles. La hauteur et la douceur des visions ne pouvaient être renfermées dans le langage humain . . . »

. . . J'engage le lecteur à ne pas s'étonner si les paroles ardentes de l'amour remplissent ce livre. La Sainte Ecriture en est pleine aussi... Le lecteur sentira d'ailleurs qu'au milieu des transports et des sublinités, la grâce divine préserva si parfaitement Angèle de l'orgueil, que la hauteur des révélations approfondit l'abîme de son humilité.

## Citation du livre d'Angèle :

« Tout ce qu'on dit de cette Passion, tout ce qu'on raconte, tout cela n'est rien auprès de ce qu'a vu mon âme. Et je ne peux pas beaucoup plus que les autres la dire comme je l'ai vue.

J'ai vu dans ma vision, trois fois épouvantable, que la Mère des douleurs, bien qu'elle ait plongé dans la Passion plus à fond que tout autre saint, plus à fond que le disciple aimé, j'ai vu de mille manières qu'elle est incapable de raconter la chose comme elle est ; le disciple bien-aimé en est incapable aussi ».

« Et si quelqu'un me racontait la Passion telle qu'elle fut, je lui répondrais : *C'est toi, c'est Toi qui l'as soufferte!* »

ANGÈLE DE FOLIGNO.

---

**Rusbrock l'Admirable.** (Œuvres choisies), traduction d'Ernest Hello. Un petit vol. in-16 de 288 pages pour le texte et la table, avec une introduction et une vie de Rusbrock paginées I à LXXII. *Paris, Poussielgue, 1869.*

Rusbrock naquit en 1294 à Rusbrock, village situé entre Hal et Bruxelles. D'abord vicaire à Sainte-Gudule, il se retira dans la forêt de Soignes, à Grœnendal. Il fonda une abbaye où il mourut le 2 décembre 1381.

Son œuvre écrite est considérable. Elle comprend : *Le Livre des douze béguines, le Miroir du salut éternel, le Livre du Tabernacle spirituel, la Pierre étincelante, le Livre de la Suprême vérité, le Livre des sept degrés de l'Amour spirituel, le Livre des sept Châteaux, le Livre du royaume des Aimés, le Livre des quatre tentations, le Livre des douze Vertus, le Livre de la foi chrétienne et l'Ornement des Noces spirituelles*, plus sept lettres, deux cantiques et une prière.

Rusbrock écrivait dans le dialecte de son pays.

Un chartreux de Cologne, Laurentius Surius, traduisit entièrement l'œuvre de Rusbrock, en latin. C'est de cette traduction latine qu'Hello, traduisant à son tour du latin en français, fit son livre avec des chapitres et des phrases pris en divers endroits.

Une seule œuvre de Rusbrock *l'Ornement des Noces spirituelles*, fut intégralement traduite du flamand en français par M. Maurice Mæterlinck, (Un fort vol. in-18. *Bruxelles, Lacomblez, 1891*).

J'extraits de l'Introduction d'Ernest Hello :

Parmi ceux qui, dépassant les régions de la lumière humaine, sont allés demander un asile à l'ombre sacrée



du grand autel, les plus grands, d'après Denys le chartreux, sont saint Denys l'Aréopagite et Jean Rusbrock l'Admirable, saint Denys pose les lois de la théologie mystique, Jean Rusbrock les applique, saint Denys présente la lumière, Jean Rusbrock allume la flamme. Tous deux sont aveugles par excès de lumière ; immobiles par excès de rapidité. Tous deux planent sur la montagne, tous deux baissent la tête pour essayer de se faire entendre. Leur parole est un voyage qu'ils font par charité chez les autres hommes. Mais le silence est leur patrie. La splendeur de leur langage est la condescendance de leur bonté ; la ténèbre sacrée où ils étendent leurs ailes d'aigle, est leur océan, leur proie et leur gloire.

Un océan de flamme qui brûlerait sur place, ressemblerait un peu au style de Rusbrock.

C'est plus haut que l'azur, plus profond que la nue, et les quatre horizons seraient pour lui un vêtement trop étroit. Mais, dans cette grandeur, tout est précis. C'est toujours énorme, ce n'est jamais vague.

Les majestés aériennes de ces contemplations embrasées sont plus fécondes que les entrailles de la terre, plus douces que la respiration d'un enfant endormi.

En dehors de la vérité, les ascensions éloignent celui qui monte de ceux qui demeurent dans la plaine.

Mais les ascensions des grands contemplateurs orthodoxes les font plus tendres pour le petit, plus tendres pour le pauvre, plus intelligents de ses besoins. Ceux-là, ne vont pas au pays de la gloire sans rencontrer l'amour au cœur de la contemplation.

---

**Jeanne Chezard de Matel.** (Œuvres choisies mises en ordre et précédées d'une introduction par Ernest Hello.) — Un volume in-12 de 205 pages pour le texte, comprenant en outre une préface paginée de II à LXVIII, *Paris, Palmé, 1870.*

Jeanne de Matel écrivait, comme ceux qui écrivent, pour une ou deux personnes. Elle écrivait les choses comme les choses se présentaient à elle, dans l'indifférence absolue de la forme. Sa phrase était souvent obscure, entortillée, pesante, quelquefois inintelligible, quelquefois même elle n'écrivait pas. J'ai respecté profondément l'idée, le caractère, le sentiment, l'esprit de sa parole ; mais sous peine de faire un livre illisible, j'ai dû, dans l'éloignement absolu de toute ornementation et de toute rhétorique, donner le style absent.

J'ai dû beaucoup choisir ; ce travail ne porte aucune atteinte à l'individualité de la mère Jeanne de Matel.

J'ai traduit *Angèle de Foligno* et *Rusbrock l'Admirable*, du latin en français. J'ai dû faire sur *Jeanne de Matel* un travail qui n'est pas sans analogie avec celui-là. Dans mes traductions j'ai fortement conservé le génie du texte latin. A plus forte raison en face de certaines phrases illisibles qu'avait ébauchées Jeanne de Matel, j'ai pu, sans rien enlever de ce qu'elle a, lui donner ce qu'elle n'a pas.

Ernest HELLO.

(Préface de *J. C. de Matel*).

---

**Le Jour du Seigneur.** Un volume in-12 de 72 pages avec une préface très courte. *V. Palmé*, éditeur, 1871.

Cette brochure, assez médiocre et passablement insignifiante, n'avait pas été signalée par moi dans la première édition de mon livre. Je l'avais trouvée, mais reliée à la suite de Rusbrock et avais ainsi supposé qu'elle était un commentaire ajouté à la belle traduction d'Hello. Puisqu'elle existe en un volume et qu'elle ne fut publiée en réalité que deux ans après le Rusbrock, il faut lui donner sa véritable place, ce que je fais aujourd'hui.

---

**L'Homme.** *Paris, Victor Palmé, 1872.* Un volume in-8 comprenant 2 feuillets prélim. pour le faux-titre et le titre — une introduction de Henri Lasserre paginée II à XXVIII et 444 pages pour le texte et la table.

Hello fut un écrivain extraordinairement doué dans le sens de la pensée; il a au plus haut degré l'accent qui transporte la pensée des profondeurs à la lumière. La forme purement littéraire (l'arrangement définitif des mots) lui manque et malheureusement il s'applique toujours à la chercher.

Hello est inégal et pas seulement parce que chez lui des choses sublimes coudoient des choses médiocres, mais parce que d'une manière générale il ne sait pas graduer et ignore la pondération.

« On dirait, dit Léon Bloy, qu'Ernest Hello ne connaît pas d'autres procédés que l'enthousiasme. Dans *Paroles de Dieu*, livre sans ordre qui n'est qu'un essai d'interprétation de quelques versets du Saint Livre, on le voit s'arrêter subitement devant un texte comme on s'arrête devant un homme extraordinaire, et cette clameur du ciel, il la répercute aussitôt en poussant des cris de la terre.

. . . . .  
 . . . . . Il sent à des profondeurs inconnues le néant de la parole de l'homme en présence de la Parole de Dieu et dénonce à toute page le blasphème effrayant de l'antagonisme supposé par l'orgueil. Enfin, il n'en revient pas que Dieu ait parlé et que les hommes aient trouvé ensuite quelque chose à dire . . . . .

Néanmoins quelques chapitres de *l'Homme* trahissent

l'étonnant pouvoir de ce cerveau hanté du mystère, s'il avait plu à Dieu de le pondérer. »

Voici des extraits de deux chapitres de *l'Homme* ; le premier a pour titre « l'Indifférence ».

« . . . . L'indifférence pratique tient à peu près ce langage : « J'ai la peste, il n'est pas impossible que la peste soit la conséquence de l'erreur et du mal : Vous le dites et je ne le nie pas. Il est certain que je suis sur la route de la mort : il est possible que je sois sur la route de l'enfer, et que tout cela vienne de l'erreur. Il est vrai que je m'ennuie, que les sensations s'émoussent avec l'âge et que la mort viendra. Cette pensée est désagréable. Cependant si Dieu me proposait de quitter un instant ces choses ennuyeuses, monotones, menteuses, mourantes et mortelles, qui me conduisent au désespoir présent et au désespoir éternel, puis de les échanger contre la vie, la joie et la béatitude, je refuserais : je ne l'écouterais même pas me parler. J'irais jouer un jeu qui m'ennuie et je lui dirais : va-t'en. Va-t'en maître de l'extase et propriétaire de la joie, va-t'en soleil qui te lèves dans des flots de pourpre et d'or ! va-t'en, majesté, va-t'en splendeur ! va-t'en. Va-t'en ! toi qui as sué le sang au jardin des olives ! Va-t'en toi qui as été transfiguré sur le Thabor ! Va-t'en ! je vais au café, où je m'ennuie. »

Pourquoi y allez-vous ?

Parce que j'en ai l'habitude. »

Le second chapitre que je veux citer a pour titre *L'Homme médiocre*.

Le trait caractéristique, absolument caractéristique de l'homme médiocre, c'est sa déférence pour l'opinion publique. Il ne parle jamais, il répète toujours. Il juge un homme sur son âge, sa position, son succès, sa fortune.

. . . . .

Il peut avoir du talent. Mais l'intuition lui est à jamais interdite.

Il n'a pas de seconde vue, il ne l'aura jamais. Il peut apprendre, il ne peut pas deviner . . . . .

Il admet quelquefois un principe ; mais si vous arrivez aux conséquences de ce principe, il vous dira que vous exagérez.

Si le mot *exagération* n'existait pas, l'homme médiocre l'inventerait.

L'homme médiocre pense que le Christianisme est une précaution utile, dont il serait imprudent de se passer ; néanmoins il le déteste intérieurement ; quelquefois aussi il a pour lui un certain respect de convention, le même respect qu'il a pour les livres en vogue. Mais il a horreur du catholicisme ; il le trouve exagéré ; il aime bien mieux le protestantisme qu'il croit modéré. Il est ami de tous les principes et de tous leurs contraires.

L'homme médiocre peut avoir de l'estime pour les gens vertueux et pour les hommes de talent.

Il a peur et horreur des saints et des hommes de génie ; il les trouve exagérés.

Il demande à quoi servent les ordres religieux, surtout les ordres contemplatifs. Il admet les sœurs de Saint-Vincent de Paul, parce que leur action se fait, au moins partiellement, dans le monde visible. Mais les carmélites, dit-il, à quoi bon ?

Si l'homme naturellement médiocre devient sérieusement chrétien, il cesse absolument d'être médiocre. Il peut ne pas devenir un homme supérieur, mais il est arraché à la médiocrité par la main qui tient le glaive.

L'homme qui aime n'est jamais médiocre.

L'homme vraiment médiocre admire un peu toutes choses ; il n'admire rien avec chaleur. Si vous lui présentez ses propres pensées, ses propres sentiments rendus avec un certain enthousiasme, il sera mécontent. Il répétera que vous exagérez ; il aimera mieux ses enne-

mis s'ils sont froids que ses amis s'ils sont chauds. Ce qu'il déteste par dessus tout, c'est la chaleur . . . .

L'homme médiocre est le plus froid et le plus féroce ennemi de l'homme de génie. Il lui oppose la force d'inertie, résistance cruelle; il lui oppose ses habitudes machinales et invincibles, la citadelle de ses vieux préjugés, son indifférence malveillante, son scepticisme méchant, cette haine profonde qui ressemble à de l'impartialité; il lui oppose l'arme des gens sans cœur, la dureté de la bêtise . . . . .

. . . . . Il ne s'emporte jamais. Au fond, il voudrait anéantir les races supérieures; il se venge de ne le pouvoir pas en les taquinant . . . . . il pique avec des épingles et se réjouit quand le sang coule.

Tandis que l'assassin a peur, lui, du sang qu'il verse, l'homme médiocre n'a jamais peur. Il se sent appuyé sur la multitude de ceux qui lui ressemblent ».

(*L'Homme*. Livre premier, page 56.)

Un autre chapitre intitulé ; « L'Avarice », suffirait pour assurer à l'Homme une des premières places dans la littérature contemporaine.

Ce livre, très justement le plus lu d'Ernest Hello, a été réimprimé par la librairie Perrin en un vol. in-18.

**Physionomies de Saints.** — Un volume in-18. *Paris, Palmé*, 1875. Comprenant 431 pages de texte et une préface paginée I à XI.

Il suffit de lire les titres des ouvrages étalés aux vitrines des librairies catholiques, pour constater la pauvreté intellectuelle de leurs auteurs. Depuis les simples plaquettes jusqu'aux plus copieux in-octavos, tout cela s'empile en de tels paquets de niaiseries qu'on se demande comment il se trouve encore des néophytes assez courageux pour y chercher une initiation.

Comment se fait-il, qu'un livre tel que celui-ci ne soit pas dans toutes les bibliothèques chrétiennes? On ne peut l'expliquer que par cette haine de l'Art et de la Beauté qui semble l'apanage de la société catholique.

Non seulement on ne lit pas Hello, mais si on le lit on choisit de préférence le plus discutable de ses livres, *Le Siècle*, composé d'articles très différents et souvent très médiocres.

Ses « *Physionomies de Saints* » sont pourtant, par excellence, l'œuvre d'idéal capable de saisir les cœurs les plus froids et de satisfaire les imaginations les plus ardentes : et il est introuvable dans les librairies catholiques, très rare ailleurs. C'est en réalité une *Vie des Saints*.

Hello nous apprend dans la préface pourquoi il s'est servi du mot *Physionomie* :

Une des grandes erreurs du monde, dit-il, consiste à se figurer les Saints comme des êtres complètement étrangers à l'Humanité, comme des figures de cire, toutes coulées dans le même moule. C'est contre cette erreur que j'ai voulu particulièrement lutter.



Le monde surnaturel comme le monde naturel contient l'unité dans la variété et tel est le sens du mot Univers.

. . . . .  
 J'ai essayé de montrer que plusieurs Saints sont plusieurs hommes et qu'il n'y a qu'un seul Evangile.

. . . . .  
 Voici maintenant un extrait du chapitre intitulé : *Les Rois Mages*, dont l'accent caractérise plus particulièrement qu'aucun autre l'auteur du livre.

Quel drame que leur voyage! Imaginons-nous des rois qui, tout-à-coup, sur la foi d'une étoile, abandonnent leur palais, leur trône, leur pays! Quelle foi dans ce départ! et quelle jeunesse! quelle ardeur! quelle recherche de la lumière! Ils devaient être bien libres de toute attache extérieure, de toute habitude, de toute étiquette et de tout préjugé, ces hommes qui, au premier signal, quittent le repos oriental et la tranquillité de leur demeure souveraine pour les fatigues et les dangers d'un énorme voyage et abordent, sans hésiter, tout l'inconnu qui est devant eux!

Ils ne reculent pas; ils ne disent pas : Demain : ils partent aujourd'hui. . . . .

. . . . .  
 L'étoile seule disait la route. Elle était la seule compagne silencieuse et mystérieuse. Le voyage lui-même dut être silencieux. L'étoile était l'image de la lumière intérieure qui brillait et conduisait. L'Epiphanie était leur lumière.

L'Epiphanie! quel mot! la manifestation!

. . . . . Ils n'ont ni peur ni respect humain.  
 Ils disent la chose comme ils la savent, sans ménager rien ni personne. . . . .

Les Rois Mages étaient assez grands pour être simples. Ils pensent parce qu'ils croient. Ils parlent parce qu'ils croient ; ils trouvent parce qu'ils croient ; et pendant que leur foi naïve rencontre Celui qu'elle cherche, Hérode, l'habile homme, le malin, le calculateur, le fin politique égorge tous les enfants qu'il ne tient pas à égorger et laisse vivre uniquement Celui qu'il veut faire mourir.

. . . . . Que se passa-t-il dans la crèche ?  
Quelle forme prit l'adoration vivante et jeune de ces hommes savants et forts ! . . . . .

Et enfin ces quelques lignes empruntées aux admirables pages consacrées à « Sainte Anne » :

. . . . . L'histoire de sainte Anne est peu connue, le silence enveloppe sa figure. Ce silence est profond, majestueux, sublime comme le silence du sanctuaire. Ce silence est une louange inconnue . . . . .

Sainte Anne semble cachée derrière les éclats de la lumière comme derrière un voile impénétrable... L'Immaculée-Conception lui sert de rempart. Elle disparaît derrière Marie.

. . . . . Les livres saints parlent d'Anne, mère de Samuel, ils ne parlent pas d'Anne, mère de Marie. On dirait que la parole recule quand l'Incarnation du Verbe approche d'elle. . . . .

Anne, mère de Marie, est un des types de la prière, de l'attente et de la consécration.

(*Physionomies de saints*, SAINTE ANNE).

**Paroles de Dieu.** Un vol. in-12, *Paris, Palmé, 1877*, 507 pages pour le texte et la table, préface paginée de I à XX.

Ce copieux volume est la réunion de réflexions qui sont elles-mêmes le résultat de méditations sur quelques textes sacrés. Il se divise en quatre parties : L'Ancien Testament, le Symbolisme de l'Écriture, le Nouveau Testament, les Larmes dans l'Écriture.

C'est particulièrement dans *Paroles de Dieu* qu'Hello se révèle comme un grand mystique, rôle déplacé à une époque qui n'a plus que le sens pratique et ne se glorifie plus que de cela.

Malgré la préférence qu'il faut accorder à l'*Homme* et à *Physionomies de saints*, malgré aussi ses défauts de construction, *Paroles de Dieu*, peut être considéré comme un des meilleurs ouvrages de l'auteur et en même temps un de ceux où ses procédés habituels sont le plus apparents.

*Pater mi, probetur Job usque ad finem : ne desinas ab homine iniquitatis.*

Les amis de Job sont des types immortels et vraiment merveilleux. Ils ne manquent pas d'intelligence; ils manquent seulement de cœur; ils ne comprennent pas et leur intelligence qui pourtant est vive, lucide, exercée, directe et ouverte, les trompe parfaitement et absolument. Un peu de cœur leur ouvrirait les yeux. Leurs pensées paraissent pieuses, raisonnables, probables; la probité, la vraisemblance, sont au milieu de tous leurs discours. Le mot probable est peut-être avec le mot rigoureux celui qui s'adapte le mieux à eux. Ils ont réponse à tout; ils sont souvent embarrassants; ils ne sont jamais embarrassés.

Une piété apparente préside à leur parole. Et tout leur est caché.

Un éclair partant du cœur leur ouvrirait l'horizon absolument fermé pour eux.

Ils disent tant de choses vraisemblables, rigoureuses, concordantes et graves, qu'il n'y a rien à leur répondre. Rien ! excepté un mot peut-être :

— J'avais faim et vous ne m'avez pas donné à manger ; j'avais soif et vous ne m'avez pas donné à boire.

Cependant ce mot suprême ne s'applique pas à eux dans toute sa rigueur. Ils ont visité le malade et leur premier mouvement a été bon ; ils ont pleuré d'abord.

· · · · ·  
Ils avaient pleuré au commencement du livre, et à la fin du même livre, Dieu qui compte tout, mais surtout et par dessus tout les larmes ; Dieu qui peut-être, pourrait s'appeler le Dieu des Larmes, demande à Job ses prières, voulant pardonner aux discours de ces hommes, qui d'abord avaient pleuré.

(*Paroles de Dieu. — Job et son cri.*)

---

**Contes extraordinaires.** Un vol. in-18 de 393 pages. Préface de l'auteur paginée II à XII. *Paris, Palmé, 1879.*

J'ai voulu, dit Hello, dans sa préface, donner le corps d'un récit aux vérités que j'exprime habituellement : ceux qui, dans mon livre de l'*Homme*, ont lu « le Veau d'Or, » ne seront pas étonnés de lire « Ludovic » dans mon livre de Contes. La science sans Dieu et la science avec Dieu étudiées aussi dans le livre de l'*Homme*, seront reconnues par le regard intelligent qui se fixera sur les « Etrangers »... etc... etc...

La faiblesse d'écriture d'Ernest Hello apparaît davantage encore dans ces contes que dans n'importe quel autre livre. Toutefois, la profondeur et le mouvement de la pensée y sont extraordinaires. — *Caïn, qu'as-tu fait de ton frère?* est considéré de cette façon, un chef-d'œuvre inouï.

---

**Les plateaux de la balance.** 411 pages pour le texte. Préface paginée de I à IV. Un vol. in-12, V. *Palmé*, 1880.

Barbey d'Aurevilly écrivit à l'apparition de ce livre, un de ses plus remarquables articles de critique. Je crois qu'il n'est pas inutile de montrer ici ce que le catholique auteur de l'*Ensorcelée*, pensait d'Ernest Hello, à propos des *Plateaux de la Balance*.

Monsieur Hello, à chacune de ses publications, a été signalé et salué par moi comme un de ces esprits qui, dans un temps donné — hélas toujours trop long! — doivent vaincre les affreux et nombreux obstacles que toute supériorité, dans quelque genre que ce soit, trouve fatalement devant elle. . . . J'ai particulièrement montré dans M. Ernest Hello, l'intuitif dans l'Histoire et l'inventeur, l'homme d'imagination dans ses contes. Aujourd'hui c'est une autre face de cet esprit multiface, sur un fond identique que je vais montrer; aujourd'hui je vais parler du moraliste et du critique, mais du moraliste et du critique dont on n'a plus actuellement la moindre idée — car voilà le caractère du talent de M. Hello, c'est de ne rien faire comme personne, non par originalité littéraire ou calcul d'art mais par une originalité bien autrement grandiose et profonde, l'embrassement d'une foi religieuse qui, dans un temps où l'enthousiasme est tué dans tous les esprits et dans tous les cœurs, est la plus étonnante, la plus stupéfiante originalité.

Faits de dix-neuf chapitres ou comme on dit maintenant, dans ce temps de journalisme et d'éparpillement, d'articles qui, peut-être, ont passé dans quelque Revue catholique où leur beauté, cette beauté fatale des choses chrétiennes, a été étouffée dans l'obscurité qui est présentement leur destin, ces *Plateaux de la Balance*, n'ont pas d'autre unité que l'âme de leur auteur, et c'est cette

âme, enthousiaste comme on ne l'est plus et qui palpite partout en cette dispersion de sujets différents, qui les relie entre eux et en fait un livre . . . . .

. . . . . Les chapitres intitulés : *la Lumière et la Foule, les Sables mouvants, les Caractères, les Passions, la Charité intellectuelle*, sont de ces choses qu'il est difficile de nommer parce qu'elles n'ont pas d'analogue en littérature.

Le côté que j'oserai appeler divin de cette critique échappera sans nul doute à ceux qui ont le mépris insolent et bestial du mysticisme de l'auteur. . . . .

. . . . . Le mysticisme, cet état si spécialement élevé dans la croyance religieuse et ses surnaturelles illuminations, est tout ce qui doit faire le plus horreur, si ce n'est mépris, à la raison définitive de messieurs les hommes. Si demain M. Ernest Hello, par le fait d'une volonté qu'il n'aura pas puisqu'il est un mystique, pouvait soudainement renoncer à ce mysticisme qui est la vie de son cœur et de sa pensée et fouler aux pieds le flambeau à la lueur divine dont la clarté n'éclaire que lui, vous verriez le sourire s'arrêter sur les lèvres impertinentes des sceptiques, l'éclat de rire bête ravalé par la bouche ouverte des incrédules et des blasphémateurs!

. . . . . Mais, malheureusement pour la sagesse et l'orgueil des hommes, l'auteur des *Plateaux de la Balance*, restera le mystique Hello dans sa nuit invisible de flammes, avec son amour, son enthousiasme et sa foi. Il restera méconnu, inconnu ; et de ce que la gloire qu'il a attendue si longtemps ne lui vient pas, il se mettra à genoux une fois de plus, et ce sera tout.

(BARBEY D'AUREVILLY. *Les critiques ou les juges jugés....*)

---

## ŒUVRES POSTHUMES

---

**Le Siècle.** (*Les hommes et les idées*). Un vol. in-18, librairie académique Perrin, 1895. 491 pages pour le texte, la préface d'Henri Lasserre et la table; 2 ff. pour le titre et le faux-titre.

Réunion d'articles dont quelques-uns n'auraient jamais dû être imprimés. A citer : *La Ville où l'on n'a pas le temps, Saint-Christophe... Un Saint... etc., etc...* Le chapitre intitulé *La Réalité* fut le premier article d'Hello au journal américain *Le Propagateur Catholique*, en 1881.

---



**Philosophie et Athéisme.** - Perrin éditeur. 1 vol. in-12.  
C'est une œuvre posthume de philosophie dont la publication n'ajoute rien à la gloire d'Hello qu'on a pris trop souvent pour un philosophe et qui me paraît être le contraire.

---

## A CONSULTER :

Joseph Serre : *Ernest Hello. L'homme, le penseur, l'écrivain.* Un vol. in-18 avec portrait. Paris, *Perrin et C<sup>ie</sup>* 1894.

Léon Bloy : *Ici on assassine les grands hommes.* Une plaquette in-8° avec portrait. Paris, *Mercure de France*, 1895.

Remy de Gourmont : *Le II<sup>e</sup> livre des Masques.* Un volume in-18 avec portraits. *Mercure de France*, 1898.







## P.-A. DE VILLIERS DE L'ISLE-ADAM

—

*« .... A l'extrémité du dernier  
rameau d'un grand arbre élu  
par la foudre, pend toujours  
un fruit de délectation ou  
d'épouvante en qui l'essence  
précieuse fait escale avant de  
disparaître à jamais. »*

LÉON BLOY.



x x

y'ai hérité, moi, des éblouissements  
du soldat funèbre et de ses  
terreurs. y'habite une ville  
ancienne et fortifiée où m'enchaîne  
la Mélancolie. Je m'attarde,  
quand les soirs du solennel  
automne allument la cime rouillée

des forêts. Parmi les resplendis-  
sements de la rosée, je me promène,  
de nuit dans les noires allées,  
comme l'aïeul se promenait  
dans les tombeaux et je sens,  
alors, que je porte dans mon  
âme le reflet des richesses  
stériles d'un grand nombre  
de rois oubliés.

Villiers de l'Isle-Adam

Extrait du manuscrit « **El Desdichado** », qui est devenu  
« **Souvenirs occultes** » dans les *Contes cruels* (variante).





## Villiers de l'Isle-Adam.

---

Jean-Marie-Mathias-Philippe-Auguste de Villiers de l'Isle-Adam est né à Saint-Brieuc le 7 novembre 1838. Il étudia au Collège de Saint-Brieuc, puis à Laval et à Rennes. Enfant il lisait peu mais essayait d'écrire. Il débuta par des vers et ses parents confiants dans son génie, n'hésitèrent pas à quitter avec lui la Bretagne. En 1856 tous vinrent s'établir en un petit appartement de la banlieue de Vaugirard.

Villiers fréquenta à l'hôtel d'Orléans, rue Richelieu, son cousin, père de son futur biographe, M. du Pontavice du Heussey. Ce fut là qu'il recontra Baudelaire qui fut sa première grande admiration littéraire.

Plus tard il se lia avec les romantiques de la *Revue fantaisiste* surtout avec Léon Dierx et Mendes.

Enfin, dans les dernières années de sa vie il fut mêlé au mouvement symboliste, très connu et admiré de la jeunesse littéraire. Tous les vrais écrivains furent ses amis — Verlaine, Mallarmé, Léon Bloy.

Son goût pour la musique de Wagner, ses dons d'improvisateur firent qu'il fréquenta aussi des compositeurs et très particulièrement M<sup>me</sup> Augusta Holmès et Emmanuel Chabrier.

Après la mort de ses parents, Villiers n'avait aucune ressource matérielle et vécut misérable et fier. Ce qu'il dut faire pour subsister seulement tandis que se succédaient sous sa plume *Les Contes Cruels*, *Tribulat Bonhomet* et *l'Eve future* est inimaginable.

Il mourut à cinquante et un ans d'un cancer à l'esto-

mac, alors qu'il revoyait les épreuves d'*Axël*, son dernier ouvrage qu'il voulait modifier dans le sens chrétien, en supprimant le suicide d'*Axël* et de Sarah.

Parmi les ouvrages concernant Villiers de l'Isle-Adam qu'il sera bon de consulter pour connaître son caractère et sa vie je citerai de préférence le livre de M. Rougemont publié par le *Mercure de France*, biographie complète et précise, indispensable à tout admirateur de Villiers; puis la *Vie Anecdotique et pittoresque de Villiers* par M. Fernand Clerget, d'une lecture très agréable et ornée d'un très grand nombre de gravures; puis les *Figures d'Evocateurs* de M. Victor Emile Michelet.

Enfin, au point de vue littéraire, les notes de M. Remy de Gourmont et la brochure de Léon Bloy *La Résurrection de Villiers de l'Isle-Adam* dont j'ai parlé plus haut. Et il faudra lire aussi du même Léon Bloy l'extraordinaire portrait qu'il a fait de Villiers dans *La Femme pauvre*.

Sous les traits de Bohémont de l'Isle-de-France, l'auteur de *Tribulat* est évoqué comme il ne le fut et ne le sera jamais.

Depuis sa mort on a parlé assez souvent de Villiers, mais sans cependant parvenir à lui donner sa vraie place. L'ironie des *Contes Cruels* froisse ou déroute les lecteurs pour lesquels Bonhomet, tout comme Homais, est un héros et un sage.

Pourtant il est certain que dans quelques jours un monument Villiers va s'élever à Saint-Brieuc. Souhaitons que bientôt il en aille de même à Paris et que la publication des œuvres complètes de Villiers de l'Isle-Adam vienne affirmer définitivement le rang qu'il doit occuper dans les lettres françaises.

**Deux Essais de Poésie.** - Une plaquette in-8 de 16 pages. — *Paris*, Tinterlin et C<sup>ie</sup>, rue Neuve des Bons-Enfants, 1858, rarissime.

La première de ces deux pièces est intitulée *Ballade*. Elle ne fut pas reproduite dans la première édition des *Premières Poésies*, 1859; mais seulement dans la seconde, Lacomblez 1893.

La seconde intitulée *Zaira* fut reproduite dans les deux éditions (Sheuring et Lacomblez).

---

**Premières Poésies, 1856-58.** Un petit in-8, *Lyon, Scheuring*, 1859. 180 pages comprenant le texte, les titres et faux-titre, la dédicace au comte A. de Vigny, et la table.

Ce livre de jeunesse (l'auteur n'avait pas 20 ans lorsqu'il parut) est très rare et très recherché des bibliophiles.

Je renvoie pour tous commentaires sur Villiers de l'Isle-Adam poète, au petit chef-d'œuvre de Verlaine : *Les Poètes maudits*, nouvelle édition. *Paris, Vanier*, 1888.

Les « Premières Poésies » furent réimprimées en 1893 par l'éditeur Lacomblez, de Bruxelles.

Les strophes suivantes, qui font songer au Lamartine des *Harmonies*, sont extraites de la première pièce du volume intitulée « Barcarolle » :

« Allons chante, ô poète... avant que les années  
 « Que le passé va prendre et qu'un Dieu t'a données  
 « Sous leur manteau funèbre aient glacé ton essor ;  
 « Puisque de ta douleur tes romances sont nées  
 « Puisque tu peux chanter encore !

« Mais si tu sens pleurer ton cœur sous ton sourire,  
 « Oh ! puissent se briser les cordes de ta lyre,  
 « Et ton chant se mêler au chant des matelots !...  
 « ...Souffre seul !... Et tout bas si ton âme soupire,  
 « Livre sa plainte au bruit des flots !... »

Et pourtant nous avons, frères, dans cette vie,  
 D'indicibles instants pleins de mélancolie,  
 Où l'homme consolé,  
 En contemplant les cieus dans leurs ombres splendides  
 Leur jette avec amour, les paupières humides,  
 Un regard d'exilé !

Amis!... rêvons alors, oh! rêvons en silence  
Le cœur demi-noyé d'amour et d'espérance!...  
Cela dure si peu!  
Quand la réalité soulèvera son voile...  
Et bien!... le songe ira là-bas, dans une étoile...  
Et nous dirons : « Adieu! »

. . . . .

*Golfe de Gênes, mars 185...*

---

**Isis.** Un vol. in-8, *Paris, Dentu*, 1862, comprenant 226 pages pour le texte plus le tit. le f. tit. la dédicace et la table.

Primitivement, Isis devait avoir pour titre : « Tullia Fabriana » et n'était que le premier volume d'une œuvre qui devait en comprendre six, avec « Isis » pour titre collectif.

Dans la préface de Tullia Fabriana, l'auteur s'exprimait ainsi : « Isis est le titre d'un ensemble d'ouvrages qui paraîtront, si je dois l'espérer, à de courts intervalles : c'est la formule collective d'une série de romans philosophiques ; c'est l'X d'un problème et d'un idéal, c'est le grand inconnu. L'œuvre se définira elle-même une fois achevée ».

Villiers renonça à ce travail dont il reconnut bien vite la puérité.

Malgré ses imperfections et son invraisemblance, Isis est déjà une œuvre de haut style et annonce l'auteur d'*Axël* et de *l'Ève future*.

Le livre presque introuvable en édition originale a été récemment (1900) réédité par la librairie internationale en un joli volume in-18 illustré d'une couverture de Rosenfosse. Il a été tiré dix exemplaires sur Hollande.

---

**Elen.** Drame en trois actes, en prose. Un vol. in-8°, Paris, 1865. — Imprimerie Poupart, Davyl et C<sup>ie</sup>, rue du Bac, comprenant 24 pages pour le texte en deux colonnes, plus le titre, le faux-titre et un feuillet.

Une deuxième édition (maintenant aussi rare que la première) parut l'année suivante (1866) à Saint-Brieux, chez Francisque.

*Epigraphe* : Ici gît Clarimonde  
 Qui fut de son vivant  
 La plus belle du monde.

Th. GAUTIER.

Je crois que ce serait une erreur de se supposer une idée exacte du génie de Villiers. après la lecture de ce drame romantique où les défauts du poète sont plus apparents que ses qualités.

L'édition originale est très rare.

En 1896, l'éditeur Chamuel en publia une nouvelle en un volume in-8, avec, en frontispice, un portrait de Villiers sur son lit de mort, par Franc Lamy.

En tête de l'ouvrage se trouve une très belle pièce de vers, également publiée en 1883 dans les Contes cruels sous le titre de : *Au bord de la Mer*.

Toutefois les deux textes ne sont pas absolument semblables; je préfère celui des Contes cruels, et Verlaine qui a cité entièrement la pièce dans les Poètes Maudits, s'y est conformé.

Voici ces vers (texte des Contes cruels), — je citerai ensuite les 1<sup>re</sup>, 5<sup>e</sup>, 13<sup>e</sup>, 17<sup>e</sup> et 20<sup>e</sup> strophes qui ont subi des variantes dans l'édition d'Elèn 1866 et aussi par conséquent dans celle de 1896.

## AU BORD DE LA MER.

Au sortir de ce bal nous suivîmes les grèves;  
Vers le toit d'un exil, au hasard du chemin,  
Nous allions : une fleur se fanait dans sa main;  
C'était par un minuit d'étoiles et de rêves.

Dans l'ombre, autour de nous, tombaient des flots foncés.  
Vers les lointains d'opale et d'or, sur l'Atlantique,  
L'ouïe mer épandait sa lumière mystique,  
Les algues parfumaient les espaces glacés;

Les vieux échos sonnaient dans la falaise entière!  
Et les nappes de l'onde aux volutes sans frein  
Ecumaient lourdement, contre les rocs d'airain.  
Sur la dune brillaient les croix d'un cimetière.

Leur silence, pour nous, couvrait ce vaste bruit.  
Elles ne tendaient plus, croix par l'ombre insultées,  
Les couronnes de deuil, fleurs de morts, emportées  
Dans les flots tonnants, par les tempêtes, la nuit.

Mais, de ces blancs tombeaux en pente sur la rive,  
Sous la brume sacrée à des clartés pareils,  
L'ombre questionnait en vain les grands sommeils:  
Ils gardaient le secret de la Loi décisive.

Frileuse, elle voilait, d'un cachemire noir,  
Son sein, royal exil de toutes mes pensées!  
J'admirais cette femme aux paupières baissées,  
Sphinx cruel, mauvais rêve, ancien désespoir.

Ses regards font mourir les enfants. Elle passe  
Et se laisse survivre en ce qu'elle détruit.  
C'est la femme qu'on aime à cause de la Nuit,  
Et ceux qui l'ont connue en parlent à voix basse.

Le danger la revêt d'un rayon familier :  
Même dans son étreinte oublieusement tendre  
Ses crimes, évoqués, sont tels, qu'on croit entendre  
Des crosses de fusils tombant sur le palier.

Cependant, sous la honte illustre qui l'enchaîne,  
Sous ce deuil où se plaît cette âme sans essor,  
Repose une candeur inviolée encor  
Comme un lys enfermé dans un coffret d'ébène.



Elle prêta l'oreille au tumulte des mers,  
Inclina son beau front touché par les années,  
Et, se remémorant ses mornes destinées,  
Elle se répandit en ces termes amers :

« Autrefois, autrefois — quand je faisais partie  
« Des vivants, leurs amours sous les pâles flambeaux  
« Des nuits, comme la mer au pied de ces tombeaux  
« Se lamentaient, houleux, devant mon apathie.

« J'ai vu de longs adieux sur mes mains se briser :  
« Mortelle, j'accueillais, sans désir et sans haine  
« Les aveux suppliants de ces âmes en peine :  
« Le sépulcre à la mer ne rend pas son baiser.

« Je suis donc insensible et faite de silence  
« Et je n'ai pas vécu ; mes jours sont froids et vains :  
« Les Cieux m'ont refusé les battements divins !  
« On a faussé pour moi les poids de la balance.

« Je sens que c'est mon sort même dans le trépas :  
« Et, soucieuse encore des regrets ou des fêtes,  
« Si les morts vont chercher leurs fleurs dans les tempêtes  
« Moi je reposerai, ne les comprenant pas. »

Je saluai les croix lumineuses et pâles,  
L'étendue annonçait l'aurore et je me pris  
A dire, pour calmer ses ténébreux esprits  
Que le vent du remords battait de ses rafales.

Et pendant que la mer déserte se gonflait :  
« Au bal vous n'aviez pas de ces mélancolies  
« Et les sons de cristal de vos phrases polies  
« Charmaient le serpent d'or de votre bracelet.

« Rieuse et respirant une touffe de roses  
« Sous vos grands cheveux noirs mêlés de diamants  
« Quand la valse nous prit tous deux quelques moments,  
« Vous eûtes, en vos yeux, des lueurs moins moroses.

« J'étais heureux de voir sous le plaisir vermeil  
« Se ranimer votre âme à l'oubli toute prête,  
« Et s'éclairer enfin votre douleur distraite,  
« Comme un glacier frappé d'un rayon de soleil. »

Elle laissa briller sur moi ses yeux funèbres  
 Et la pâleur des morts ornaît ses traits fatals.  
 — « Selon vous, je ressemble aux pays boréals,  
 « J'ai six mois de clartés et six mois de ténèbres ? »

« Sache mieux quel orgueil nous nous sommes donnés !  
 « Et tout ce qu'en nos yeux il empêche de lire . . . . .  
 « Aime-moi, toi qui sais que, sous un clair sourire  
 « Je suis pareille à ces tombeaux abandonnés. »

Voici maintenant les cinq strophes du texte d'Elën :

1

« Au sortir de ce bal, nous suivîmes les grèves :  
 Vers notre toit d'exil, au hasard du chemin,  
 Nous allions ; une fleur se fanait dans sa main ;  
 C'était par un minuit d'étoiles et de rêves !... »

5

Mais, de ces vieux tombeaux dormant sous les érables,  
 Désertés, soucieux, aux décombres pareils,  
 L'ombre questionnait en vain les noirs sommeils ;  
 Ils gardaient le secret des cieus impénétrables.

13

Oui, je suis insensible et faite de silence  
 Et je n'ai pas vécu ! mes jours sont froids et vains,  
 Les cieus ont refusé les battements divins :  
 On a faussé pour moi les poids de la balance.

17

Rieuse et souriante sous une touffe de roses  
 Sous vos grands cheveux noirs mêlés de diamants ;  
 Les valse vous jetaient près de moi par moments,  
 Votre blond cavalier vous disait mille choses.

20

Non, Monsieur, mes regards sont à jamais tournés  
 Vers l'ombre et mon orgueil empêche d'y rien lire :  
 Je fais semblant de vivre et sous un clair sourire  
 Je suis pareille à ces tombeaux abandonnés. »

Le 15 février 1895, le Théâtre Libre donna une représentation d'*Elën*, sans succès. Les principaux rôles étaient tenus par M. Larochelle et M<sup>me</sup> Laurent Ruault.

**Morgane**, drame en cinq actes en prose. In-8, Saint-Brieuc, Francisque, 1866.

Encore un drame romantique extrêmement noir.

« La Cour de la Naples de Nelson et de Caroline y déploie ses *intrigues sanglantes*, ses *passions et son mystère*. » (P. Verlaine. — Les Hommes d'aujourd'hui, Vannier, éditeur).

De même que dans Elën, le génie de l'auteur ne s'y manifeste que d'une manière incomplète. C'est le Villiers romantique seul qui a signé ce théâtre.

L'édition originale de Morgane est extrêmement rare. Une réimpression en fut faite en 1894, Chamuel, éditeur.

---

**La Révolte.** Drame en un acte, en prose. *Paris, Lemerre, 1870.*

Représentée sur le théâtre du Vaudeville, le 6 mai 1870, cette petite pièce n'eut aucun succès.

Une scène muette fut particulièrement ridiculisée, baffouée par la presse théâtrale. Je la cite selon l'indication du texte de l'édition originale :

« La pendule au-dessus de la porte sonne une heure du matin, musique sombre; puis, entre d'assez longs silences, deux heures, puis deux heures et demie, puis trois heures, puis trois heures et demie, et enfin quatre heures. Félix est resté évanoui. Le petit jour vient à travers les vitres, les bougies s'éteignent; une bobèche se brise d'elle-même, le feu pâlit.

La porte se rouvre violemment; entre madame Elisabeth, tremblante, affreusement pâle; elle tient son mouchoir sur la bouche. Sans voir son mari elle va lentement vers le grand fauteuil, près de la cheminée. Elle jette son chapeau, et, le front dans ses mains, les yeux fixes, elle tombe assise et se met à rêver à voix basse. Elle a froid, ses dents claquent et elle frissonne. »

On peut constater après lecture que MM. Sarcey, Wolf, Magnard... etc., Barbey d'Aureville lui-même, se scandalisèrent pour peu de chose.

On trouve dans le feuilleton de ce dernier (qui, du reste, méconnut constamment Villiers), ce mot haineux : « Il n'y avait pas un seul chevalier de Malte dans la salle. »

*La Révolte* fut publiée le lendemain de la première représentation avec une préface de l'auteur, où celui-ci employa à la défense de son œuvre son ironie habituelle.

« Un critique, M. Barbey d'Aureville a reproché à ce drame d'être signé du nom que je porte. . . . .  
 Qu'est-ce que mon nom peut ajouter ou retirer à la valeur littéraire et humaine de ce que j'écris? . . . . .  
 . . . . . M. le chevalier d'Aureville désire, sans doute, que je ressuscite l'empereur Soliman, et que je contraigne ce dernier à revenir assiéger Rhodes? . . . . .  
 . . . . . Où sont donc les causes plus belles et plus nobles aujourd'hui que celle de la Pensée? . . . . .  
 . . . . .  
 . . . . . Aujourd'hui, le Théâtre aux règles posées par des hommes amusants (et qui nous encombre de sa Morale d'arrière-boutique, de ses Ficelles et de sa Charpente, pour me servir des expressions de ses maîtres), tombe de lui-même dans ses propres ruines et nous n'aurons malheureusement pas grands efforts à déployer pour achever son paisible écroulement dans l'ignominie et l'oubli. On y assiste, on rit, mais on le méprise. On dit de ce qu'il enfante : « C'est un succès! » Le mot Gloire ne se prononce plus.

Eh bien! puissé-je garder cette illusion légitime de penser que *La Révolte* est la première tentative, le premier essai risqués sur la scène française, pour briser ces soi-disant règles déshonorantes! C'est son seul mérite à mes yeux! J'ai tenu à le constater, voilà tout. . . . .

D'ailleurs que nous importe même la justice! Celui qui, en naissant, ne porte pas dans la poitrine sa propre gloire, ne connaîtra jamais la signification réelle de ce mot. »

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

---

**Azraël ?** *Richard Lesclide*, 1878.

Il faut mettre à côté de ce titre un énorme point d'interrogation. *Azraël*, annoncé au dos de la couverture d'un volume publié par Lesclide, est absolument introuvable. Pour beaucoup de contemporains de Villiers, *Azraël* n'a jamais existé. D'autres prétendent se souvenir de cette brochure annoncée encore au verso du faux-titre du *Nouveau Monde*.

On serait reconnaissant au bibliophile qui pourrait en montrer un exemplaire.

---

**Le Nouveau Monde**, *Paris, Richard*, 1880. Un volume in-4 de 190 pages pour le texte et sept feuillets lim. (titre, faux-titre, personnages, errata, avant-propos, avis au lecteur). On lit sur la couverture :

DRAME EN CINQ ACTES, EN PROSE  
 COURONNÉ  
 AU CONCOURS EN L'HONNEUR DU CENTENAIRE  
 DE LA PROCLAMATION DE L'INDÉPENDANCE  
 DES ÉTATS-UNIS.

Villiers de l'Isle-Adam explique dans son avant-propos l'origine de son drame et dans un avis au lecteur, le symbolisme de ses personnages. La première de ces deux préfaces entièrement citée donnera mieux que n'importe quelle analyse une idée exacte de cette œuvre remarquable qui n'a pas été rééditée depuis son apparition. C'est dire que le volume de 1880 est, à l'heure actuelle, un objet rare :

#### AVANT-PROPOS

En 1875, un concours fut annoncé par la presse théâtrale de Paris. Une médaille honorifique, une somme de dix mille francs, même, d'autres séductions encore étaient offertes à l'auteur dramatique français qui, dans un ouvrage en quatre ou cinq actes, rappellerait le plus puissamment l'épisode de la proclamation de l'indépendance des États-Unis, dont le centième anniversaire tombait le 4 juillet 1876.

Les deux jurys d'examen étaient composés : le premier, des principaux critiques de la presse théâtrale de France; le second, de MM. Victor Hugo, président d'honneur; Emile Augier, Octave Feuillet, Ernest Le-

gouvé, membres de l'Académie Française ; de M. Greenville-Murray, représentant du New-York Herald et de M. Perrin, administrateur général du Théâtre Français.

Le jury préalable devait élire cinq manuscrits ; le jury définitif, classer — pour ainsi dire, par numéros d'ordre intellectuel — ces cinq manuscrits.

Six mois étaient accordés pour écrire l'œuvre.

Une centaine de drames environ, signés seulement d'une devise, furent adressés à l'Agence internationale de M. Théodore Michaëlis, créateur du concours.

Près d'une année se passa, pendant laquelle ces messieurs de la presse théâtrale examinèrent les drames.

Les titres des cinq ouvrages élus furent publiés : *Le Nouveau Monde* figurait parmi eux.

Deux mois s'écoulèrent encore : enfin, une note officielle du 22 janvier 1876, signée du jury supérieur, annonça que *Le Nouveau Monde* était sorti avec le plus d'honneur de la double épreuve.

Victor Hugo ayant déclaré trois des œuvres présentées également dignes de récompenses, Villiers reçut 2,000 fr. et son drame ne fut représenté que beaucoup plus tard, au Théâtre des Nations (aujourd'hui Théâtre Sarah-Bernardt) sans succès et au milieu d'un charivari affreux. Insuccès dû surtout à une interprétation très défectueuse. Tentative qu'il faudrait renouveler le plus tôt possible.

L'éditeur Crès vient de publier une deuxième édition du *Nouveau Monde*, un vol. in-8°, 1914.

---



**La Maison Gambade, père et fils, succ.** Une plaquette petit in-12 s. d. 1882 — introuvable. — Curieuse brochure pour les amateurs bibliophiles, car les pages n'en sont pas chiffrées; fut éditée par la *Comédie Humaine*, (1) une minuscule revue où Villiers avait publié l'année précédente sa magnifique nouvelle : « Vox populi. »

Sur la couverture de cette plaquette rarissime il y a une vignette sur bois représentant la boutique du père Gambade.

*La maison Gambade....* fut réimprimée dans *Chez les Passants*, en 1890.

---

(1) F. de Gantès, rédacteur en chef.

**Contes cruels.** Un vol. in-18, Paris, Calmann-Lévy, 1883. Deux feuillets pour le titre et le faux-titre et 352 p. pour le texte et la table.

Pour connaître Villiers de l'Isle-Adam, il suffirait de lire les nouvelles réunies en ce livre. *Vera, Vox populi, l'Affichage céleste, Duke of Portland* et *l'Intersigne* resteront les plus admirables choses écrites par ce grand ironiste. Villiers est avant tout l'auteur des *Contes cruels*. On pourrait donner ce titre à son œuvre entier où l'on retrouve toujours cet acharnement à sortir de la médiocrité contemporaine en tentant l'escalade vers l'impossible, en même temps qu'il se venge par la raillerie.

*Tribulat Bonhomet, l'Eve future* et aussi ses drames *l'Evasion, Axël*, sont déjà contenus dans : *Deux augures, Vera, Souvenirs occultes*.

Parmi ces contes qu'il faudrait tous citer, il en est un plus cruel que les autres puisqu'il s'agit d'un fait historique et plus particulièrement classique puisque inspiré de l'histoire grecque. Titre : *Impatience de la foule*, dédié à Victor Hugo avec cette épitaphe :

*Passant, va dire à Lacédémone que  
nous sommes ici morts pour obéir  
à ses saintes lois.*

La foule des spartiates, groupée sur les murailles de la ville attend des nouvelles de son armée....

Tout à coup les enfants poussèrent un cri. Leurs yeux avaient distingué quelque chose au loin. Là-bas, à la cime bleue du mont désert, un homme, emporté par le vent d'une fuite antérieure, descendait vers la ville. !

Tous les regards se portèrent vers cet homme.

Il venait, tête baissée, le bras étendu sur une sorte de bâton rameux, coupé au hasard de la détresse, sans doute, et qui soutenait sa course vers la porte spartiate.

. . . . . Un nom, vomi par l'épouvante et la stupeur générales, retentit. C'était un Spartiate! un des Trois Cents! on le reconnaissait. Lui! c'est lui! Un soldat de la Ville avait jeté son bouclier! on fuyait! Et les autres? Avaient-ils lâché pied, eux aussi, les intrépides! Ah! pourquoi voiler plus longtemps le vaste malheur! Ils avaient fui! Tous.... Ils le suivaient.... poursuivis par les cavaliers perses! . . . . .

Un cri domina toutes les rumeurs. Il venait d'être poussé par un vieillard et une grande femme. Tous deux, cachant leurs visages interdits, avaient prononcé ces paroles horribles : « Mon fils ! »

Alors un ouragan de clameurs s'éleva. Les poings se tendirent vers le fuyard.

. . . . . Et comme il ne répondait ni ne s'arrêtait, cela exaspéra. Les injures devinrent effroyables. Les jeunes filles regardaient avec stupeur. . . . .

. . . . . Soudain une d'entre elles s'approcha, svelte et pâle, du rempart; on s'écarta pour lui livrer passage. C'était celle qui devait être un jour l'épouse du fuyard. — Ne regarde pas, Semeïs!.... lui crièrent ses compagnes.

Mais elle considéra cet homme et ramassant une pierre elle la lança contre lui. . . . .

Sur le signe d'un chef, la lourde porte roula entre lui et l'intérieur des murailles et vint s'enchâsser entre les deux montants de granit.

Alors devant cette porte fermée qui le proscrivait pour toujours, le fuyard tomba en arrière tout droit étendu sur la montagne.

A l'instant même, avec le crépuscule et le pâlisement du soleil, les corbeaux, eux, se précipitèrent sur cet homme . . . . .

. . . . . Puis vint la rosée du soir qui détrempa la poussière autour de lui. A l'aube il ne resta de l'homme que des os dispersés.

Ainsi mourut, l'âme éperdue de cette seule gloire que jalourent les dieux et fermant pieusement les paupières pour que l'aspect de la réalité ne troublât d'aucune vaine tristesse la conception sublime qu'il gardait de la Patrie, ainsi mourut, sans parole, serrant dans sa main la palme funèbre et triomphale et à peine isolé de la boue natale par la pourpre de son sang, l'auguste guerrier élu messager de la Victoire par les Trois-Cents, pour ses mortelles blessures, alors que jetant aux torrents des Thermopyles son bouclier et son épée, ils le poussèrent vers Sparte, hors du Défilé, le persuadant que ses dernières forces devaient être utilisées en vue du salut de la République ; — ainsi disparut dans la mort, acclamé ou non de ceux pour lesquels il périssait, l'Envoyé de Léonidas.

J'ai déjà parlé à propos de la deuxième édition d'Elèn, du magnifique poème « Au bord de la Mer, » qui figure dans les Contes cruels. Il est ici entouré de six petites pièces et le tout forme un chapitre intitulé : *Conte d'amour*.

J'en extrais ces trois strophes :

J'ai perdu la forêt, la plaine  
Et les frais avrils d'autrefois.  
Donne tes lèvres : leur haleine  
Ce sera le souffle des bois !

J'ai perdu l'océan morose  
Son deuil, ses vagues, ses échos ;  
Dis-moi n'importe quelle chose :  
Ce sera la rumeur des flots.

Lourd d'une tristesse royale  
Mon front songe aux soleils enfuis...  
Oh ! cache-moi dans ton sein pâle !  
Ce sera le calme des nuits !

*L'Ève future*. Paris, de Brunhoff, 1886. Un volume in-18 comprenant trois feuillets pour le titre, le faux-titre, la dédicace : « Aux rêveurs, aux railleurs ; » un avis au lecteur, paginé II à III, 379 pages pour le texte et la table. Couverture illustrée de F. Gorguet.

Épigraphe : *Transitoriis quære æterna...*

On raconte que la critique officielle éprouva à l'apparition de *L'Ève future*, une véritable stupeur. On le comprendra sans peine à la lecture du chapitre suivant :

Hadaly ! appela-t-il enfin à haute voix.

A ce nom mystérieux, une section de la muraille, à l'extrémité sud du laboratoire, tourna sur des gonds secrets, en silence, démasquant un étroit retrait creusé entre les pierres.

Tout l'éclat des lumières porta brusquement sur l'intérieur de ce lieu.

Là, contre les parois concaves et demi circulaires, des flots de moire noire, tombant fastueusement d'un cintre de jade jusque sur le marbre blanc du sol, agrafaient leurs larges plis à des phalènes d'or piquées çà et là aux profonds de l'étoffe.

Debout en ce dais, une sorte d'Être dont l'aspect dégageait une impression d'inconnu, apparaissait.

La vision semblait avoir un visage de ténèbres ; un lacs de perles serrait, à la hauteur de son front, les enroulements d'un tissu de deuil dont l'obscurité lui cachait toute la tête.

Une féminine armure, en feuilles d'argent brûlé, d'un blanc radieux et mat, accusait, moulées avec mille nuances parfaites, de sveltes et virginales formes.

Les pans du voile s'entrecroisaient sous le col autour du gorgerin de métal, puis rejetés sur les épaules, nouaient derrière elles leurs prolongements légers...

. . . . . ; entre les plis de sa ceinture était passé l'éclair d'une arme nue de forme oblique : la vision appuyait sa main droite sur la poignée de cette lame, de sa main gauche pendante, elle tenait une immortelle d'or . . . . .

. . . . . Après un instant d'immobilité, cet être mystérieux descendit l'unique marche de son seuil et s'avança dans son inquiétante beauté, vers les deux spectateurs.

A trois pas d'Edison et de lord Ewald, l'apparition s'arrêta ; puis d'une voix délicieusement grave :

— Eh bien, mon cher Edison, me voici ! dit-elle.

Lord Ewald, ne sachant que penser de ce qu'il voyait, le regardait en silence.

— L'heure est venue de vivre, si vous voulez, miss Hadaly, répondit Edison.

— Oh ! je ne tiens pas à vivre ! murmura doucement la voix à travers le voile étouffant.

— Ce jeune homme vient de l'accepter pour toi ; continua l'électricien . . . . .

. . . . . Edison étendit la main à la hauteur du front de Hadaly.

Celle-ci tressaillit un peu, tendit, sans une parole, la symbolique fleur d'or à lord Ewald qui l'accepta non sans un vague frémissement ; puis, se détournant, reprit de sa même démarche somnambulesque, le chemin de l'endroit merveilleux d'où elle était venue.

Arrivée au seuil, elle se retourna ; puis, élevant ses deux mains vers le voile noir de son visage, elle envoya d'un geste tout baigné d'une grâce d'adolescente, un lointain baiser à ceux qui l'avaient évoquée.

Elle rentra, souleva le pan d'une des draperies de deuil et disparut. . . . .

. . . — Qu'est-ce que cet être étrange, demanda lord Ewald, en fixant à sa boutonnière la fleur emblématique de miss Hadaly.

— *Ce n'est pas un être vivant*, répondit tranquillement Edison. . . . .

**L'Amour suprême.** *Paris, de Brunhoff, 1886.* Un vol. in-18, comprenant deux feuillets pour le titre et le faux-titre, un pour la table et 370 pages de texte, vignettes de F. Gorguet.

Le titre *l'Amour suprême* est celui de la première des treize nouvelles contenues dans le volume. La plus importante est « Akédysseril » qui fut éditée à part en tirage de luxe.

C'est aussi dans ce livre que se trouve « Le droit du passé, » histoire qui n'est pas complètement une œuvre d'imagination.

Villiers de l'Isle-Adam y affirme ses convictions de défenseur des Naundorff et les plus récents historiens de Louis XVII ont fait allusion au passage que je transcris ici.

« Autrefois, il y avait de longues années, un malheureux, d'une origine inconnue, expulsé d'une petite ville de la Prusse saxonne, était apparu, un certain jour, en 1833, dans Paris.

Là, s'expliquant à peine en notre langue, exténué, délabré, sans asile ni ressources, il avait osé déclarer n'être autre que le fils de Celui.... dont la tête auguste était tombée le 21 janvier 1793, place de la Concorde, sous la hache du peuple français.

A la faveur, disait-il, d'un acte de décès quelconque, d'une obscure substitution, d'une rançon inconnue, le Dauphin de France, grâce au dévouement de deux gentilshommes, s'était positivement échappé des murs du Temple, et l'évadé royal.. c'était lui. Après mille travaux et mille misères, il était revenu justifier de son identité. N'ayant trouvé dans sa capitale qu'un grabat de charité, cet homme, que nul n'accusa de démence, mais de mensonge, parlait du trône de France en héritier légitime.

Accablé sous la presque universelle persuasion d'une imposture, ce personnage inécouté, repoussé de tous les territoires, s'en était allé tristement mourir dans la ville de Delft, en Hollande.

On eût dit, en voyant cette face morte, que le Destin s'était écrié :

— Toi, je te frapperai de mes poings au visage, jusqu'à ce que ta mère ne te reconnaisse plus.

Et voici que, chose plus surprenante encore, les Etats-Généraux de la Hollande, de l'assentiment des chancelleries et du roi Guillaume II, avaient accordé tout à coup à cet énigmatique passant, les funérailles d'honneur d'un Prince, et avaient approuvé officiellement, que sur sa pierre tombale fût inscrite cette épitaphe :

*Ci-gît Charles-Louis de Bourbon  
duc de Normandie, fils du roi Louis XVI  
et de Marie-Antoinette d'Autriche  
XVII<sup>e</sup> du nom, roi de France*

. . . . . »

Villiers avait composé cette épitaphe de mémoire ; je la donne ci-dessous telle que je l'ai vue, il y a quelques années, dans le cimetière de Delft (1). La tombe est une simple dalle au niveau du sol, ni croix, ni fleurs, un numéro d'ordre :

<p>26 <i>Ici repose</i> <b>LOUIS XVII</b> <i>Charles-Louis, duc de Normandie, Roi de France et de Navarre, né à Versailles le 27 mars 1785. décédé à Delft le 10 Août 1845.</i></p>
---

(1) Le cimetière n'existe plus ; on l'a transformé en promenade.... mais on a laissé la tombe telle qu'elle était.



**Akédysseril.** Un vol. petit in-4°. Paris, de Brunhoff, 1886.

En même temps que cette nouvelle paraissait dans le recueil intitulé : *L'Amour suprême*, l'éditeur de Brunhoff en faisait un tirage à part à 250 exemplaires sur papier du Japon.

Le livre orné de vignettes somptueuses en noir et en rouge est en outre précédé d'un portrait de Villiers de l'Isle-Adam et d'un frontispice de Félicien Rops.

Le portrait est malheureusement banal, mais en revanche le dessin de Rops est un des plus beaux du maître aquafortiste; chaque exemplaire le contient en trois états : en noir, bleu et sanguine.

Edité à vingt francs, ce volume rare, puisque tiré à petit nombre, se vend jusqu'à 100 francs aujourd'hui et doit atteindre encore des prix plus élevés. C'est une des choses les plus belles de la littérature française et celui des livres de Villiers le plus royalement présenté.

La librairie Conard a réimprimé *Akédysseril*, en un fort joli volume avec illustrations de Rochegrosse.

---

**Tribulat Bonhomet.** *Paris, Tresse et Stock, 1887.* Un volume in-18 de 286 pages pour le texte et la table, six pages pour le titre, le faux-titre et l'avis au lecteur paginé V à VI; enfin deux feuillets pour la dédicace : « Aux chers indifférents, » et les errata. Au verso du titre on lit : Il a été tiré à part dix exemplaires sur Hollande et dix sur Japon.

Epigraphe : *Je m'appelle légion.*

Pour éclairer davantage le lecteur sur la personnalité de son héros, Villiers fait ici précéder *Claire Lenoir*, parue en 1864, dans la *Revue des Lettres et des Arts*, de trois nouvelles :

1° Le Tueur de Cygnes ; 2° Motion du Docteur Bonhomet, touchant l'utilisation des tremblements de terre ; 3° Le banquet des Eventualistes.

Le premier de ces trois récits est suffisant pour caractériser Tribulat Bonhomet.

Villiers peut ensuite le laisser raconter lui-même l'histoire tragique de Claire Lenoir.

Le lecteur est fixé sur la délicatesse incroyable du personnage et sur sa sensibilité qui ne daigne savourer (en connaisseur sérieux), que le timbre de ces symboliques voix des cygnes qui vocalisent la Mort comme une mélodie. . . . il est moins étonné après cela des hésitations du docteur à nous révéler l'horreur dont il fut involontairement le témoin.

« Une découverte profonde, dit-il, n'est pas immédiatement bonne à lancer au pied levé parmi le train des pensées humaines. Elle demande à être mûrement digérée et sassée par des esprits préparateurs . . . . »

Tout pesé, je parlerai . . . . .

D'ailleurs, mon siècle me rassure ; pour quelques esprits faibles que je puis atteindre, il est de nombreux esprits forts que je puis édifier. J'ai dit « esprits forts » et je ne parle pas au hasard. Quant à la véracité de mon récit, personne, je le parierais, ne la plaisantera outre mesure. Car, en admettant même, que les faits suivants soient radicalement faux, la seule idée de leur simple possibilité est tout aussi terrible que le pourrait être leur authenticité démontrée et reconnue. »

Après ces sages paroles qui en disent longs sur les intentions de l'Auteur, il est difficile de prendre congé du sympathique savant, sans lui permettre de nous donner au moins un aperçu de son physique.

« Depuis que je me connais, j'ai toujours porté le même genre de vêtements, approprié à ma personne et à ma démarche. Savoir : un feutre noir à larges bords, à l'imitation des quakers et des poètes lakistes ; une vaste houppelande fermée et drapée sur ma poitrine, comme mes grandes phrases le sont habituellement sur ma pensée ; une vieille canne à pomme de vermeil ; un volumineux solitaire, diamant de famille, à mon doigt de Saturne. Je rivalise avec les vieillards de roman pour la précieuse finesse et la délicieuse blancheur de mon linge ; j'ai l'honneur de posséder les pieds mêmes du roi Charlemagne dans mes bottes Souwaroff, avec lesquelles je méprise bien le sol ; j'ai presque toujours ma valise à la main, car je voyage plus qu'Ashavérus. A moi seul j'ai la physionomie de mon siècle, dont j'ai lieu de me croire l'*Archétype*. Bref, je suis docteur, philanthrope et homme du monde.

Ma voix est tantôt suraiguë, tantôt (spécialement avec les dames), grasse et profonde : le tout sans transition, ce qui doit plaire. — Rien ne me rattache à la société, ni

femmes, ni parents d'aucune espèce, j'en ai du moins l'espérance; mon bien est en viager (j'entends le peu qui me reste).

Ma carte de visite est ainsi conçue :

<p>Le docteur TRIBULAT BONHOMET EUROPE</p>
--

---

**Histoires insolites.** Paris, *Librairie Moderne*, 1888.

Un vol. in-18 de 314 pages et deux feuillets pour le titre et le faux-titre, contenant vingt contes dont les meilleurs sont : *Les Plagiaires de la foudre*, *l'Etna chez soi*, *les Phantasmes de M. Redoux*, où se trouve cette maxime pour assurer le lecteur de la sincérité des idées politiques de Villiers : « .... Les rois, même défunts, ont une manière parfois bien dédaigneuse.... de châtier les farceurs qui osent s'octroyer l'hypocrite jouissance de les plaindre ! »

---

**Nouveaux Contes cruels.** *Paris, Librairie illustrée, s. d.* Une petite plaquette in-16 de 150 pages pour le texte, le titre et le faux-titre, devenue aujourd'hui assez rare; parut l'année même de la mort de Villiers (1889), comprenant huit contes réimprimés en 1893 par l'éditeur Calmann-Lévy, dans le volume suivant.

---

**Nouveaux Contes cruels et propos d'au-delà.** Un vol. in-18, contenant, outre les « Nouveaux Contes, » les dernières pages écrites par le poète : *L'Elue des Rêves, Maître Pied, l'Amour sublime, le Meilleur amour, les Filles de Milton* (celles-ci inachevées), un fragment de roman que Villiers projetait en collaboration avec Judith Gauthier, et quelques pages politiques intitulées « Entre l'Ancien et le Nouveau. »

---

*Axel*. Paris, Quantin, 1890. Un vol. in-8 de 300 pages pour le texte et l'appendice. Il a été tiré vingt exemplaires sur papier de Hollande.

L'appendice contient une note bibliographique intéressante au sujet des corrections entreprises par Villiers sur le texte primitif d'*Axel*. Il voulait surtout remanier le dernier acte et n'eut même pas le temps de commencer ce travail ; il mourut au mois d'août 1889. *Axel* parut l'année suivante.

#### APPENDICE

*Cent quatre-vingt-douze pages de ce livre étaient imprimées lorsque Villiers de l'Isle-Adam mourut. Il avait encore corrigé deux feuilles, remanié la partie d'Axël comprise entre la page 193 et la page 225, mais il ne s'était pas décidé pourtant à donner le bon à tirer aux éditeurs. Enfin les soixante-dix dernières pages ont été retrouvées, telles quelles, en épreuves à peine relues, composées sur le texte autrefois inséré dans une revue : La Jeune France. Il convient de spécifier maintenant qu'à diverses reprises, Villiers notifia sa ferme résolution de modifier toute la fin d'Axel. A sa probité de parfait artiste, des scrupules de conscience s'ajoutaient ; il jugeait qu'au point de vue catholique, son livre n'était pas suffisamment orthodoxe, et il voulait que la croix intervint dans la scène qui dénoue le drame. Etc.*

Axël fut représenté le 20 et le 21 février 1894, sur le Théâtre de la Gaieté.

Le succès fut très grand, l'interprétation très bonne. Un méconnu parmi les comédiens, Raymond, mort



depuis de misère et de maladie, avait composé un étonnant maître Janus.

Le public enthousiasmé acclama les promoteurs de cette entreprise, le nom de Villiers de l'Isle-Adam et celui de M. Alexandre Georges, un compositeur qui avait écrit pour *Axël* une musique de scène vraiment belle.

L'éditeur Crès a fait entrer *Axël* dans la collection des « Maitres du Livre. » Le volume s'augmente de quelques lettres de Villiers à M. G. de Malherbe et de notes, toutes relatives à *Axël*, et aussi d'un portrait de Villiers, gravé sur bois par E. Vibert.

---

**Chez les passants.** Paris, Comptoir d'Édition, 1890. Un volume in-18 de 320 pages pour le texte, la table et un catalogue de la librairie de l'Art Indépendant, (pages 307 à 320). Il contient encore des contes cruels ; toutefois on y trouve aussi quelques pages de critique et quelques notes sur des contemporains qui le différencient des précédents recueils. Ainsi : Hamlet, le Candidat de Flaubert, Augusta Holmès, une Soirée chez Nina de Villars, etc.

*Chez les Passants* est illustré d'un très beau frontispice de F. Rops. « Un cimetière où une femme voilée tient à la main, tel Hamlet le crâne d'Yorrick, la tête de Tribulat Bonhomet. Au fond, une vue de Paris et au-dessus une banderolle sur laquelle on lit : *Hic jacet virtus victrix fortunæ*.

Il a été tiré à part quinze exemplaires de cet ouvrage sur papier du Japon, numérotés de 1 à 15 et contenant une double suite du frontispice.

---

**L'Évasion**, drame en un acte en prose, une brochure in-12. Paris, Tresse et Stock, 1891. Cette pièce avait paru dans la Revue contemporaine (Tome IV, 3) le 25 mars 1886.

Représentée le 12 octobre 1887, à la première soirée de la première saison du Théâtre Libre, elle eut un succès complet et le même théâtre en fit une reprise quelques mois après.

Lorsque la représentation en fut décidée, l'auteur avait fait quelques retouches au texte primitif.

C'est l'histoire d'un assassin qui hésite devant un second crime, parce qu'il craint davantage le remords que les gendarmes, jusqu'au moment où, se voyant pris, ce cri s'échappe de ses lèvres : « . . . . Il me semble que c'est maintenant que je *m'évade*. » C'est donc en deux mots un conte cruel. Villiers de l'Isle-Adam a pour une fois, préféré la forme dramatique. Il faut applaudir au succès et regretter. . . . l'autre forme, celle de *Vox populi* et de *Vera*.

---

**Histoires souveraines.** *Bruxelles, Deman, 1899.* Un volume in-8 où sont réunis vingt contes de Villiers selon la sélection faite par un groupe de littérateurs contemporains. Le volume est décoré par le peintre Van Risselberghé.

Le *Mercur de France* a publié sous le titre : « Derniers contes, » un volume in-18 qui contient : *Histoires insolites, l'Amour suprême, et Akédysséril.*

Le *Mercur de France* prépare en outre une édition complète des œuvres de Villiers de l'Isle-Adam.

---

## A CONSULTER :

R. de Pontavice du Heussey : *Villiers de l'Isle-Adam, (L'écrivain. L'homme.)*, avec un portrait et un fac-simile, Savine, 1893.

Léon Bloy : *La résurrection de Villiers de l'Isle-Adam*, avec une reproduction du monument de Brou, Blaizot, 1906.

E. de Rougemont : *Villiers de l'Isle-Adam*, portrait et deux autographes, Mercure de France, 1910.

Victor-Emile Michelet : *Figures d'évocateurs*, Figuière, 1913.

Fernand Clerget : *Villiers de l'Isle-Adam*, Michaud, 1913, (Vie anecdotique des écrivains), nombreux portraits.

Remy de Gourmont : *Promenades littéraires (passim)*.

---

## Table des Matières



Léon Bloy . . . . .	5
<i>Inédits</i> . . . . .	93
Ernest Hello . . . . .	101
Villiers de l'Isle-Adam . . . . .	133











590

6 4475







PQ 2198 .B18 Z747 1914  
SMC

Martine

Martineau, Reni,  
1866-1948.

Un viva

Un vivant et deux morts  
: Lion Bloy, Ernest  
AKA-4725 (mcab)



---

Impr. PLOWY, DELGRANGE & C<sup>ie</sup>, Boulevard du Hainaut, Tournai.